

HISTOIRE DES ORIENTALISTES DE
L'EUROPE 1800-1900 DUGAT

PJ63

D8

1868

V.1

HISTOIRE DES ORIENTALISTES DE
L'EUROPE

8963

08

898

1.1

ES ORIENTALISTES DE
DUGAT

PJ63
D8
1868
V.1





OHIO STATE UNIVERSITY
LIBRARIES

Digitized by Google

HISTOIRE
DES
ORIENTALISTES
DE L'EUROPE

POISSY. — TYP. BOURET.

HISTOIRE
DES
ORIENTALISTES
DE L'EUROPE

DU XII^e AU XIX^e SIÈCLE

PRÉCÉDÉE D'UNE

ESQUISSE HISTORIQUE DES ÉTUDES ORIENTALES

PAR

GUSTAVE DUGAT

TOME PREMIER

Série du XIX^e siècle

Kosogarten.....	B. DORN.
Kowalewski.....	JEAN VETH.
Amari.....	A. SÉDILLOT.
G. de Dumast.....	H. WILSON.
Charmoy.....	TORNBERG.
G. Weil.....	—
Noël des Vergers.....	M. KAZEM-BEG.
Holmboe.....	REINAUD.

PARIS

MAISONNEUVE ET C^{ie}, LIBRAIRES ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1868

Tous droits réservés.

PJ63

122

122

v.1

ESQUISSE HISTORIQUE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

J'essaye, en remontant par le XIX^e siècle jusqu'au XII^e, de faire l'histoire des Orientalistes et de leurs travaux. Aux renseignements biographiques sur chacun d'eux, j'ajoute l'énumération la plus complète possible de leurs ouvrages, dont j'examine ou analyse les principaux, et jè cherche à signaler l'idée capitale qui a dominé leur carrière scientifique ou littéraire.

Que de difficultés les débutants et les savants eux-mêmes ne rencontrent-ils pas, quand ils ont à choisir des instruments de travail ou un sujet d'études ! Que de savants s'occupent à la fois d'un même sujet, entreprennent des travaux déjà traités dans des ouvrages qu'ils ignorent ! De là que de pertes de temps et de doubles emplois !

a

A 71252

Le livre que je publie, renfermant des renseignements bibliographiques considérables, peut donc devenir un guide pour les études orientales et atteindre de plus une sorte de but moral.

Les Orientalistes ont vécu jusqu'à présent isolés, jaloux quelquefois, heureux quand ils peuvent trouver celui-ci ou celui-là en faute. N'avons-nous pas vu de ces grandes personnalités, ombrageuses, faire le vide autour d'elles, étouffer pour ainsi dire les travaux de leurs émules en monopolisant leur spécialité d'études? Des polémiques récentes ne nous ont-elles pas appris que les mœurs féroces des érudits du moyen âge n'avaient pas encore complètement disparu de notre époque?

Il ne faudrait pas remonter bien loin dans l'histoire de quelques-uns de nos Orientalistes pour trouver de ces aménités à l'usage de Joseph Scaliger qui appelait un de ses contradicteurs : *Stercus diaboli*.

J'ai voulu réunir les Orientalistes dans un livre où ils pussent se connaître, s'étudier, se rendre justice, s'admirer. On se rapproche facilement, quand on poursuit le même but.

« Un des beaux résultats de la civilisation moderne dit A. de Humboldt (1) c'est de voir de nos jours les

(1) V. sa *Correspondance littéraire et scientifique*, publiée par M. de Roquette, p. 298, chez Ducrocq, 1863.

peuples éclairés ne former qu'une seule famille, dès qu'il s'agit du grand intérêt des sciences, des lettres et des arts, de tout ce qui, naissant d'une source intérieure, du fond de la pensée et du sentiment, élève l'homme au-dessus des besoins vulgaires de la société. »

L'œuvre que je tente n'est pas sans précédents dans l'histoire des lettres : elle a été entreprise au xviii^e siècle par Paul Colomès dont le plan était de publier une galerie des Orientalistes de l'Europe ; en 1665 parut sa *Gallia Orientalis*. Pour les Orientalistes anciens c'est un des recueils que j'ai consultés, avec précaution, il est vrai. Quant aux Orientalistes modernes, mes études particulières, mes relations avec la plupart d'entre eux m'ont permis de donner les renseignements biographiques et bibliographiques les plus exacts.

En présence d'une masse énorme d'ouvrages publiés sur l'Orient depuis le xii^e siècle, surtout à partir du xvii^e, époque où se place la découverte, pour ainsi dire, du monde littéraire des contrées asiatiques, j'ai pensé qu'il était nécessaire de dresser un état de situation, un bilan des résultats obtenus par les Orientalistes pendant cette période. Ne serait-il pas désirable de savoir, par exemple, tout ce qui a été publié sur la littérature, l'histoire, les sciences, la philosophie, la religion, etc. des Indiens, des Chinois et des Arabes, et ainsi de suite pour chaque peuple oriental. Il reste encore, sans doute,

des travaux innombrables à entreprendre pour bien connaître l'Asie ; mais l'abondance des faits est déjà si grande, qu'en tracer la synthèse servirait à mieux distinguer les *desiderata* de la science.

Cette publication sera donc suivie d'une longue introduction sur l'Orientalisme et d'une sorte d'encyclopédie orientale ; mais je ne puis m'occuper de ces deux annexes, qu'à la fin de la série de volumes que je commence et où j'en puiserai les éléments.

Je ne me dissimule pas les difficultés de la tâche ; mais je l'aborde dès aujourd'hui et, si je n'ai pas le temps de l'achever, d'autres la termineront.

Pour le moment j'ai dû me borner à présenter, en tête du premier volume, un aperçu très-rapide de l'Orientalisme en Europe, simple à compte sur l'engagement, sans doute téméraire, que je viens de prendre.

I.

Il y a dans l'histoire des évolutions de l'esprit humain des époques d'origine, de soudure, souvent très-difficiles à préciser et qui ne sont pas sans analogie avec les phases des créations matérielles, avec la naissance de

ces êtres, appelés *précurseurs*, en géologie : c'est l'instant où s'opère, par l'effort de quelques hommes inconnus, obscurs, sortes de sentinelles perdues de la science, la transmission des idées d'un peuple à un autre et où se produit l'éclosion d'une connaissance nouvelle. Je veux parler de ces pauvres juifs et maures, convertis au christianisme, qui firent les premières traductions de livres orientaux.

Ce fut par leur intermédiaire que la philosophie arabe, en pénétrant chez les Latins de 1130 à 1150, attaqua de front les études théologiques qui dominaient en Europe avant le xii^e siècle. La propagation des notions aristotéliques, due aux relations des chrétiens avec les Arabes d'Espagne et de Sicile, fut le signal d'une révolution dans les études. La transmission des sciences aux Européens par les Arabes substituait les recherches rationnelles aux croyances de l'Église orthodoxe. Les théologiens, pour soutenir la lutte furent obligés, comme leurs adversaires, de se faire *Orientalistes*. On désignait alors sous ce nom ceux qui s'occupaient de l'étude des langues sémitiques (1), ainsi nommées comme ayant été parlées par la race du fils aîné de Noé, Sem : l'hébreu et l'arabe en forment les deux principales branches.

(1) M. Ernest Renan, dans son *Histoire des langues sémitiques*, p. 2, a démontré l'incorrection de cette appellation, consacrée par l'usage. D'après lui, le véritable nom de ces langues devrait être *syro-arabes*.

Les traductions de l'arabe en latin commencent à devenir sérieuses à partir du célèbre et fécond Gérard de Crémone, né en 1114.

Le dominicain Albert le Grand, né en Souabe en 1193, qui vint expliquer Aristote à Paris, habillé à la manière arabe, quand il écrivit sur la philosophie rationnelle avait entre les mains les traités ou les commentaires d'Al Farabi, d'Avicenne et d'Al Gazali (1).

Le moine anglais, Michel Scot, était à Tolède en 1217; c'est là où il acquit sans doute la connaissance de la langue arabe et qu'il fit ses traductions.

Le franciscain Roger Bacon et, après lui, le dominicain Raymond Lull, appelaient, au XIII^e siècle, l'attention de leurs contemporains sur l'importance des études orientales pour la philosophie et pour les sciences.

La papauté, de son côté, se préoccupait surtout de propager la civilisation chrétienne en Orient, et nous savons par les recherches récentes de M. Charles Jourdain (2) qu'elle faisait entretenir à Paris, au XIII^e siècle, vingt clercs originaires d'Orient, *clerici transmarini*, pour les initier à nos connaissances dans les écoles de

(1) V. *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scholastiques*, par M. Am. Jourdain, p. 339.

(2) *Un collège oriental à Paris au treizième siècle*, par Charles Jourdain (extrait de la *Revue des sociétés savantes*), p. 3 du tirage à part.

l'Université et pour répandre en Asie les semences du christianisme. Cette fondation résulte des bulles d'Innocent IV, du 1^{er} juillet 1248; de celle d'Alexandre IV, du 22 avril 1258 et de celle d'Honorius IV, du 23 janvier 1285 (1). Il s'agissait alors de faire instruire des Orientaux dans nos connaissances; mais il n'était pas encore question d'introduire l'enseignement des langues orientales en Europe.

On commença à étudier ces langues après le concile général de Vienne, tenu en 1311 et en 1312, sous le pontificat de Clément V, qui avait ordonné, dans la vue de rétablir les bonnes études en Europe, qu'on instituât à Rome, à Paris, à Bologne, à Oxford et à Salamanque, des professeurs pour y enseigner l'hébreu, l'arabe et le chaldéen. Les professeurs devaient être entretenus, à Rome par le pape, à Paris par le roi, et, dans les autres villes, par les monastères et les chapitres.

C'est sans doute à l'exécution de cette grande mesure, ainsi que le pense M. Charles Jourdain, que se rapporte une pièce retrouvée dans les archives du département de la Côte-d'Or, par M. Jules d'Arbaumont. C'est la quittance d'une somme de douze deniers, à laquelle avaient été taxés, en 1319, les chanoines d'une ancienne église

(1) On trouvera le texte de ces bulles dans le travail de M. Ch. Jourdain. V. p. 5 et 6 du tirage à part.

de Dijon, aujourd'hui détruite, afin de subvenir en commun, avec le clergé du diocèse de Langres, à l'entretien d'un juif converti qui résidait à Paris, où il devait enseigner les langues hébraïque et chaldaïque, et, d'après les termes de la quittance... *qui olim a judaice ecclesie errore ad fidem catholicam se convertit, ab ipso hoc anno faciendis Parisiis pro scholaribus erudiendis per ipsum in linguis caldea et hebrea...* (1).

« Cette découverte est d'autant plus précieuse, dit M. Ch. Jourdain, que le fait si curieux de l'enseignement des langues orientales en France, pendant le xiv^e siècle n'était démontré jusqu'ici que par une lettre du pape Jean XXII, qui tend plutôt à le restreindre qu'à en favoriser l'extension. Comme si le contact des sciences de

(1) Il n'est pas aisé de retrouver, dans ces époques reculées, les traces des services rendus à la science par les juifs convertis. On sait qu'un maure converti au christianisme, Joannes Andræus Maurus, entreprit, vers le xiv^e siècle, de faire connaître le Coran. On ne lira pas sans intérêt ses propres paroles qui expliquent le but qu'il se proposait :

« Et moy, pour ne demeurer oisif, me mis à traduire en langue arragonaise toute la loi des Mores, c'est à savoir l'Alcoran avecques ses gloses et les sept livres de la Sune, meu seulement à ce par le commandement de moult reverend seigneur maistre Martin Garcia, évesque de Barcelonne et inquisiteur d'Arragon, mon seigneur très honoré, à celle fin qu'en la charge que j'avoye de son altesse de prescher aux Mores, je peusse par l'autorité de leur loy mesme les confondre et vainere, ce que sans un tel mien labeur malaisement j'auroye peu faire. »

V. *Notices et extraits des manuscrits*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, notice de S. de Sacy, t. IX, p. 100.

l'Orient lui paraissait menacer l'orthodoxie chrétienne, le souverain pontife recommande, sous la date de 1325, que les maîtres, chargés du nouvel enseignement, soient l'objet d'une surveillance sévère, afin qu'ils n'introduisent pas dans les écoles, à la faveur d'explications grammaticales, des doctrines particulières funestes pour la piété (1). »

M. Ernest Renan, qui a fait connaître dans son *Histoire des langues sémitiques* (2) les transformations que subirent l'étude et l'enseignement de l'hébreu en Europe, pense que les efforts de Raymond Lull et les décrets du concile de Vienne de 1311 ne réussirent point à créer une étude sérieuse de l'hébreu. Il croit que l'ordre de Saint-Dominique, seul, en vue des besoins de la polémique contre les juifs, posséda quelques hommes initiés à la science des rabbins. Un très-petit nombre de chrétiens surent l'hébreu durant le moyen âge : Raymond Martini, Nicolas de Lire, Paul de Burgos, étaient des juifs convertis ou fils de convertis.

M. Victor Leclerc, dans l'*Histoire littéraire de la France* (3) donne les détails suivants sur l'état des études orientales au XIV^e siècle :

(1) V. le travail cité, p. 2 et 3 du tirage à part.

(2) Pages 463 et suiv.

(3) V. p. 427 et suiv. du t. XXIV. On sait que le discours sur l'état des lettres, au XIV^e siècle, a été fait par M. V. Leclerc, et celui sur l'état des beaux-arts, par M. E. Renan.

« Celle des constitutions de Clément V qui touche le plus à l'histoire des lettres, et une des plus sages dispositions d'une assemblée où l'on renonçait d'autant moins aux croisades que la prise de Rhodes semblait promettre de nouvelles victoires, est le décret sur l'enseignement des langues orientales. Déjà le célèbre abbé de Cluni, Pierre le Vénérable, avait fait mettre en latin le Coran pour le réfuter. Les frères prêcheurs, que leur règle obligeait à une telle étude, comptent dans leur rangs des traducteurs latins et même français des textes arabes. Il y avait eu chez les frères mineurs un promoteur célèbre de ce genre de connaissances, Roger Bacon. Le Pape Honorius IV, dans les premiers temps de Philippe-le-Bel, voulut établir une chaire d'arabe à Paris. En 1307, l'avocat anonyme de Bordeaux qui veut aider par ses conseils le roi d'Angleterre à reconquérir la Terre Sainte, propose à Clément V d'envoyer en Orient des élèves et des laïques instruits de la langue du pays. On peut s'étonner que le Vénitien Marin Sanudo, qui avait fait cinq voyages dans ces contrées et qui, vers le temps même de l'assemblée de Vienne, fit présenter au Pape et au roi le mémorable ouvrage où il trace le plan d'une nouvelle croisade, n'y insiste pas sur l'étude et la pratique des langues de l'Asie comme sur un des meilleurs moyens d'assurer dans le pays conquis l'établissement et le commerce de France. Parmi les commissaires pon-

tifiés chargés, en 1321, de l'examen de son livre, se trouvèrent un dominicain, vicaire apostolique en Arménie, et un franciscain, que ses confrères de la Perse envoyaient à la cour d'Avignon : ceux-là devaient savoir, quoiqu'ils n'en disent rien dans leur censure, combien la connaissance des langues importait au succès de la prédication chrétienne.

Telle devait être aussi la pensée de Raymond Lull, qui avait visité en missionnaire les nations musulmanes. On raconte qu'il vint, dès les premiers jours du concile, lui demander trois choses, et qu'avant même de lui proposer la réunion en un seul des divers ordres de chevalerie militaire ou l'anathème contre Averroès, il sollicita la fondation d'un collège où l'on enseignerait les langues qu'il était bon de savoir pour aller convertir les infidèles.

Cette tradition n'a peut-être d'autre fondement que la constitution où l'on décrète que dans toute ville où résidera la cour de Rome, et dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne, de Salamanque, il y aura des chaires pour l'hébreu, l'arabe et le chaldéen, avec deux maîtres pour chaque langue, entretenus, en cour de Rome, par le Saint-Siège; à Paris, par le roi de France; à Oxford, par le roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de Galles; à Bologne et à Salamanque, par les prélats, les monastères, les chapitres, les couvents, les collèges, les

recteurs des églises. Il faudra que les maîtres traduisent fidèlement en latin des ouvrages des trois langues, et forment leurs disciples à les parler assez bien pour s'en servir à la propagation de la foi.

Une mesure qui aurait dû remonter jusqu'aux premiers rapports avec l'Orient, demeura cependant plusieurs siècles sans exécution. Le même statut, avec l'adjonction de la langue grecque, fut renouvelé presque aussi vainement au Concile général de Bâle, 1434. On reconnaissait donc alors que des trois vœux que Raymond Lull passait pour avoir apportés au concile de Vienne, aucun ne s'était accompli..... (1) Des tentatives de grammaire générale devaient être plus à portée de ceux qui, à la connaissance du latin, commençaient à joindre celle des langues de l'Orient, non moins utiles pour l'évangéliser que pour le gouverner. Les frères prêcheurs, que leur règle obligeait à se faire comprendre partout, avaient songé, dès l'an 1237, à cet enseignement. Humbert de Romans, leur général en 1255, leur fait étudier le grec, l'arabe et l'hébreu. Ils s'en occupent à Paris en 1285. Ils ordonnent, six ans après, que dans leurs maisons de Catalogne il y ait toujours une chaire d'hébreu et d'arabe. On sait quelles furent les vives requêtes adressées par Raymond Lull à Philippe le Bel, à l'uni-

(1) Voy. pour ce qui suit p. 386 et suiv. de l'*Histoire littéraire de la France*.

versité de Paris, au concile de Vienne, pour l'établissement régulier de ces études. L'évêque de Durham,, Richard de Bury, en fait ressortir les avantages. Toutes ces exhortations ne produisirent rien de durable. Si elles éveillèrent la curiosité de quelques doctes personnages, comme d'Arnauld de Villeneuve (1), qui savait, dit-on, l'hébreu, le grec et l'arabe, elles ne parvinrent pas à obtenir la garantie d'une institution publique. L'honneur de l'essayer fut réservé à l'université de Paris : elle avait certainement, en 1325, comme l'avait décrété le Concile, des cours de grec, d'arabe, de chaldéen, d'hébreu, puisque le pape Jean XXII ordonne alors à son légat de surveiller de très-près les professeurs qui pourraient à l'aide de ces langues étrangères, introduire des dogmes étrangers, *peregrina dogmata*. Il n'en faut pas plus pour expliquer comment, un siècle après, en 1430, on fut encore obligé de solliciter la permission d'enseigner le grec, l'hébreu et le chaldéen.

Si nous voulons maintenant prendre à part les destinées diverses des principales de ces langues en Occident, nous trouverons que l'hébreu, qui inspirait plus de défiance que jamais, à cause de la renommée dont jouissait alors la littérature rabbinique, pénétra peu dans les rangs de l'Église. Quelques religieux y avaient songé,

(2) V. *Gallia orientalis*, p. 3.

comme Guillaume le Breton, l'auteur du Vocabulaire. Le roi Charles V avait parmi ses livres l'ouvrage suivant, que venait de faire traduire un clerc, médecin à Paris : « *Alkindus de imbris et pluviis*, en latin et est avecques la rédemption des fils d'Israël, en un volume couvert de parchemin, que fist translater d'ébrieu en françois, à Paris, maistre Ernoul de Quinquempois. » Le juif converti, Nicolas de Lire, fut un savant commentateur de l'ancien Testament. Mais les leçons publiques d'hébreu, consacrées un moment par le concile de Vienne, menacées ensuite de surveillance par les bulles pontificales, n'avaient pas dû tarder à tomber de nouveau ; car nous voyons, en 1455, les écoles de Paris, dans la pensée d'étendre l'instruction, appeler à frais communs un professeur de langue hébraïque, et la nation de France, pour sa part, lui assigner huit écus. Vingt-cinq ans après, on redemande encore des chaires de langues orientales. Cet enseignement n'avait donc pas été repris, ou n'avait pas duré.

Quelques ordres monastiques, surtout les dominicains tenaient à honneur de savoir l'hébreu. Il y a un acte où ceux de Dijon en 1439, comme dépositaires de la tradition des docteurs juifs, s'intitulent *massorii*, et où leur secrétaire signe son nom en caractères hébreux avec *points voyelles* : *Antounious*.

Les israélites, souvent persécutés, toujours suspects,

se seraient bien gardés d'affecter un tel savoir. S'ils rédigeaient quelques livres élémentaires, ce n'était point pour la jeunesse chrétienne. Leurs leçons se concentraient dans leurs académies de Narbonne, de Béziers, de Montpellier, d'Arles, de Lunel. Ce fut l'évêque de Durham qui fit composer pour les étudiants une grammaire hébraïque en latin.

Dès qu'il s'agissait d'apprendre ou d'enseigner l'arabe, aussitôt on craignait ou l'on paraissait craindre la contagion du mahométisme. Cependant Pierre le Vénérable avait donné un grand exemple : en réfutant le Coran, qu'il avait fait traduire en latin pour le combattre, il s'était plaint de la négligence de ceux qui ne savent que leur langue, *qui non nisi linguam suam noverunt*. Par cette langue unique, il doit entendre la langue latine ; car on ne tenait aucun compte de la langue du peuple. Il paraît que d'autres pensèrent sur ce point comme l'abbé de Cluni. Déjà de son temps le français commence à se perfectionner assez pour qu'on y fasse attention ; et dès le siècle suivant l'étude des langues orientales, surtout de l'arabe, plus connu depuis les croisades, s'introduit en Occident, même en France. »

Poursuivons notre historique :

En 1506, Reuchlin, savant helléniste et hébraïsant, fit paraître, à Pforzheim, ses trois livres : *De rudimentis hebraicis*. Ce fut une des premières grammaires régu-

lières composées pour l'usage des chrétiens, et qui fixa les termes techniques employés depuis dans les écoles européennes.

L'établissement de la typographie hébraïque se rapproche des temps de l'invention de l'imprimerie. Dès l'an 1475, on avait commencé à imprimer de l'hébreu; mais ce ne fut qu'en 1480, que des Juifs de Soncino, petite ville du duché de Milan, se livrèrent à cet art (1).

Après l'Italie, la France donna l'exemple aux autres nations de l'Europe dans ce genre de littérature et de typographie. En 1519, François I^{er} appela de Gènes, l'évêque A. Giustiniani pour enseigner, au collège de Reims, les langues hébraïque et arabe. Son séjour en France est l'époque de l'installation de la typographie hébraïque à Paris. Le savant A. Giustiniani avait exécuté à Gènes la publication d'un psautier polyglotte en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen, avec la version latine de chacun de ces textes, et des notes en un volume in-f^o, imprimé en 1516.

François I^{er} commença à exécuter en France cet ancien projet d'établir des professeurs pour l'enseignement des langues orientales. En 1530 il fonde le collège de France et établit des chaires de grec et d'hébreu. Ce

(1) Cf. *Essai historique sur l'origine des caractères orientaux*, par M. de Guignes, dans le recueil des *Notices et extraits des manuscrits*, t. I, p. LIV.

fut, sous ce roi, qu'on vit paraître à Paris une espèce de grammaire des langues orientales, ouvrage du célèbre Guillaume Postel, qui peut être appelé le premier des Orientalistes français (1). Postel se sert du caractère propre à chacune de ces langues : hébreu, samaritain, éthiopien, arabe, syrien, géorgien, illyrien, arménien. La dédicace, adressée à l'archevêque de Vienne, Pierre Paulmier, est datée de 1538. Singulier par les recherches qu'il renferme et par l'impression de tous ces caractères orientaux, cet ouvrage est probablement le premier de cette espèce qui soit sorti des presses de Paris, et la première tentative pour fournir des éléments de grammaire comparée.

La vie de G. Postel est toute d'abnégation au profit de la science ; dans ses voyages en Afrique et en Asie où il avait appris la langue arabe, les dépenses qu'il fit, tant pour ses pérégrinations que pour l'achat de manuscrits et de livres, l'avaient appauvri. Il sollicita vainement des secours pour imprimer son ouvrage ; et il ne les trouva que dans son énergie et son économie. Il s'écrie

(1) Quand je dis le premier orientaliste français, j'ai en vue le premier savant qui étudia quelque groupe de langues orientales, avec une tendance à la comparaison, à la synthèse. Car on sait que ce fut le médecin Armengaud, de Montpellier, qui ouvrit la galerie des orientalistes français, et à qui l'on doit certaines traductions, faites en 1284, d'une partie des œuvres d'Avicenne et d'Averroës.

V. *Gallia orientalis*, p. 4, et *Averroës et l'Averroïsme*, par E. Renan, p. 173.

avec cette résignation qui n'appartient qu'aux hommes de foi religieuse, scientifique ou politique :

« J'étais épuisé, sans ressources, à cause de mes achats de livres et de mes lointains voyages, aussi ne me restait-il presque plus rien pour supporter cette vie de philologue (1). »

Il n'en parvint pas moins à faire graver des caractères orientaux dont plusieurs étaient auparavant inconnus en France et même en Europe. Cet ouvrage qui renferme les alphabets de la plupart des langues orientales, contient pour l'arabe une grammaire entière. On ne sait vraiment pas comment il parvint à faire graver tous ces caractères orientaux, et l'on admire un savant de cette époque en le voyant parvenir seul à de tels résultats.

Ce G. Postel avait étudié toutes les religions, s'était occupé de l'harmonie du globe, et, chose singulière pour l'époque, de l'histoire de la femme. L'indépendance et la hardiesse de ses idées qu'il exposait à Paris, au xvi^e siècle, dans des conférences publiques, avaient provoqué contre lui la haine des théologiens. Il y avait alors à Paris, raconte Théodore de Bèze (2), un individu qui se faisait passer pour saint Jean, et que Postel, qui préten-

(1) Voici ses propres paroles : « Eram exhaustus, et, rerum, ob libros coemptos et peregrinationem, nullus, ut parum mihi superesset undè hanc vitam philologicam tolerarem. » (V. *Essai historique*, cité, p. xiv).

(2) V. *Gallia orientalis*, p. 63.

daît avoir en lui l'âme d'Adam, appelait son frère. Cet homme fut brûlé à Toulouse; et quant à Postel, s'il sentit quelquefois le *roussi*, traité de visionnaire, il fut seulement confiné dans un cloître où il mourut, presque centenaire, il est vrai. Ce même Théodore de Bèze qui n'aurait sans doute pas été fâché de voir flamber le bûcher pour Postel, s'étonnait que les gens de Sorbonne *Sorbonisti*, pussent supporter les blasphèmes de notre orientaliste.

Je ne donne ces renseignements sommaires sur ce curieux personnage que pour faire entrevoir l'intérêt qui s'attache à ces carrières d'érudits. Plus tard nous aurons à suivre dans les détails la singulière destinée de Postel.

Continuons cet historique :

En 1587, Henri III fonda une chaire d'arabe au Collège de France.

Quand les croisades, qui avaient donné aux Papes l'idée d'établir en Europe l'étude des langues orientales, eurent avorté devant le fanatisme musulman, les missionnaires n'en continuèrent pas moins leur œuvre de propagande religieuse. Grégoire XIII, qui mourut en 1595, avait fondé des collèges et une imprimerie pour les langues orientales, dans le but de convertir des infidèles, comme on disait alors, conformément au décret du concile de Vienne. L'établissement des Missions à

Rome et à Paris, établissement qui fut adopté par quelques autres nations de l'Europe devint l'origine et la source de presque toute notre littérature orientale.

Paul V, qui parvint au pontificat en 1605, suivit les projets et les intentions de Grégoire XIII. Savary de Brèves, qui avait été ambassadeur à Constantinople pendant vingt-deux ans, fut nommé par Henri IV, ambassadeur à Rome auprès de ce pape. Outre son zèle pour les lettres, il avait aussi des idées de conquête dans le Levant.

La relation de son ambassade à Constantinople est fort curieuse (1). Il était dans cette ville avec son oncle qui mourut ambassadeur en 1591. A sa mort S. de Brèves demande des lettres de créance pour lui succéder. On lui répond de travailler en qualité de résident jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ambassadeur.

« Aucun homme de ma maison, répond-il fièrement, n'a jamais pris de qualification pareille. Je vais revenir en France avec les traités secrets conclus avec la Porte et l'on perdra un travail de plusieurs années. » On ne voulut pas le mécontenter, il eut le titre d'ambassadeur.

Son ambassade est marquée par des services éclatans et considérables qui font époque dans l'histoire des négociations de la France avec la Porte. Il fut constamment

(1) V. *Notices et extraits des manuscrits*, t. VII, p. 272 et suivantes.
Notice de M. G. H. Gaillard.

honoré de la confiance d'Amurat III, et de ses successeurs Mahomet III et Achmet I^{er}. Ce grand ascendant sur les sultans et les ministres, il le devait à son extrême énergie, à son amour pour les lettres, à son goût pour les langues orientales et surtout à la connaissance de la langue turque qui lui était très-familière. C'est à lui qu'on doit le fameux traité de 1604, entre Henri IV et le sultan Achmet, où furent confirmés tous les avantages que les traités précédents assuraient à la France à l'exclusion de toute autre nation et auquel il fit ajouter de nouvelles immunités. La littérature orientale doit beaucoup à S. de Brèves. Il avait formé le dessein d'établir en France une imprimerie qui devait contribuer à étendre le christianisme en Asie. Il fit graver en Orient de beaux caractères et les apporta à Paris.

A sa mort ces caractères furent vendus aux enchères et Louis XIII les fit acheter pour son compte.

« Le roi commanda à Vitré, son imprimeur, d'avoir soin que des choses uniques si belles et si admirables, ne fussent pas vendues à des étrangers qui les emportassent hors de France, tant parce qu'ils en pourraient faire beaucoup de mal à la religion, qu'à cause que c'est un des beaux ornements de son royaume (1). »

Louis XIII avait donné l'ordre suivant :

(1) L'histoire de ces caractères orientaux a été racontée par M. de Guignes dans les *Notices et extraits des manuscrits*. V. t. I, p. xxxvi.

« Trésorier de mon espargne, payez comptant à Antoine Vitré, mon imprimeur ès-langues orientales, la somme de six mille livres tournois, que j'ai ordonnée estre mise en ses mains, pour estre par lui employée au paiement des poinçons et des matrices des caractères de gros, moyen et petit arabes, syriaques, persans, arméniens et éthiopiens, avec les livres manuscrits en arabe, turc, persan et syriaque qu'il a achetés par mon exprès commandement, en la vente qui s'est ci-devant faite des meubles de feu Sieur de Brèves (1). »

Cet ordre ne fut pas exécuté. Les finances étaient tellement délabrées à cette époque, que Louis XIII laissa poursuivre ce pauvre imprimeur Vitré par les créanciers de la succession de Brèves et ce fut le clergé qui vint à son secours pour payer ces caractères qui passèrent plus tard à l'imprimerie royale.

Sous Louis XIII l'imprimerie en langues orientales fut portée au plus haut degré de perfection et surpassa, par la beauté et l'élégance des caractères, toutes les autres imprimeries de l'Europe, même celle de Rome où l'on imprimait l'arabe avec le plus grand succès. Sous son règne on donnait des privilèges d'imprimeurs et de libraires, à condition que lesdits libraires imprimeraient en même temps les nouveaux testaments, les catéchismes et grammaires en langues orientales.

(1) Même ouvrage, p. xxxvii.

Louis XIV, en 1691, fit mettre à l'imprimerie royale les poinçons et matrices des caractères orientaux qui provenaient de la succession de M. de Brèves. Il envoya en Orient des savants, des missionnaires instruits, pour rassembler des manuscrits. Ces missions produisirent de nouvelles branches de la littérature orientale jusqu'alors inconnues, en particulier la littérature chinoise. On doit à Louis XIV l'établissement des premiers interprètes français dans le Levant, pour les affaires politiques et le commerce. Auparavant on n'employait que des gens du pays. Petis de la Croix, mort en 1695, fut le premier de ces interprètes (1).

Un arrêt du Conseil du roi, du 18 novembre 1669, disposa que six jeunes garçons nés français, seraient envoyés au couvent des Capucins de Constantinople et de Smyrne, où ils seraient instruits dans la connaissance des langues orientales pour servir de drogmans dans les Échelles du Levant et en Barbarie. Par arrêt du 7 juin 1718, on fixa à douze le nombre des élèves entretenus à Constantinople. Leur pension était payée par la chambre de commerce de Marseille. D'un autre côté l'État entre-

(1) M. de Guignes qui donne ce renseignement dans son *Essai historique sur les caractères orientaux*, t. I, p. LXII, des *Notices et extraits*, ne veut parler que des interprètes français dans le Levant; car l'institution des interprètes du roi pour les langues orientales, remonte plus haut. Sous Louis XIII, Joseph Baptiste du Val, mort en 1634, était déjà l'un des interprètes royaux. Voy. *Gallia orientalis*, p. 161.

tenait à ses frais, au collège des Jésuites de Paris, depuis 1700, ving-t-deux jeunes Orientaux, la plupart Arméniens, destinés à remplir la double mission d'interprètes pour les relations diplomatiques et de missionnaires pour la propagation du catholicisme. Les conséquences funestes de l'emploi d'étrangers dans la négociation des intérêts du pays nécessita bientôt une nouvelle organisation de l'école. Une ordonnance du 20 juillet 1721 remplaça les Arméniens par dix jeunes gens, fils de parents français, qui devaient, après avoir étudié à Paris les éléments des langues arabe et turque, aller se perfectionner au couvent de Constantinople.

L'École de Paris, annexée au collège Louis le Grand, fut placée dans les attributions du département des affaires étrangères, et sous la surveillance du premier secrétaire interprète du Roi, qui y fut, avec les deux autres interprètes, pour les langues orientales, chargé de l'enseignement des trois langues arabe, turque et persane. Les sujets admis dans cette école, désignés dans l'origine par le titre *d'élèves de la chambre du Roi*, le furent ensuite par celui de *jeunes de langue*, expression formée d'un idiotisme turc, traduit mot à mot en français, où elle ne présente en réalité aucun sens.

Par une ordonnance du 3 mars 1781, il fut réglé que les fils, petits-fils, et neveux de drogmans auraient la préférence pour les places de *jeunes de langue*.

Supprimée à la Révolution, l'école fut rétablie par le Directoire, en 1797. Le nombre des élèves fut alors porté à dix-huit. Après l'établissement de la Mission de Perse, Napoléon I^{er} forma à Téhéran une école de jeunes de langue, à l'instar de celle de Constantinople. Une ordonnance du 31 juillet 1825 fixa à douze seulement le nombre des places de jeunes de langue, tant à Paris qu'à Constantinople. Le nombre des jeunes de langue a beaucoup diminué dans ces derniers temps.

Il faut une vocation bien déterminée pour embrasser les études orientales. On ne voit guère briller les fils ou parents de consuls dans les places qui leur sont destinées à leur sortie de cette école. Les meilleurs interprètes, drogmans et agents consulaires sont sortis de l'École spéciale des langues orientales. Et puis est-ce que l'hérédité des professions est compatible avec l'indépendance actuelle des esprits? Une réforme de l'École des jeunes de langue est donc indispensable (1).

Ce que je viens de dire sur l'orientalisme, dans cette première période, est sans doute très-incomplet, insuffisant, la science exige bien d'autres recherches; mais j'ai voulu, pour le moment, en mettant en lumière les tra-

(1) Nous avons emprunté à M. Léon Vaïsse la plupart de ces détails sur l'institution des jeunes de langue. V. son article intitulé : *Essai sur l'histoire de la philologie orientale en France*, dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Didot.

vaux de MM. V. Leclerc, Jourdain et Renan, constater l'état de nos connaissances actuelles sur l'origine des études orientales en Europe; ce n'est donc qu'un abrégé de ce que firent pour elles les savants, les papes et les rois. En définitive, c'est au clergé, promoteur de tant de progrès accomplis par la civilisation depuis Hildebrand jusqu'à Luther, que nous devons en grande partie la propagation des études orientales en Europe.

II

Jusqu'à présent nous avons vu, d'une part, des savants, des religieux s'occuper des langues orientales, mais avec des instruments d'étude insuffisants, au point de vue scientifique et dans l'intérêt de leur polémique contre les théologiens; d'autre part les papes introduire cette étude en Europe, soit pour être à même de repousser les attaques des philosophes, soit pour répandre en Orient le christianisme; et les rois de France seconder le clergé dans cet ordre d'idées.

Ce n'est guère qu'à partir du xvii^e siècle que la résurrection des lettres orientales commence sérieusement : au moment où les orientalistes, dégagés de toute pensée

hostile à l'Église, et sans beaucoup de souci du prosélytisme religieux, s'adonnent aux littératures de l'Orient pour elles-mêmes, font de la science désintéressée. Alors les savants, comme Buxtorf, pour éclairer l'étude de la langue sainte, l'hébreu, se mettent à la comparer avec les idiomes de la même famille, et étendent leurs recherches dans d'autres branches de la littérature orientale.

Erpenius fait paraître, à Leyde, la première édition de sa grammaire arabe, en 1613, et le texte arabe avec traduction latine de l'historien El Macin; Du Ryer une grammaire turque, à Paris, en 1630, et une traduction du Coran, en 1634; François Rivola de Milan un dictionnaire arménien-latin, en 1633. A Rome on publia, en 1632, une grammaire et un dictionnaire de la langue japonaise; plus tard les mêmes ouvrages pour la langue tibétaine et plusieurs morceaux sur les langues indiennes.

Louis le Dieu, en Hollande, donne une grammaire persane, en 1639; le célèbre Golius, à Leyde, le texte arabe de l'histoire de Tamerlan, en 1636, et son dictionnaire arabe en 1653; Pococke à Oxford, en 1650, son *specimen historiæ Arabum* et l'*Histoire universelle d'Abou'l faradje*, en 1663; Le Jay, en France, sa bible polyglotte, en 1645.

Gentius, en 1654, imprimait à Amsterdam le texte

persan du Gulistan de Sady, avec une traduction latine ; Walton, en Angleterre, sa Bible polyglotte plus complète, mais moins belle, que celle de Le Jay, en 1657 ; le savant Castell y ajoutait deux volumes in-folio qui renferment un dictionnaire heptaglotte, chef-d'œuvre d'érudition et de méthode comparative ; en 1661, Vansleb une grammaire et un dictionnaire de la langue éthiopienne de Ludolf ; Meninski, son *Thesaurus linguarum orientalium*, en 1680 ; et enfin d'Herbelot, en 1697, sa bibliothèque orientale, magnifique travail pour l'époque où il fut composé, et dont A. Galland continua l'édition. D'Herbelot avait fait de plus un dictionnaire turc et persan plus ample que celui de Meninski en trois volumes, qui sont restés manuscrits.

Ces indications bibliographiques suffisent pour faire voir l'objet des études orientales du xvii^e siècle. On remarque que ce sont surtout des instruments perfectionnés de travail qu'on cherchait à produire pour pouvoir plus tard sonder ces immenses mines littéraires de l'Orient.

Au xviii^e siècle, les travaux des orientalistes deviennent de plus en plus sérieux et importants. En 1730, Bayer imprime à Saint-Pétersbourg une grammaire et un vocabulaire chinois. La Russie nous devance par le fait dans ce genre de littérature. E. Fourmont fonda, en France, l'étude de cette langue, en 1732. En Allemagne

Reiske publiait, entre autres ouvrages : *Abulfedæ annales moslemici* et se faisait distinguer par la solidité de ses études. Les Schultens s'appliquaient à donner des livres classiques et travaillaient avec conscience et habileté. Casiri publiait sa bibliothèque arabe-espagnole.

Deux événements de haute portée signalèrent ce XVIII^e siècle; la soumission du Bengale à l'Angleterre et l'héroïque dévouement scientifique d'Anquetil Duperron; de nouvelles régions intellectuelles s'offraient aux explorations du génie humain.

Anquetil Duperron est la figure la plus remarquable de cette galerie d'orientalistes célèbres produits par le XVIII^e siècle. Le hasard fit tomber dans ses mains quelques feuillets calqués sur un manuscrit zend du Vendidad-sadé. Dès lors plus de repos pour lui : l'Inde devient le but de ses études. Il forme le projet d'y pénétrer pour découvrir les livres sacrés des Parses.

On préparait à Lorient une expédition pour cette contrée. Il demande le passage sur un vaisseau, on le lui refuse. Il s'engage comme soldat de marine et part de Paris le sac sur le dos, en 1754. Informés de son départ, ses protecteurs vont chez le ministre qui, touché de ce zèle pour la science, lui accorde le passage gratuit, la table du capitaine et un traitement.

Après neuf mois de traversée, il débarque à Pondichéry, apprend le persan moderne et se rend à Chander-

nagor, où il espérait étudier le sanscrit. Trompé dans ses espérances, il retourne à Pondichéry par terre et fait à pied près de quatre cents lieues, visitant les pagodes et recueillant sur sa route une foule de renseignements utiles. Il s'embarque pour Surate, relâche à Mahé et se rend à pied à Surate. Ce fut là qu'il parvint, à force de persévérance, à prendre une connaissance sérieuse du zend et du pehlevi et des lois sacrées des Hindous.

Il revint à Paris en 1762, sans fortune, mais riche de cent quatre-vingts manuscrits et d'autres objets rares. Anquetil Duperron connaissait la plupart des langues de l'Orient et toutes celles de l'Europe qu'il était parvenu à comprendre par une méthode à lui particulière. On admire son refus stoïque, d'accepter des Anglais 50,000 livres pour son manuscrit de la traduction du *Zend-avesta*.

Nous voici arrivé à une époque de gros labeurs dans l'orientalisme en France. C'est le moment où Louis XVI décida, en 1785, de faire connaître les immenses richesses que recélaient les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi (1). Nous voyons alors apparaître les notices de MM. de Guignes, S. de Sacy, Langlès, Caussin

(1) V. pour l'origine du recueil des *Notices et extraits*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le t. I, p. 11, de cette précieuse publication.

de Perceval père, et plus tard celles de MM. A. Jourdain, Abel Rémusat, Quatremère, A. Sédillot.

Ces magnifiques recherches resteront toujours un objet d'admiration pour les travailleurs et une source de renseignements précieux.

La fin du XVIII^e siècle fut marquée dans l'histoire de l'orientalisme par un événement considérable. Le gouvernement républicain fonda le 10 germinal an III (29 avril 1795), l'École spéciale des langues orientales vivantes. L'article 1^{er} de la loi de fondation porte : « Il sera établi dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale une école publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce. » Le gouvernement de cette époque traita dignement la science. D'un seul coup il créa trois chaires. Cette impulsion fut féconde.

Au commencement du XIX^e siècle (1), tous les philologues accouraient en France de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suède et jusque du fond de la Finlande, pour entendre Silvestre de Sacy. Jamais école ne brilla d'un aussi vif éclat. C'est d'elle que sont sortis la plupart des

(1) Sur l'état des études orientales à Paris au début du XIX^e siècle, on consultera avec profit la notice que M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacrée à Eugène Burnouf, dans le *Journal des Savants*, du mois d'août 1852, et l'introduction de M. M. Bréal à sa traduction de la grammaire comparée de Bopp, p. xiv.

savants professeurs qui ont illustré et illustrent encore leur pays dans la science orientale : les Fleischer, les Freytag, G. Weil, Kosegarten, Flügel, Vüllers, etc., en Allemagne ; Muller à Munich, Tornberg à Upsal, Peyron à Turin, Humbert à Genève, de Gayangos à Madrid, etc. L'Empereur de Russie demandait à cette école des élèves qui allèrent créer à Saint-Pétersbourg le premier institut oriental.

Sous Napoléon I^{er} des encouragements efficaces furent donnés à l'orientalisme. Ce fut sous son règne que S. de Sacy composa les ouvrages qui eurent tant de retentissement : il fonda en Europe l'étude scientifique de la langue arabe. La science orientale devient alors positive, critique. Quel spectacle imposant que la féconde activité de tous ces grands orientalistes du xix^e siècle qui s'appelaient Champollion, Chezy, Abel Rémusat, Klaproth, Saint-Martin, Quatremère, Eugène Burnouf, A. Jaubert, brillants capitaines d'une phalange que commandait S. de Sacy !

Pour donner plus de puissance à leurs efforts individuels, les orientalistes du xix^e siècle ont senti le besoin d'appliquer le principe fécond de l'association, ce levier d'Archimède des temps modernes. Aussi avons-nous vu se former en Europe et en Asie des sociétés asiatiques : en France en 1822, en Angleterre en 1823, en Allemagne en 1844 ; les sociétés de Batavia, fondée en 1778,

de Colombo, de Shang-haï; de Calcutta (1784), de Bombay, de Madras; l'association littéraire d'Égypte à Alexandrie; la société orientale américaine, la société archéologique de Constantine, etc. Toutes ces compagnies ont publié des travaux considérables sur l'histoire, la géographie, l'archéologie, les sciences, la philosophie, la religion, la littérature des peuples orientaux.

Ces sociétés ont presque toutes un journal dans lequel sont insérés un grand nombre de mémoires sur toutes les branches de la littérature orientale.

De plus les sociétés asiatiques de France et d'Allemagne ont commencé la publication d'une série de classiques orientaux. Le Comité de traduction de Londres a mené à fin l'impression d'un grand nombre de livres d'une haute importance, comme le dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa, par M. Flügel. Des textes sanscrits et autres sont publiés dans la *Bibliotheca indica* et par la *Sanscrit texts Society*.

Tels sont les traits principaux de l'orientalisme au xvii^e, xviii^e et au commencement du xix^e siècle. Je tire un coup d'œil sur l'époque actuelle (1).

(1) Pour ce qui concerne la France, voir le *Rapport sur les progrès des sciences historiques et philologiques* (Égypte et Orient), publié sous la direction de M. Guigniant.

III.

Le mouvement de la Renaissance qui imprima aux esprits une si grande activité en Europe, au temps des Alde Manuce, Turnèbe, Estienne, Budée, Scaliger, Casaubon, semblait s'être circonscrit aux études grecques et latines.

Mais à la fin du XVIII^e siècle et surtout au commencement du XIX^e, les Orientalistes complètent cette renaissance, lui donnent un caractère d'universalité.

Une page brillante est destinée au premier quart de ce XIX^e siècle dans l'histoire de l'humanité. Le passé, le présent et l'avenir sont interrogés à la fois. Des savants demandent aux sciences d'application des procédés industriels nouveaux, et augmentent nos connaissances dans les lois qui régissent l'univers ; des philosophes réformateurs sont les Christophe Colomb des sociétés futures, et les orientalistes scrutent les plus anciens monuments de la civilisation humaine.

W. Jones, Hamilton, Wilkins, Colebrooke, Chézy, Wilson, Rosen, Eugène Burnouf, Max Muller, Bopp, Troyer, Lassen, Weber, etc., nous font connaître, par leurs travaux de philologie comparée, l'affinité des races eu-

ropéennes avec celles de l'Inde : le berceau de l'humanité se trouve conquis par la sainte croisade de l'intelligence. Leurs traductions et publications de textes sanscrits nous révèlent une nouvelle littérature dramatique, et les Védas les coutumes sacrées d'une antique civilisation.

Persépolis, Ninive, Babylone, trois grandes ruines dont les traces s'effaçant peu à peu de la surface du globe, ne laissaient que leur nom dans l'histoire. Vers la fin du xvi^e siècle, en 1583, Eldred, un marchand anglais, attira l'attention sur les vestiges de l'ancienne capitale de l'Assyrie, Babylone. Puis un voyageur allemand, Rauwolf, signala les ruines qui pouvaient faire soupçonner son emplacement. Grotefend, en 1802, parvint à expliquer le premier quelques mots des inscriptions eunéiformes de Persépolis. M. de Longpérier fit la première tentative d'explication des monuments assyriens à l'aide des témoignages classiques. Les noms de Hager, Munter, Rich, Rawlinson, Fox Talbot, Hincks, Dorow, Layard, Botta, de Saulcy, Menant, Luzzato et surtout celui de M. J. Oppert, auteur de la grammaire assyrienne, se rattachent à ces recherches qui nous dévoilent quelques-uns des mystères de cette vieille civilisation. C'est aux sources assyriennes et égyptiennes que l'art grec a puisé ses premières conceptions.

L'Égypte, dont on voulait connaître les arts et les

sciences antiques, ouvrit un champ nouveau aux explorations. On connaît les immenses travaux de Kircher; mais qui n'aboutirent qu'à d'ingénieuses rêveries. Needham, de Guignes, s'écartèrent, comme lui, du chemin de la vérité. Le célèbre danois Zoega, vers la fin du siècle dernier, avait émis, sur les hiéroglyphes, une hypothèse qui se trouva plus tard confirmée. Notre expédition d'Égypte raviva les investigations des archéologues. S. de Sacy parvint à trouver la valeur de quelques signes de l'inscription de Rosette. M. Akerblad, à l'aide de sa profonde connaissance de la langue copte, obtint des résultats encore plus satisfaisants. Après eux, le docteur Young reconnut, en 1813, la valeur alphabétique de la plupart des signes hiéroglyphiques qui composent les noms de Ptolémée et de Bérénice. Enfin, Champollion le jeune nous enseigna une des lois générales qui régissent le système hiéroglyphique, et sut en tirer les conséquences les plus fécondes, les plus inattendues. Sa découverte prit rang parmi les faits scientifiques d'une utilité immédiate pour l'étude de l'antiquité historique et religieuse (1). De nos jours, l'école de Champollion est représentée par M. le vicomte de Rougé, dont on connaît les savants et ingénieux travaux. MM. Salvolini, Robiano,

(1) V. *Examen de quelques points des doctrines de J. F. Champollion*, par M. Ed. Dulaurier, p. 44.

Salt, Delaborde, Letronne, Leemans, Prisse, Jomard, Klaproth, Champollion-Figeac, Lanci, de Saulcy, Bunsen, Brugsch, Mariette, Deveria, Lepsius, Chabas, Pleyte, etc., ont fait de remarquables recherches dans cette direction.

Les Phéniciens, auxquels l'antiquité a attribué l'invention de l'écriture dont le monde civilisé a sans doute profité, n'ont laissé que des monuments épigraphiques qui sont devenus l'objet d'études attentives. Parmi les savants auxquels on doit de précieux éclaircissements, on doit citer le célèbre Gesenius, Hamaker, Munk, Movers, Saulcy, le docteur Judas, l'abbé Bargès, Blau, Lepsius, M. le duc de Luynes, Derenbourg, Arri, Rœdiger, E. Renan, Dietrich, Hitzig, Schlottmann, Levy, Ewald, E. Meier, M. de Vogué, etc.

Une partie des orientalistes est donc occupée à ressusciter quatre civilisations disparues des rives du Gange, de l'Euphrate, du Nil et des bords méditerranéens. Mais le champ de ces sortes d'investigations est vaste, et la série des problèmes est loin d'être épuisée.

Des époques plus voisines de notre civilisation et offrant aux recherches des résultats immédiats ont été étudiées avec la même ardeur par d'autres orientalistes. Il s'agit d'initier l'Europe à la connaissance de l'histoire, de la littérature, des sciences, des religions, des législations, des institutions, des mœurs, du commerce, des

racés, des contrées des peuples orientaux. Chaque nation européenne apporte sa somme de travail à cette gigantesque entreprise.

En Allemagne, dès la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle, l'hébreu fut particulièrement étudié, et il ne pouvait guère en être autrement dans un pays où la Réforme prit naissance. L'école allemande fonda la saine exégèse, en ramenant l'interprétation de la Bible à la condition de toute autre science. On connaît les remarquables travaux des Michaëlis, Gesenius, Eichhorn, Jahn, Rosenmuller, Bauer, etc.

De nos jours, les universités de Gottingue, Bonn, Leipsick, Berlin ont d'illustres représentants de la science orientale. Pour les langues sémitiques, il suffit de mentionner MM. Fleischer, Rœdiger, Umbreit, Boetticher, Wustenfeld, G. Weil, Flügel, Vullers, Dieterici, Wetzstein, Spiegel, Rosen, L. Krehl, Alwardt, Behrnauer, etc. Le sanscrit est l'objet d'études approfondies de la part de MM. Bopp, Lassen, Benfey, Brockhaus, Weber, Roth, Pertsch, etc.; mentionnons aussi Woepcke, savant qui avait fait des mathématiques chez les Orientaux une étude approfondie, et le savant numismate Mordtmann; Stenzler, Kielhorn, le fameux Ruckert, etc.

A la tête de ces notabilités, il faut placer Ewald, le représentant de l'école rationaliste dans l'interprétation des livres saints, philosophe, libre-théologien éminent,

connaissant toutes les langues, sorte de colosse de science, d'une profondeur de vue extraordinaire, s'élevant toujours à la hauteur synthétique. Dans ses cours publics, qui ont été longtemps assiégés par les étudiants, on l'a vu, en commentant les *Prophètes* de la Bible, passer lui-même pour un prophète inspiré.

Un jour, mécontent de la constitution donnée par l'ancien roi de Hanovre, il réunit quelques professeurs et demande au roi la radiation de quelques articles anti-libéraux. Puni de cet acte d'opposition par l'exil, il profita de ses loisirs pour visiter Paris, Londres et Rome. Un épisode curieux de sa carrière de libre-théologien fut la lettre qu'il écrivit au pape pour lui démontrer qu'il n'avait pas le sens théologique.

Ses études favorites ont porté sur l'origine des religions. Ses commentaires sur les *Prophètes*, les *Psaumes*, *Job* et le *Cantique* sont très-estimés et profondément conçus. Il a publié quatre volumes sur *l'Histoire du peuple d'Israël*; son *Histoire du Christ* forme le cinquième; il rédige à lui seul les *Annales bibliques*. Doué d'une grande force de caractère, il est parvenu à se corriger d'un bégaiement très-prononcé. En dernier lieu, on sait qu'il a refusé de prêter serment au roi de Prusse. Il professé pour les savants un assez grand dédain, ce qui n'est pas toujours une preuve de supériorité d'esprit. Cette personnalité puissante et bizarre souscer-

tains rapports, nous prouve que la génération des grands orientalistes n'est pas éteinte.

L'Autriche aussi a eu son colosse, le baron de Hammer, malheureusement l'immensité de ses entreprises littéraires lui a fait négliger les détails; ses connaissances linguistiques manquaient de base. Préoccupé trop exclusivement de son intérêt personnel, il n'a pas su faire valoir assez les études orientales dans cet empire d'Autriche qui a cependant un si grand besoin de les voir fructifier, à cause de son voisinage de l'Orient. Cependant ces études ont été représentées et le sont encore avec éclat par les Rosenzweig, Goldenthal, Wickerhauser, A. Boller, de Kremer, de Schlechta, etc.

La Bavière nous offre, parmi d'autres, un nom célèbre, E. Schlagentweit, frère des courageux voyageurs en Orient qui trouveront place dans ce livre et dont l'un d'eux est déjà inscrit dans le martyrologe de la science.

En Angleterre on a compté, dans les siècles précédents, d'illustres orientalistes, tels que Pococke, Greaves, Walton, Clark, Castell, Hyde, etc.; et à une époque plus récente les W. Jones, Colebrooke, Marsden, Shakespear, Wilson, etc.

De nos jours, à l'université d'Oxford, on enseigne l'hébreu, l'arabe et le sanscrit, les professeurs sont MM. Pusey, Stephen Reay, Macbride, Williams; à Cambridge, MM. Jarrett, Robinson pour l'hébreu et l'arabe, à

l'université de Londres le D^r Goldstucker pour le sanscrit. Au King's College la littérature rabbinique est représentée par le D^r M. Caul ; les langues orientales l'ont été par M. Forbes. A Dublin il y a une chaire d'hébreu qu'occupait, il y a quelques années, M. Tood. Dans les universités écossaises à Edimbourg, Glasgow, Saint-Andrews et Aberdeen, il y a des chaires de langues orientales ; mais l'enseignement ne comprend guère que l'hébreu et le syriaque. En dernier lieu, elles étaient occupées par MM. Liston, Weir, Scott, Lean et Mitchell. On remarque aussi des orientalistes d^e mérite dans les collèges qui dépendaient autrefois de la Compagnie des Indes à Haileybury, Addiscombe et Eton ; ce sont MM. Ouseley, Johnson, Eastwick, Bowles, etc., N'oublions pas de mentionner les savants orientalistes Rawlinson, W. Wright, N. Bland, Reynolds, Brown, Preston, H. Palmer qui ont publié des œuvres remarquables à divers titres. C'est surtout la littérature sanscrite qui est en honneur chez nos voisins et que le célèbre Max. Muller représente (1).

Nous avons vu en Hollande, au xvii^e siècle, les Erpenius, les Golius publier les premiers livres classiques sur la langue arabe. Il y eut toujours dans ce pays une grande école de philologie qui savait allier l'étude des

(1) V. sur ce savant indianiste et grand philologue, la notice que M. George Harris a publiée, 1867. — Durand.

langues orientales à celle des langues classiques. Ces traditions d'études sérieuses se sont maintenues et les Hamaker, Weijers, Juynboll ont soutenu le renom de l'Université de Leyde.

A l'époque actuelle MM. R. Dozy, Rutgers, Veth, Roorda, Hoffmann, Pynappel, Scheltema, Milliès, etc. maintiennent, dans divers ordres d'études, la glorieuse renommée dont les lettres orientales ont toujours joui en Hollande. C'est dans ce pays que les langues malaye et javanaise ont été enseignées pour la première fois en Europe. Une école spéciale des langues orientales a été créée par l'État en 1864 ; elle est adjointe à l'Université, mais n'en fait pas partie. Les études bibliques sont poursuivies avec beaucoup d'ardeur et de science. D'autres orientalistes, comme MM. de Jong et de Goeje, ont publié des œuvres estimables.

En Russie (1) les langues orientales sont enseignées à l'Université de Casan, à la Faculté spéciale de langues orientales de Saint-Petersbourg, créée en 1854 ; au collège d'Omsk et à l'Institut Lazareff de Moscou (2). Nous avons

(1) Cf. *Über die hohe Wichtigkeit und die namhaften Fortschritte der asiatischen Studien in Russland*, par B. Dorn. • De la haute importance et des progrès considérables des études orientales en Russie. • C'est un travail qu'il faut consulter pour se rendre compte du mouvement de ces études en Russie.

(2) V. notice historique et descriptive de l'Institut Lazareff des langues orientales, fondé à Moscou, par la famille Lazareff, par Ed. Dulaurier, *Revue de l'Orient*, juin 1856.

dit précédemment que l'honneur d'avoir publié les premiers ouvrages classiques pour l'étude du chinois revenait à la Russie. Les langues tatares, les dialectes de la Perse y sont surtout l'objet de recherches importantes. On compte dans ce pays des orientalistes d'un grand mérite : MM. Erdmann, Khalfine, B. Dorn, Mirza Kazembeg, Brosset, un de nos compatriotes, Kowalewski, Berezhine, Goldenblum, Boehtlingk, Radloff, Lipoyzoff, Kossowicz, Patkanian, etc. ; des voyageurs en Orient très-versés dans les études asiatiques, MM. de Tchihatchef et de Khanikof. L'archéologie orientale dans laquelle Frœhn s'est illustré est cultivée avec beaucoup de soin en Russie.

Dans le nord de l'Europe, au Danemark et en Suède, l'orientalisme a été représenté dignement par les Zoega, Rosen, Munter, Berggren, et l'on y compte, de nos jours, les Caspari, Holmboe, Tornberg, Mehren, Monrad, etc., qui ont publié sur l'histoire et l'archéologie orientales, etc. des ouvrages recommandables.

On est toujours sûr de voir l'Italie donner l'impulsion, quand il s'agit des sciences ou des lettres. Ainsi l'hébreu y fut étudié avant toutes les nations de l'Europe. Gérard de Crémone, au XII^e siècle, fit une multitude de traductions de l'arabe. De nos jours B. Rossi et plus récemment G. Gorresio, M. Amari, Peyron, les abbés Bardelli, Benzon, B. Drach, etc. ont, dans diverses directions, soutenu, par

des œuvres remarquables, la réputation de leur pays.

En Espagne, les travaux sérieux de M. de Gayangos sur l'histoire des Arabes sont connus avantageusement. Il a formé un certain nombre d'élèves qui s'occupent des études orientales; il faut citer également les savants Calderon, Alcober, Emilio Lafuente Alcantara, Amador de los Rios, Fernandez y Gonzalez, Xavier Simonet, etc. Un groupe de jeunes orientalistes à Grenade ont commencé à publier une série d'ouvrages sur l'histoire des Arabes. Les relations des Espagnols avec le Maroc, où se trouvent tant de précieux manuscrits, les ressources qu'offre l'Espagne elle-même pour les études arabes permettent d'espérer des ouvrages importants.

En Suisse nous trouvons également des orientalistes très-instruits : MM. Munzinger, de Rosin, F. Soret, Stœhelin, L. Steiner, A. Janin. etc.,

La Belgique, pour les études sanscrites, compte M. Félix Nève et pour l'arabe, M. Burgraff, professeur à Liège.

En Amérique on remarque quelques orientalistes distingués : le R. E. Burgess pour le sanscrit, le D^r Whitney, Muir, R. S. Beal. etc.

Le rôle de la France dans ce grand mouvement des études asiatiques a eu un caractère synthétique. Presque toutes les branches de ces littératures ont été cultivées avec succès. Si l'Allemagne s'empara des études hé-

braïques et les approfondit mieux que tout autre peuple, on peut dire, avec M. E. Renan (1), que Cappel parmi les protestants, Simon parmi les catholiques, eussent fondé en France la saine exégèse plus d'un siècle avant que l'Allemagne l'eût créée, si l'esprit absolu des théologiens du xvii^e siècle ne s'y fût opposé.

La langue arabe sur laquelle S. de Sacy nous a laissé d'admirables ouvrages qui ont servi à établir cette étude sur une base scientifique, a particulièrement éveillé l'attention des travailleurs en France et une série de livres importants sont sortis de la plume de MM. Reinaud, Caussin de Perceval, de Slane, F. Fresnel, le Dr Perron, Kazimirski, G. de Lagrange, Rousseau, Belin, Bresnier, le Dr Sanguinetti, Cherbonneau, Combarel, Gorguon, etc.

En Algérie, on doit à un certain nombre de fonctionnaires et d'interprètes : MM. Solvet, Paulmier, Carette, de Neveu, Delaporte, Martin, Brosselard, Vignard, Hélot, Ausson de Chancel, etc., des travaux bien conçus, la plupart d'une utilité pratique. Nous devons une mention particulière à M. Adr. Berbrugger, l'archéologue éminent, un des collaborateurs, avec MM. Rémusat, Pelissier, à l'*Exploration scientifique de l'Algérie* dont nous aurons à parler plus tard.

La langue berbère et les divers dialectes de l'Algérie

(1) *Histoire des langues sémitiques*, p. 167.

ont été l'objet de recherches suivies. Il suffit d'indiquer les noms de MM. Venture de Paradis, le Dr Judas, Hanoteau, Geslin. etc.

L'étude du chinois fondée par Et. Fourmont au XVIII^e siècle, fut restaurée et établie sur les vrais principes par Abel Remusat au XIX^e. MM. Bazin, Stanislas Julien, G. Pauthier, Hervé de Saint-Denis, etc., par des publications remarquables à divers titres, nous ont initiés à une foule de connaissances importantes sur ce peuple chinois que l'Europe a tant d'intérêt à bien comprendre.

Les études sanscrites sont représentées en France par des savants renommés : MM. A. Régnier, Th. Pavie, Barthélemy Saint-Hilaire, Bréal, Foucaux, Lancereau, Fauche, Hauvette-Besnault, etc. On sait que la première chaire de sanscrit créée en Europe, le fut pour Chézy en 1815; et les magnifiques travaux d'Eugène Burnouf sont trop connus pour que je m'y arrête.

Un patriarche de la science, M. Garcin de Tassy, versé dans la plupart des langues orientales, enseigne l'hindoustani, étude qu'il a créée en France; M. Ed. Dulaurier, également initié à une foule de connaissances orientales, l'arménien; M. l'abbé Favre, le malais et le javanais; M. Léon de Rosny, le japonais, langue que possède aussi M. Léon Pagès.

La littérature persane qui a eu de glorieux représentants : S. de Sacy, Et. Quatremère, Jouannin, etc., a

toujours d'habiles et de savants interprètes, MM. Mohl, Defrémery, Schefer, orientalistes qui ont étudié l'Orient sous beaucoup d'autres aspects.

Le turc qu'avaient enseigné d'éminents professeurs, A. Jaubert, A. Desgranges, Bianchi, Dubeux, continue à l'être par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteilles, deux-orientalistes aux connaissances variées.

L'archéologie orientale est, comme nous l'avons vu, étudiée par des savants de première force, MM. E. de Rougé, A. de Longpérier, de Saulcy, E. Renan, J. Oppert, Dr. Judas, Ad. Berbrugger, etc..

Beaucoup d'autres orientalistes, tels que : MM. A. Sédillot, Derenbourg, Clément-Mullet, Chodzko, V. Langlois, Eusèbe de Salles, Worms, Pihan, les abbés Bargès, Bertrand, Deschamps, Feer, Zotenberg, E. Latouche, Prudhomme, etc., représentent dignement, à divers titres, les études orientales.

Des savants et écrivains hors ligne, sans être des orientalistes spéciaux, MM. Lajard, Guigniaut, A. Maury, H. Fournel, Baron d'Eckstein, Gustave d'Eichtal, mademoiselle Clarisse Bader, le général Daumas et beaucoup d'autres, ont publié sur les peuples de l'Asie et de l'Afrique, des œuvres remarquables, aux vues ingénieuses, profondes et qui devront avoir leur place dans le livre que je prépare.

Les missionnaires qui nous ont procuré de nombreux

et utiles renseignements sur les peuples orientaux, comme Amiot, Gaubil, Mabillon, etc., seront l'objet d'études spéciales.

Il en est de même des voyageurs en Orient, Marco Polo, Chardin, Niebuhr, Burckardt, Barth, Livingstone, Caillaud, Arnaud, etc., etc..

Un fait d'une haute portée dans l'histoire de l'orientalisme en France, s'est produit pendant ces dernières années. Alors que Paris sommeillait, nous avons vu la province, représentée par Nancy, s'imposer la tâche de vulgariser les études asiatiques. Ce réveil commença, il y a treize années, par une brochure célèbre *l'Orientalisme rendu classique* (1853), dans laquelle l'auteur (1), en constatant que le vieux classicisme était en pleine décadence, que les études courantes étaient visiblement affaiblies, demandait l'introduction dans le haut enseignement du sanscrit et de l'arabe. Il pensait que la connaissance désormais approfondie du grec et du latin et qui avait ouvert au monde lettré les trésors de l'antiquité classique, fonds littéraire sur lequel avait vécu en grande partie la haute civilisation européenne, ne suffisait plus aux besoins de l'esprit humain, et qu'il fallait élargir l'horizon des études.

Ces idées portèrent leurs fruits et un groupe d'hommes

(1) M. le baron G. de Dumast, correspondant de l'Institut.

ardents, instruits, des académies de Stanislas et de Metz, réunis sous la bannière d'un ancien fondateur de la Société asiatique de Paris. M. le baron de Dumast, à qui revient l'honneur de cette croisade littéraire, se mirent, suivant l'exemple de leur chef de file, à publier une série d'ouvrages classiques pour vulgariser l'étude du sanscrit.

M. Émile Burnouf, noblesse oblige, et M. Leupol publièrent un *Selectæ* et un *Rudiment* sanscrits, puis un dictionnaire sanscrit-français.

L'École de Nancy a donc préparé l'avènement d'un nouvel ordre de choses. C'est au gouvernement à le fonder. Le jour où un ministre oserait étendre le cadre des études orientales, il serait étonné des facilités de son œuvre; il serait surpris de la réussite de ses efforts. Car tous les obstacles qui empêchent encore l'orientalisme de grandir et de se populariser, ne sont plus que des objections sans force et sans vie : il n'y a plus en face de ces projets étudiés que des routines, des fantômes qui se dissiperaient devant une baguette énergique.

Notre ministre de l'instruction publique, M. Duruy, par des actes mémorables, a donné trop de preuves de sa sollicitude pour l'instruction primaire, secondaire et professionnelle, et il a trop le sentiment des besoins de l'enseignement supérieur pour qu'il ne mette pas bientôt

sa main virile à la réorganisation des études orientales en France (1).

Certes, la société doit de la reconnaissance à ces orientalistes qui sacrifient leur existence pour reconquérir quelque portion de terrain usurpé par l'ignorance et par les ravages du temps, et qui, dans l'ordre des faits pratiques, se trouvant mêlés dans les ambassades, les consulats, les administrations, les missions, aux affaires de relation internationale avec l'Asie, ont rendu tant de services à la politique et au commerce.

On ne peut méconnaître aussi leur rôle considérable dans les travaux de la pensée. Leur interprétation scientifique des livres saints n'a pas peu contribué à l'émancipation de l'intelligence des Européens, trop soumise au joug des idées surnaturelles. Ce sont eux qui ont commencé à nous faire mieux comprendre l'histoire des peuples qui occupent la plus grande moitié de notre globe. Ils préparent par leurs études de linguistique, d'ethnologie, d'histoire et de géographie une meilleure connaissance de la terre, et par la philologie comparée jettent les plus vives lumières sur les origines de l'humanité, sur le berceau asiatique des races primitives.

Mais à l'époque moderne, une autre mission leur est

(1) Nous apprenons qu'un projet de réorganisation des établissements consacrés à l'enseignement des langues orientales est soumis au Conseil d'État.

destinée. Tout en continuant à parcourir la sphère de la science pure, ils doivent se mêler au monde présent au moment où l'Europe envahit de toute part les contrées orientales, et où il s'agit de former des agents de civilisation, de les initier aux études asiatiques dans un but politique et commercial.

Que les gouvernements d'Europe, éclairés sur leurs véritables intérêts, sachent donc encourager, utiliser ces hommes de science et de dévouement! Il s'agit d'ajouter à la somme de civilisation déjà acquise, d'autres accroissements, en profitant des enseignements que les peuples orientaux peuvent nous donner et en leur faisant partager nos conquêtes intellectuelles, morales et matérielles.

Dans cette esquisse rapide de l'orientalisme en Europe, j'ai omis bien des faits importants, bien des noms recommandables; mais dans les volumes dont je commence aujourd'hui la série, ces lacunes disparaîtront. La véritable synthèse de l'orientalisme, à peine ébauchée dans cette courte étude, se fera plus tard. Pour le moment, j'ai hâte d'aborder le fond de ce livre, l'histoire des orientalistes et de leurs travaux.

BIOGRAPHIE

DES

ORIENTALISTES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

I

KOSEGARTEN

KOSEGARTEN (Jean-Godefroi-Louis), orientaliste prussien, né le 10 septembre 1792, à Altenkirchen, village de l'île de Rugen, faisant alors partie de la Poméranie suédoise, mort à Greifswald (Prusse), en 1862, fut instruit par son père, pasteur à Altenkirchen, et passa avec un de ses précepteurs les années 1803, 1805 à Lasarra dans le pays de Vaud.

Etudiant en théologie à Greifswald en 1808, il y resta jusqu'en 1812. La grammaire arabe de Michaëlis, qu'il trouva dans la bibliothèque de son père, excita sa curiosité, et, depuis ce moment, la langue arabe fut l'objet favori de ses études. C'est pourquoi son père l'envoya, en 1812, à Paris, alors foyer des études orientales. M. le général Morand, commandant dans la Poméranie suédoise, le recommanda au comte de Fontanes, grand maître de l'Université, et celui-ci à Sylvestre de Sacy. A Paris, il fréquenta le cours d'arabe de ce célèbre professeur, celui d'arabe vulgaire de l'Egyptien Raphaël, le

cours de persan de S. de Sacy et de Chézy, celui de turc de M. Kiefer, et celui d'arménien de M. Cirbied. Il fit un séjour de deux ans à Paris, où il copia des manuscrits arabes et persans à la Bibliothèque impériale.

De retour à Greifswald en 1814, il fut nommé adjoint en théologie et en philosophie par le chancelier de l'Université, M. le comte d'Essen, seigneur suédois. Il publia alors quelques petits écrits sur les littératures arabe et persane. En 1817, il fut appelé par le ministre Goethe, comme professeur de langues orientales, à Iéna, où il resta sept ans. Il eut là l'occasion de mettre à profit les nombreux manuscrits de la bibliothèque de Gotha. Rappelé à Greifswald par le ministre d'Altenstein, il fut nommé à la chaire de théologie et lettres orientales qu'il a occupée jusqu'à sa mort.

Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et décoré, par le roi de Prusse, de l'ordre de l'Aigle rouge de 2^e classe.

Sa carrière littéraire commença en 1815, époque où il publia son livre intitulé : *Triga*, titre qui indique l'érudit latiniste et grec, plutôt que le littérateur pittoresque. Ce livre contient trois poèmes : un arabe, un persan, un turc. Le texte est suivi de la traduction. Il est auteur d'une chrestomathie arabe très-estimée, composée de morceaux des Mille et une Nuits, d'extraits de Soyouthi, de pièces de vers bien choisies et très-gracieuses. L'étude sérieuse de l'histoire se mêle chez lui à la culture de la poésie. Il a traduit et publié en 3 volumes le texte arabe de Tabari ; la moallaka d'Amr Ibn Kolthoum avec une traduction latine et allemande en vers blancs. La poésie simple et le caractère mélancolique d'Amr Ibn Kolthoum devait plaire à Kosegarten.

Un épisode très-curieux de sa vie fut son commerce avec Goethe. Kosegarten lui fournit des traductions de poésies arabes que le grand poète allemand introduisit dans son *Divan*.

oriental-occidental. C'est dans ce divan qu'on trouve les vers et l'anecdote de Tabatta-Charran, extraits du *Hamaça*.

Outre l'arabe, le persan et le turc, Kosegarten s'occupa sérieusement de sanscrit. Il publia la traduction du fameux épisode du Mahabarata, intitulé : *Nala et Damayanti*. Sa publication la plus considérable dans cette langue est un recueil de fables : le *Pantchatantra*.

Les études de Kosegarten se portèrent principalement sur la théologie biblique. Il connaissait l'hébreu, comme, du reste, presque tous les Allemands qui examinent à fond les livres saints.

En dehors de ses travaux sur l'Orient, il a fait de grandes recherches sur le patois de la Poméranie ou bas saxon. Il existe en Prusse beaucoup d'ouvrages écrits dans cet antique idiome. Les publications de Kosegarten serviront à l'histoire de la Poméranie.

Kosegarten, fils d'un poète distingué de deuxième ordre, sacrifiait quelquefois à la Muse; le sang paternel l'y incitait. Aussi, quand, pour le jubilé d'un bourgmestre, on le pria de faire une pièce de vers, il s'exécutait très-volontiers. C'était un digne homme, estimé, vénéré de tous, franc et loyal dans ses relations : si on lui demandait un conseil, il disait toujours ce qu'il pensait, sans ménagement et dans l'intérêt de celui qui le consultait. Modeste, il ne s'avancait pas à promettre ce qu'il croyait ne pouvoir pas tenir. Si on réclamait de lui un service, il répondait : « Je ferai mon possible. » Et toujours il dépassait ses promesses.

Tels furent l'homme et le savant.

Voici la liste exacte de ses ouvrages par ordre de publication :

1. — *Carminum orientalium trigam ex apographis Pari-*

siensibus edidit, latine vertit, notasque adjecit. Stralsundii, 1815, in-8°.

2. — Bruchstücke aus dem persischen Heldengedichte : Barsunameh; text und Übersetzung; in den Fundgruben des Orients, Bd. 3, Wien. 1816. F°.

3. — De Mohammede ebn Batuta, arabe tingitano, ejusque itineribus. Ienae. 1818, in-4°.

4. — Amrui ben Kulthum taglebitae moallaka cum scholiis Susenii, e codicibus Parisiensibus edita. Ienae, 1819, in-4°.

5. — Nala, eine indische Dichtung, aus dem Sanskrit übersetzt. Iena. 1820, in-8°.

6. — Liber coronae legis sive aliquot particulae commentarii in pentateuchum Karaitici ab Aharone ben elijahu conscripti. Ienae. 1824, in-4°.

7. — Bemerkungen über den agyptischen text eines Papyrus aus der Minutolischen Samhung. Greifswald. 1824, in-4°.

8. — De prisca Aegyptiorum litteratura sive litteris demoticis. Vimariae. 1828, in-4°.

9. — Chrestomathia arabica, ex codicibus Parisiensibus, Gothanis et Berolinensibus collecta, additis lexico et adnotationibus explanata. Lipsiae. 1828, in-8°.

10. — Taberistanensis annales, arabice editi et in latinum translati. Gryphiswaldiae, vol. 1, 1831; vol. 2, 1838; vol. 3, 1853.

11. — Alii Ispahanensis liber cantilenarum magnus, arabice editus, adjectaque translatione adnotationibusque illustratus. Tomus primus. Gryphiswaldiae. 1840, in-4°.

12. — Pantschantantrum sive Quinquepartitum de moribus e ponens, sanscritice editum. Bonnae. 1848, in-8°.

13. — Grammatica linguae arabicae; pars prima, qua de formis verborum exponitur. Lipsiae, 1838.

14. — Hudsailian poems; edited in arabic. Vol. 1. London, 1854.

On a également de Kosegarten les ouvrages suivants sur l'histoire, les antiquités et la langue de la Poméranie :

1. — Pomerania oder Ursprung, Altheit und Geschicht der Volcker und Lande Pomern, Cassuben, Wenden, durch Thomas Kantzow beschrieben; herausgegeben. Greifswald, 1816, 1817. 2 vol. in-8°.

2. — Codex Pomeraniae diplomaticus, oder Urkunden des Landes Pomern. Greifswald. 1843, in-4°.

3. — Geschichte der Universita et Greifswald, mit urkundlichen Beilagen. Greifswald. 1856, in-4°.

4. — Woerterbuch der niederdeutschen sprache aelterer und neuerer Zeit. Erster Band, Greifswald. 1855, in-4°.

II

KOWALEWSKI

KOWALEWSKI (Joseph-Etienne), orientaliste russe, né en 1800, dans le gouvernement de Grodno, reçut son éducation élémentaire au gymnase de Swislotche, sous la direction de maîtres célèbres, entr'autres du philologue Jacoubowitch et de l'historien Khrominsky.

En 1817, voulant se livrer entièrement à l'étude de la philologie ancienne, il se rendit à l'université de Vilna, qui réunissait à cette époque des professeurs éminents : une foule de jeunes gens affluaient à leurs leçons des diverses provinces polonaises. Ce fut une belle période dans l'existence de cette célèbre université de la Lithuanie. Partout se ranimait la passion de l'étude, et les élèves de Vilna se firent un nom distingué dans la science.

Kowalewski passa six ans à Vilna, suivant surtout avec ardeur les enseignements du philologue Grodeck et de l'historien Lelewel, qui jouissaient de la faveur publique. Le

premier de ces deux savants désigna Kowalewski pour voyager en Europe, afin de lui faire occuper la place de professeur à son retour à Vilna ; mais les événements politiques dérangèrent ce plan.

A la fin de 1824, il part pour Kasan, où, sous la direction des professeurs Fr. Erdmann, Mirza Kazembeg et Ibrahim Khalfine, il s'applique à l'étude des langues arabe, persane et tatare. Désirant apprendre les langues mongole et tibétaine, il se dirige vers la Sibérie où il reste jusqu'en 1833. Durant ce laps de temps, il visite les pays au-delà du Baïkal, la Mongolie, et séjourne quelque mois à Pékin. Ce voyage de cinq ans lui procura, avec la connaissance des langues, celle des peuples de ces contrées. Le butin de cet orientaliste fut une collection très-riche de livres, de manuscrits orientaux et d'objets rares recueillis chez les Mongols, les Bouriatz et les Tougouses, et qu'il rapporta à Kasan. Les livres sacrés boudhiques sont échangés quelquefois à Kiakhta pour des fourrures russes ; mais les Chinois ne les apportent sur les frontières que comme marchandise, et les vendent très-cher.

Une nouvelle chaire de littérature mongole ayant été créée, Kowalewski est nommé professeur. Pendant douze ans, il fut chargé, en outre, de la direction des écoles du gouvernement de Kasan. A plusieurs reprises, doyen de la faculté historico-philologique, ils'occupa des affaires de l'université. Après le transfert des chaires asiatiques de Kasan à St-Petersbourg (1855), il est nommé recteur à l'université, à laquelle il consacra les meilleures années de sa vie. Son activité laborieuse fut toujours soutenue par le gouvernement russe. Les rois de Prusse l'encouragèrent en lui décernant des médailles d'or. Presque toutes les sociétés savantes de l'Europe le comptent parmi leurs membres.

Pendant son séjour à Vilna, il publia un certain nombre de classiques latins et grecs, avec traduction. Nous n'avons à

nous occuper ici que de ses travaux sur l'Orient, et dont voici la liste :

I. — Exposé sommaire du livre mongol, *Ouligheroun dalai* (La mer des paraboles). Kasan. 1834. In-8°.

II. — Catalogue des livres sanscrits, mongols, tibétains, chinois, etc. 1834. In-8°.

III. — Abrégé de la grammaire mongole. Kasan. 1835.

IV. — Du calendrier chinois. Kasan. 1835. In-8°.

V. — Chrestomathie mongole, texte et commentaires. Kasan. 1836-37. 2 vol. in-8°.

VI. — Cosmologie boudhique. Kasan. 1837. In-8°.

VII. — Le règne de Kanhi. — Saint-Pétersbourg. 1839. In-8°.

VIII. — De la connaissance de l'Asie par les Européens. Kasan et St-Pétersbourg. 1840. In-8°.

IX. — Bouleversement politique de la Chine vers le milieu du XVII^e siècle. St-Pétersbourg. 1840. In-8°.

X. — Instruction aux vaccinateurs, en Mongol. Kasan. 1842. In-12

XI. — Précis sur l'introduction et les progrès des langues orientales à l'université de Kasan. 1842. In-8°.

XII. — Dictionnaire mongol, russe, français. Kasan. 1844-49. 3 vol. in-4°.

XIII. — Abrégé de l'histoire sainte de l'ancien et du nouveau testament, en Mongol. Kasan, 1849. In-12.

Plusieurs extraits de son voyage en Sibérie ont été publiés dans les journaux de St-Pétersbourg et de Kasan. Ils traitent du bouddhisme, de l'ethnographie et de l'ancienne géographie de l'Asie. Les articles insérés dans le journal de Kasan font un volume entier; mais la description des pays qu'il a visités est restée en manuscrit; elle forme 8 volumes. Il a publié en

outre plusieurs articles sur le bouddhisme dans le dictionnaire encyclopédique de M. Pluchard, à St-Petersbourg.

Les travaux du savant orientaliste Kowalewski, en contribuant à nous faire mieux connaître les langues, les mœurs, les ressources et les pays de ces populations à moitié barbares, apportent des matériaux précieux à l'histoire du bouddhisme, et dotent la linguistique d'instruments nouveaux pour apprendre les langues mongoles et tibétaines. Ils vont répandre de plus, dans ces contrées presque sauvages de l'extrême Orient, quelques germes de notre civilisation.

M. Kowalewski est actuellement professeur de langues tatares à Varsovie.

III

MICHEL AMARI

AMARI (Michel), orientaliste italien, ancien ministre de l'Instruction publique en Italie, né le 7 juillet 1806 à Palerme, fit son éducation dans sa famille. Le travail qu'on lui imposait et les leçons d'un précepteur et des maîtres des écoles publiques le poussèrent tellement, qu'à onze ans il était déjà à l'université de Palerme, étudiant l'algèbre et l'éloquence latine et italienne.

Si la culture de son intelligence était soignée, son éducation physique était fort négligée : point de gymnastique, point de jeux avec les enfants de son âge. La seule partie irréprochable de son éducation fut la morale. Non-seulement ses parents, mais toutes les personnes avec lesquelles il se trouvait en contact, lui inspiraient, par les préceptes aussi bien que par l'exemple, les principes les plus élevés de probité, de bonne foi, d'abnégation, de dévouement. A l'exception de son père, qui était un peu voltairien, sa famille fit de son mieux pour

le rendre bon catholique, sans bigotisme cependant : si elle n'y réussit pas, ce ne fut pas de sa faute.

Ayant achevé ses études littéraires et scientifiques, il se mit à apprendre les sciences naturelles, pour lesquelles il avait un goût prononcé, et suivit les cours de physique de l'abbé Domenico Scina, homme d'un talent supérieur et dont il fut l'ami jusqu'à sa mort, en 1837.

Cependant il fallait choisir une carrière. A l'annonce d'un examen pour des places de surnuméraire au ministère, son père le pressa de s'y préparer. Ayant suivi, en 1819, les cours de droit de nature et des gens, d'économie politique, et étudié chez lui le code civil et pénal, ainsi que les nouveaux statuts d'administration civile (les mêmes que ceux de la France), il allait se présenter, quand l'examen fut ajourné. Toutefois on admit quelques surnuméraires, au nombre desquels il se trouva. Le voilà, avant sa quatorzième année, continuant ses études particulières à l'université et allant travailler au ministère.

Sur ces entrefaites éclata la révolution de 1820, dans laquelle son père ne prit aucune part active, mais ne sut résister à la tentation de se faire *carbonaro*. Aussi, après l'arrivée des troupes autrichiennes à Naples et en Sicile, il se trouva engagé dans une folle conspiration qui avait pour but de les chasser de l'Italie. On ne tarda pas à découvrir le complot, aussi imprudemment conduit que tardivement conçu. Son père fut arrêté, condamné à mort; mais, après avoir exécuté sept de ses complices, on commua sa peine en 30 ans de travaux forcés. C'était au commencement de l'année 1822.

Amari se trouva, à l'âge de 16 ans, chef d'une nombreuse famille. Une profonde modification devait se produire dans son caractère. Ses principes politiques ne différaient pas de ceux de son père, et, la vengeance s'y ajoutant, il réforma immédiatement son éducation. Il commença par aller à la

chasse, non moins pour satisfaire un goût que son père avait toujours contrarié, que pour s'habituer au maniement des armes et aux fatigues d'une guerre de *guerillas*. En même temps, il travaillait avec ardeur au ministère, parce que c'était son devoir. On l'avait employé à la rédaction, où il était surchargé de travail. Il ne lui restait pas un instant pour étudier; aussi désapprit-il presque entièrement le latin et l'anglais : non, le français; car, dans ses rares moments de loisir, il lisait le peu de livres qui lui restaient de son père; surtout Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Molière. La rédaction des dépêches et la lecture de Machiavel, de l'Arioste et de Dante, entretenaient son style en italien. A cela près, il était devenu un petit sauvage, passant les canaux à gué, grim pant sur les montagnes, son fusil à la main, n'ayant d'autre ambition que de devenir un des premiers chasseurs de la ville, et, le cas échéant, un des tirailleurs les plus habiles. Il resta quatre ans en cet état, et quand une fois il essaya de lire Virgile, il fut obligé de fermer le livre, il ne le comprenait plus.

Pendant cette vie dans les montagnes, il n'avait pu se guérir de la maladie de la versification contractée à l'école. Son premier essai fut la traduction en vers du *Marmion* de Walter Scott, poème très-médiocre, comme on sait. Poussé par ses amis, il publia ce travail en deux petits in-12, Palerme 1832. La traduction était fidèle et en bon italien. Il commença dès lors à compter parmi les *letterati* de la ville. L'académie des sciences et lettres de Palerme le reçut au nombre de ses membres (1835).

Un de ses supérieurs au Ministère de l'Intérieur, le chevalier Salvator Vigo, appréciant en lui une certaine capacité pour les affaires et sa manière d'écrire, le détourna des travaux littéraires sans but et lui conseilla les études historiques.

En 1832, il avait publié la version d'une ode anglaise de Th. Stewart sur Syracuse, et en 1833 un éloge funèbre du

général d'artillerie Peranni, Sicilien, homme instruit, son ami. Son premier travail eut pour objet l'histoire de la Sicile : ce fut la réponse à un publiciste napolitain sur la fondation de la monarchie des Normands en Sicile, et qui parut en 1835 dans les *Effemeridi scientifiche per la Sicilia*, revue périodique. Cette étude touchait déjà à la politique, à la réaction de l'esprit libéral et constitutionnel des Siciliens contre le despotisme napolitain. Il commença à cette époque une *Histoire de la domination des Bourbons en Sicile*, qui est restée inédite, et qu'il laissa de côté pour entreprendre ses *Vépres Siciliennes*, ouvrage qui lui promettait un certain effet politique, mais qui dépassa ses espérances.

Une première persécution vint le visiter pendant qu'il réunissait ses matériaux. Au Ministère, on connaissait parfaitement ses principes politiques; aussi le gouvernement se servait de son travail administratif, mais ne lui donnait pas d'avancement. Le prince de Campofranco, beau-père de la duchesse de Berry, alors lieutenant-général de la Sicile, l'avait pris en aversion. Par un singulier caprice du sort, ce fut comme ami de Campofranco qu'Amari fut frappé tout à coup de la disgrâce du roi.

En 1837, le choléra fit des ravages inouïs à Palerme : il enleva 30,000 personnes sur 180 mille en 15 jours. Dans ces moments terribles, Amari se trouva avec Campofranco, le directeur de la police et le commandant général des armes, ou pour mieux dire seul, à la tête du gouvernement de la Sicile. Sa santé de fer le préserva du choléra, il tint tête à tout, pendant que le monde officiel disparaissait; que la populace se soulevait, se croyant empoisonnée, et que des mouvements insurrectionnels éclataient, en dépit du sens commun, à Messine et à Catane. Il serait difficile d'expliquer la disgrâce de Campofranco, qui entraîna l'exil d'Amari à Naples, sous la forme d'un changement de poste. Le roi de Naples cherchait

l'occasion d'enlever à la Sicile les restes d'une administration séparée. La mortalité causée par le choléra et les tumultes réprimés lui parurent des garanties contre toute opposition. Il voulait éloigner de la Sicile toutes les personnes suspectes de Sicilianisme.

Amari partit pour Naples en 1838, brisé dans sa carrière, dans ses affections, laissant son pauvre père à peine sorti de prison et sa mère éplorée.

Une fois à Naples, il se sentit guéri de son zèle pour le travail officiel qui avait pris à ses études et à ses intérêts huit à dix heures par jour, pendant les plus belles années de sa vie. Relégué au Ministère de la justice, aux affaires duquel il était peu initié, il s'occupa presque exclusivement de ses *Vêpres siciliennes*. Les archives de la maison d'Anjou, à Naples, dans lesquelles on lui permit de fouiller, lui fournirent des documents précieux et lui donnèrent l'habitude de lire les manuscrits. Après trois ans de séjour à Naples, on le renvoya au Ministère de Palerme. Il mit presque aussitôt sous presse ses *Vêpres*, qu'il intitula sournoisement : « *Un periodo delle storie siciliane del XIII secolo.* »

Ce livre parut dans l'été de 1842 avec l'approbation de la censure. Il avait choisi le censeur; tout était parfaitement préparé. Il ne disait rien dans ce livre contre le gouvernement; mais il racontait librement l'histoire du XIII^e siècle, en sorte que la vérité ancienne était devenue la vérité contemporaine. Les ferments révolutionnaires de 1282, dont il exquissait l'embrasement, étaient ceux qui couvaient en Sicile en 1842, et qui éclatèrent en 1848. Ainsi s'explique le succès extraordinaire de ce livre non-seulement en Sicile, mais à Naples et dans toute l'Italie. L'édition fut épuisée en un mois. Les journaux et revues de Sicile parlèrent avec éloge de l'ouvrage.

Le gouvernement s'en émut. Del Caretto, ministre de la

police, crut qu'Amari avait essayé de faire son portrait dans celui de Guillaume l'Estendard, général de Charles d'Anjou, et il fit croire au roi de Naples que lui-même était peint sous les traits du frère de saint Louis. Des raisons plus graves de le poursuivre ne manquaient pas. Les paroles de patriotisme et de fraternité qu'il adressait à plusieurs villes de la Sicile, rivales de Palerme, avaient produit un effet excellent, surtout à Messine, que les gouvernements, depuis Philippe II, s'étaient efforcés de brouiller avec Palerme.

Le livre d'Amari était publié parfaitement en règle, le gouvernement ne pouvait s'en prendre qu'au censeur et au préfet de police. Mais le roi passa outre, et un rescrit suspendit Amari de ses fonctions et le manda à Naples. Là devaient l'attendre les insultes de Del Caretto, la prison, l'île de Ponza, où était mort récemment, *on ne sut comment*, un pauvre éditeur de Palerme.

Au lieu donc d'aller à Naples, Amari s'embarqua secrètement pour la France. Il arriva à Paris le 8 décembre 1842.

Le commencement de sa carrière d'orientaliste date de cette époque. Il se mit à suivre, à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, le cours d'arabe de M. Reinaud, membre de l'Institut, et s'occupa en même temps d'une seconde édition de ses *Vépres*, auxquelles la persécution avait donné, hors de l'Italie, un certain retentissement.

Cette seconde édition, augmentée à l'aide des manuscrits de la Bibliothèque royale et des Chartes trouvées aux Archives, parut en 1843, chez Baudry, 2 vol. in-8°, sous le titre de « *La guerra del Vespro siciliano.* » Une contrefaçon de l'édition de Paris, publiée à Lugano en 1844; une 4^e édition à Florence, 1851, in-12 Charpentier, avec de nouvelles additions empruntées à des sources arabes et une nouvelle préface; une 5^e édition, à Turin, 1852, in-12°: voilà la bibliographie de ses *Vépres*. Il faut y ajouter, toutefois, une excellente version

anglaise, en 3 vol., Londres, 1850 ; une version allemande du D^r Schroder, publiée la même année, et une contrefaçon scandaleuse, en français, qui parut en 1843, à la librairie religieuse de Débecourt, in-8°.

Amari publia dans le *Journal asiatique* (1845-1846) des extraits du géographe arabe Ibn Haukal et du voyageur Ibn Djobair ; dans la *Revue archéologique*, sous forme de lettre adressée à M. de Longpérier, une inscription cubitale, en caractère neskhî, du palais dit : la *Kouba*, à Palerme ; dans l'*Archivio storico italiano* (Florence) et dans la nouvelle *Revue encyclopédique*, Paris, 1846-47, un grand nombre d'articles de critique historique ; et quelques articles d'histoire orientale dans l'*Encyclopédie nouvelle* de Didot, 1850.

En 1846, il fit une préface et des notes à la « *Storia costituzionale di Sicilia di Nicolo Palmieri*, » qu'il fit publier à Lausanne, 1 vol. in-8°, et qu'on réimprima à Palerme en 1848, en donnant son nom au commentaire, resté anonyme dans la première édition. La préface surtout était une œuvre politique. Réimprimée à part et clandestinement en Sicile en 1847, elle donna ses idées sur la révolution qui allait éclater.

Ses études historiques et orientales furent interrompues en 1848 et 1849. Apprenant la révolution de janvier 1848 qui avait éclaté à Palerme, il partit de Paris le 17 février et arriva à Palerme le 1^{er} mars. Le comité révolutionnaire l'avait déjà nommé professeur de droit public sicilien, en rétablissant cette chaire à l'université de Palerme. Il n'y monta jamais, seulement il prononça, en sa qualité de professeur, le discours de rentrée. Nommé membre du comité à son arrivée à Palerme, choisi presque à l'unanimité des électeurs comme l'un des représentants de la ville de Palerme (16 mars) au parlement qu'on ouvrit le 25, on le força d'accepter le portefeuille des finances (28 mars). Il quitta ce poste avec les autres membres du ministère, le 13 août.

L'horizon politique commençant à s'assombrir, Amari reçut une mission extraordinaire auprès des gouvernements de la France et de l'Angleterre, qui avaient reconnu la révolution sicilienne, mais qui, après les revers de Charles-Albert, se montraient moins favorables. Parti de Palerme le 31 août, après avoir eu des conférences avec les amiraux Baudin et Parker dans les eaux de Naples, il se hâta d'arriver à Paris, pour voir le général Cavaignac et M. Bastide, puis se rendit à Londres pour sonder lord Palmerston. Pendant sept ou huit mois, il s'acquitta de ses fonctions diplomatiques d'une manière qui fut agréée en Sicile.

Mais, à la reprise des hostilités en Sicile, c'est-à-dire en avril 1849, Amari aima mieux aller faire le coup de fusil que de discuter, sans résultat, avec lord Palmerston et M. Drouyn de Lhuys. Il arriva à Palerme après la prise de Taormine et de Catane, et après la nomination d'un nouveau ministère, chargé de traiter avec le général napolitain Filangieri. Ce fut en vain que, dans une réunion des ministres et des notabilités du parlement, quelques citoyens, il était du nombre, essayèrent de décider la bourgeoisie à la résistance. La bataille de Novare, perdue par Charles-Albert, l'expédition française à Rome, la tournure des affaires en Europe découragèrent l'assemblée. Ne voulant pas assister à ce qu'il croyait une honte, ni se confier à la loyauté du gouvernement napolitain, Amari reprit le chemin de Paris et se remit à ses travaux historiques.

En 1849, il avait publié : *La Sicile et les Bourbons*, Paris, in-8°. En 1851, il fit paraître la traduction du *Solwan El-mota* d'Ibn Zhafer, musulman sicilien du XII^e siècle, version italienne, Florence, 1 vol. in-12, et version anglaise revue par lui à Londres, 2 vol. in-12.

Son ouvrage capital est : *Storia dei musulmani di Sicilia*; vol. I^{er}, 1854, Florence; v. II, 1858, in-8°. Le premier volume contient la conquête de la Sicile par les Arabes; le second donne

l'histoire de leur domination et de leur administration. Le troisième volume doit raconter leur chute en Sicile. Pour faire apprécier la portée de son livre sur les musulmans de Sicile, je vais citer les lignes suivantes d'un rapport de M. Mohl à la Société asiatique (juillet 1858, p. 32) :

« M. Amari suit avec beaucoup de sagacité le mouvement social introduit par l'esprit démocratique de la nouvelle religion, par l'essai de constituer une nouvelle aristocratie de légistes, par la résistance des anciennes familles militaires, par l'intervention de ces partis dans les querelles de succession au khalifat et dans les affaires étrangères de leur gouvernement; enfin, par l'antagonisme entre les races de Kahtan et d'Adnan, et entre les Arabes et les Berbers. Il nous montre l'influence des sectes, qui, étrangères en principe à l'Islam, se sont rattachées aux adhérents d'Ali, d'une manière qui n'est pas encore expliquée, sectes qui ont joué un grand rôle dans l'étendue du khalifat, qu'on trouve encore aujourd'hui vivantes dans les sociétés secrètes du nord de l'Afrique, et dont les théories sont essentiellement conformes à celles des Soufis de la Perse. M. Amari nous fait suivre les effets de tous ces conflits et montre comment ils ont préparé la ruine et la désorganisation de la domination arabe en Sicile. »

Amari, après avoir exploré les bibliothèques de la France et de l'Angleterre, et recueilli les textes arabes qui se rapportent à son histoire des musulmans en Sicile, a publié : *Bibliotheca arabico-sicula*, Leipzig, 1856, in-8°. Ce sont des textes arabes concernant la géographie, l'histoire, la biographie et la bibliographie de la Sicile. En 1859, il a donné, avec M. A. Dufour, une Carte comparée de la Sicile moderne avec la Sicile au XII^e siècle, d'après Edrisi et d'autres géographes arabes, et accompagnée d'une Notice in-4°. Cette publication a paru à Paris sous les auspices de M. le duc de Luynes et avec son concours libéral.

Le 4 mai 1859, pendant les premiers jours de la révolution à Florence, le gouvernement provisoire de la Toscane chargea Amari de la chaire d'Arabe à Pise. Avant d'y commencer son cours, il fut nommé par le gouverneur général, en décembre 1859, professeur de langue et de littérature arabes à l'institut impérial de Florence. Ce cours, partagé en leçons sur l'histoire civile et littéraire des Arabes et en exercices sur la langue, fut interrompu par la révolution de Sicile.

Secrétaire et caissier d'un comité qui, à Florence, recueillit publiquement de l'argent pour l'expédition de Marsala, Amari alla rejoindre Garibaldi à Palerme au mois de juin 1860. Appelé, le 10 juillet de la même année, par Garibaldi à la tête du secrétariat d'État de l'Instruction et des Travaux publics, il quitta ces deux ministères en août pour prendre celui des Affaires étrangères. Après l'expédition de Garibaldi à Naples, il donna sa démission avec ses collègues et le pro-dictateur de Prétis, Garibaldi ayant refusé leur proposition de provoquer immédiatement le plébiscite en Sicile et l'annexion au royaume d'Italie.

Le nouveau pro-dictateur Mordini le nomma, en octobre 1860, professeur émérite de l'université de Palerme et historiographe de la Sicile. Il retint le premier de ces titres, qui, du reste, lui appartenait ; mais il refusa la charge d'historiographe avec les appointements, convaincu quelle était désormais inutile et peu acceptable dans la civilisation moderne et dans un pays libre. Plus tard, il fit partie d'une commission chargée de proposer l'organisation administrative de la Sicile réunie au royaume d'Italie. Il soutenait dans cette commission l'idée de l'unification du royaume.

Avant l'ouverture du premier parlement italien (février 1861), Amari devint sénateur du royaume, et en décembre 1862, ministre de l'instruction publique. Il donna sa démission à cause de l'accueil peu favorable qu'avait fait la Chambre à

son projet de décentralisation de l'enseignement secondaire qu'il proposait de confier aux administrations départementales, en déchargeant l'État de la dépense et du choix des professeurs. Son remplacement n'était pas facile au moment des dernières négociations avec la France pour les affaires de Rome ; aussi avait-il consenti à garder son portefeuille jusqu'à la signature de la convention du 15 septembre, que, du reste, il approuvait sans réserve. Les premiers troubles de Turin le mirent dans le devoir de retirer sa démission. Le ministère entier fut licencié par le Roi dans le but d'apaiser la population de son ancienne capitale, et Amari retourna à sa chaire d'arabe à Florence.

Ses titres honorifiques et académiques sont les suivants : chevalier de l'ordre civil de Savoie (les chevaliers jouissent d'une petite pension, le nombre en est limité à soixante) ; grand officier des Saints Maurice et Lazare ; chevalier grand-croix de l'ordre de Guadalupe. Depuis 1859, il est membre correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) ; membre national non résidant de l'Académie des sciences de Turin et de la Société Royale de Naples ; membre ordinaire de l'Académie des lettres et sciences de Munich ; de la Société asiatique de Paris ; membre honoraire de l'Institut égyptien d'Alexandrie ; de la *Società Ligura di Storia patria*, à Gênes ; membre ordinaire de la *Società Colombaria*, à Florence, etc.

En 1858, il avait remporté, avec MM. Sprenger et Nordeke, le prix de l'Institut de France, pour la chronologie du Coran. Il se propose de publier ce mémoire quand il aura terminé son 3^e volume des Musulmans de Sicile.

En 1863, il a fait imprimer : *Diplomi arabi del R. Archivio fiorentino* (chartes arabes de Florence), texte, traduction italienne et notes, in-4° : LXXVIII et 524 pages, typographie Lemonnier, types arabes des Medici.

Les *Atti e memorie delle Reali Deputazioni di Storia Patria per le province modonesi e parmensi*, 1865, in-4°, renferment, dans le troisième volume, les lettres inédites de Muley Haçen, avant-dernier roi de Tunis, adressées à Ferrante Gonzaga, vice-roi de Sicile (1537-1547), publiées par F. Odorici et annotées par Amari. Ce dernier a revu les anciennes traductions italiennes de ces pièces et en a traduit d'autres, parmi lesquelles quelques-unes sont d'un personnage des Beni-Semoumen, cheikhs de l'île de Djerba (Garbes). Une lettre adressée par Amari à M. Odorici contient des remarques historiques.

Il a inséré quelques articles dans les *Effemeridi* de l'Instruction publique de Turin, et dans le *Bullettino archeologico sardo*, de Cagliari, sur des sujets d'érudition orientale, entre autres l'histoire des Musulmans d'Espagne, par R. Dozy, orientaliste hollandais; sur des monnaies et des inscriptions monumentales arabes; et dernièrement, dans la *Nuova Autologia* de Florence, il a donné une partie du premier chapitre de son troisième volume des Musulmans de Sicile, relatif aux guerres des Pisans et des Génois, contre les Musulmans d'Espagne et d'Afrique avant la première croisade.

Amari a repris le travail de ce troisième et dernier volume de son histoire des Musulmans de Sicile, dont on a composé environ 200 pages, et qu'il espère achever l'année prochaine. Du reste, les fonctions publiques dont il a été chargé, les événements considérables de l'histoire contemporaine auxquels il a pris part, l'excusent amplement de n'avoir pas encore terminé l'ouvrage auquel il a consacré tant d'années d'étude.

On ne sait même pas ce qu'il faut le plus admirer dans sa vie politico-littéraire : de l'homme d'État aux vues élevées et conciliantes, ou de l'orientaliste fidèle, qui revient avec empressement à ses travaux de prédilection aussitôt que son action politique n'est plus nécessaire à son pays.

Michel Amari est une des nobles figures de la révolution

italienne. Il a su joindre à l'énergie du caractère, à une intelligence d'élite, une grande aménité de mœurs. Bienveillant, doux dans ses relations, d'une simplicité antique, on l'a vu, après avoir été ministre des finances en Sicile, venir reprendre sa modeste chambre à Paris et demander au travail le pain quotidien.

D'une aptitude remarquable pour les travaux historiques, il saisit vite la portée politique des institutions qu'il étudie. Doué du sens philosophique, il a jeté sur l'histoire musulmane en Sicile de vives lumières.

IV

GUERRIER DE DUMAST

Le baron Guerrier de Dumast (Auguste-Prosper-François), orientaliste français, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), né à Nancy, en 1793, fut élevé à la campagne par deux personnes de sentiments et de formes distingués, et reçut, dès son enfance, les traditions de la bonne compagnie et les impressions naïves du village. Après avoir terminé ses études à Nancy, il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'École de droit.

Fils et petit-fils de commissaires ordonnateurs de guerres, il avait été destiné, comme ses pères, à la magistrature d'épée. Dès l'âge de dix-sept ans, en effet, il fut nommé officier dans le commissariat des guerres ; mais l'armée ayant été licenciée, il retourna à Paris terminer son droit avec le simple titre d'élève dans le nouveau corps qui venait d'être créé sous le nom d'Intendance militaire. Nommé ensuite au grade de sous-intendant, il fit la campagne de 1823. Placé au quartier général du corps d'Andalousie, pendant toute la durée du siège de Cadix, il eut à s'acquitter de fonctions disproportionnées avec son peu d'ancienneté ; ayant alors, sous son inspection administrative 20,000 hommes de troupes, y compris les régiments de la garde royale, et se trouvant chargé, soit à l'égard de la flotte française, soit envers les troupes espagnoles alliées, de missions supérieures, souvent presque diplomatiques. Successivement à Bayonne, à Rodez, à Saintes, à Mont-Louis, à Nancy, il donna sa démission en 1828.

Il n'a plus rempli que des postes gratuits : conseiller d'arrondissement, administrateur des établissements de bienfaisance, etc., ou bien certaines missions. Il a été envoyé notamment à Paris, par la ville de Nancy, en 1839 et 1840, pour y défendre, devant le Gouvernement et les Chambres, la cause des hospices; ou bien, en 1852, pour remettre en lumière les droits formels de Nancy, comme ancienne capitale de la Lorraine, à la possession de toutes les facultés universitaires, en vertu du traité européen de 1736.

Étranger aux diverses crises politiques, il n'a été ni élevé ni renversé par aucune d'elles. Il a eu le bonheur, comme il me le disait, de pouvoir assez souvent faire de sa maison un port neutre, dont l'accès n'était interdit à aucun navire, les forbans seuls exceptés, et où tous les pavillons honnêtes trouvaient refuge.

Le baron G. de Dumast appartient, depuis 1822, à la Société asiatique, dont il est un des rares fondateurs encore vivants.

Membre de l'Académie dite de Stanislas, il fait partie de plusieurs autres compagnies analogues, telles que la Société philotechnique, ainsi que de l'association studieuse à laquelle on a donné le nom d'Institut des provinces. Il est secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine et secrétaire général de la Société régionale d'acclimatation qui s'est fondée pour les départements du nord-est: chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre espagnol de Charles III; officier de l'ordre de Guadalupe; officier de l'instruction publique.

Revêtus ou non de son nom, car beaucoup n'en portent aucun, les ouvrages et opuscules de M. de Dumast sont nombreux.

Son début fut un *éloge de Gilbert*, couronné par une académie de province (1817). Peu après, dans une épître en vers (1819), il prit la défense de la rime exacte

contre madame la princesse de Salm, qui avait spirituellement soutenu la cause de la rime négligée, tout en n'usant pas pour elle-même, dans son plaidoyer, de cette latitude. Bientôt, et quoique novice encore, il aborda un thème difficile : l'étude de toutes les institutions occultes, depuis les mystagogies de l'antiquité jusqu'aux diverses chevaleries plus ou moins secrètes et aux associations modernes qui portent le même caractère. Ce sujet, pour lequel il avait fait des recherches infatigables, recueilli une masse de matériaux qui ne se trouveront plus jamais dans la main d'une même personne, il en avait aperçu les côtés honnêtes et brillants ; il l'avait traité, malheureusement, avec imagination, non pourtant sans un certain degré, au moins relatif, de raison et de critique. L'ouvrage parut d'abord en 1820, sous le titre de la *Maçonnerie*, poème en trois chants, avec des notes historiques, étymologiques et critiques ; un vol. in 8°, orné de gravures et de vignettes, Paris, A. Bertrand. Il fut refait ensuite d'une manière plus étendue et surtout plus virile, sous le titre des *Initiations* (1822) ; et alors, développé en six chants, il devait former trois volumes : l'un de prose, pour la discussion ; l'autre de vers, pour l'affirmation ; le dernier de notes, pour les éclaircissements et les pièces probantes, avec planches gravées pour les inscriptions, sceaux, monuments, etc. Mais ce second labeur ne fut pas imprimé. Les convictions de l'auteur s'étaient ébranlées ; il ne voyait plus la chose ni si bien liée comme ensemble, ni si belle sous toutes ses faces. Ne croyant plus suffisamment à ses propres assertions, et ne voulant pas persuader à autrui ce dont il avait cessé d'être sûr lui-même, il pensa devoir faire le sacrifice de son livre ; car il l'avait entrepris non pas seulement comme œuvre d'art, mais aussi comme œuvre de vérité.

En 1821, il attira le premier en Europe l'attention sur la Grèce, en publiant une traduction du *Σαλπισμα πολέμου*.

pieu (*Fanfare guerrière*), précédée d'un morceau de circonstance qui respirait les sentiments de la plus vive sympathie pour un peuple victimé; car alors les Turcs n'avaient point encore essayé de se régénérer. Cette préface, grécisée à son tour par des philhellènes, fut répandue dans le Péloponèse.

En 1822, après les massacres de Chios, M. de Dumast prononça devant une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes d'élite, un dithyrambe, intitulé : *Chios, la Grèce et l'Europe*. Il faudrait, sans doute, se reporter au temps pour concevoir les impressions qui donnèrent naissance à ce chant pindarique, fidèle produit d'un mouvement d'indignation presque fébrile, qu'il communiquait à son tour. On éprouvait en Occident, et surtout en France, quelque chose de ce qu'on y ressentit au début des croisades.

La guerre d'Espagne de 1823, qui entraîna M. de Dumast loin de Paris, arrêta sa vie littéraire. Il ne tarda pas, il est vrai, à déposer son épée, mais plusieurs années se passèrent pour lui dans un repos silencieux. A la suite de 1830, d'ardentes discussions s'étaient élevées sur le terrain religieux. Lui, partisan de la tolérance dans toutes les acceptions, et zélé défenseur du principe de *la liberté pour tous*, il fut de ceux qui, tout en se mêlant au combat, tâchèrent de rapprocher les esprits.

De cette époque date pour lui le commencement de travaux nombreux qui l'occupèrent pendant vingt ans, et dont le caractère dominant fut la recherche, plus ou moins heureuse, de moyens par lesquels pussent être mis d'accord les besoins de la croyance avec les droits de la raison.

Le même désir de conciliation se manifesta dans ses écrits politiques, si tant est qu'il ait tracé des pages que l'on puisse appeler ainsi. La brochure sur *la Navarre et l'Espagne* (1836), celle qui a pour titre : *Ce que la France avait*

raison de vouloir dans la question d'Orient (1847), et ses lettres sur la politique générale (1847), sur l'Allemagne (1848), ne sont point des travaux polémiques. L'auteur n'y parle politique que du haut d'un observatoire, soit en historien qui étudie et classe les faits, soit en arbitre qui propose de nouveaux expédients pour assoupir les querelles des partis. Il n'y a pas jusqu'à un autre écrit d'un genre semi-statistique *Le pour et le contre sur la résurrection des Provinces* (1835), qui n'ait aussi le caractère d'une tentative d'éclaircissement et de pacification. C'est une étude où il cherche à faire la juste part aux deux principes inhérents à la nature humaine, d'unité et de diversité, de centralisation et d'affranchissement.

Les volumes annuels de mémoires de l'Académie de Stanislas renferment maintes pages du même auteur ; par exemple : la *Légende du tombeau des deux amants de Clermont* (1833), ou bien le traité sur les *Distributions d'aliments cuits* opérées en divers temps et chez les différents peuples du monde (1853). M. de Dumast a souvent joué dans cette compagnie un rôle actif. Deux fois il a été chargé d'en résumer les travaux sous forme de compte rendu. Il en fut l'un des délégués au Congrès scientifique de France de 1837, qui le nomma président de la section de philosophie, langues et littérature.

D'autres réunions studieuses ont exigé de lui d'autres soins. Pour payer sa dette à la Société d'agriculture de la Meurthe, il a livré à l'impression (1851) un rapport sur les meilleurs modes essayés pour établir de grandes réserves de céréales, afin de parer aux disettes. Dans les bulletins de la Société régionale d'acclimatation qui s'est fondée à Nancy pour le nord-est, il a publié : 1° un travail sur les *noms vulgaires*, à donner aux animaux que l'on se propose d'introduire et de domestiquer en Europe ; 2° un article qui, sous le titre énigmatique d'*Une précieuse conquête à faire*, présente, sous de nouveaux aspects, la

question de l'hippophagie, incomplètement comprise en France. On lui doit aussi plusieurs notices biographiques, entre autres celle de Silvio Pellico (1838), de madame de Vannoz (1851).

Une fois conduit à se fixer en Lorraine, M. de Dumast a pris part aux nombreux travaux qui, commencés avant lui par d'autres, ont exhumé les vrais antécédents de cette province ou plutôt de cette ancienne *nation*. M. de Dumast a démontré, dans ses travaux, que la Lorraine n'a pas été simplement une grande vassale, comme la Bourgogne ou la Normandie, jouissant d'une demi-indépendance : elle a été triplement, de droit, de fait, et de nom, une petite nation complète, tout aussi caractérisée que le fut ou la Suisse ou la république de Venise. L'écrivain dont nous parlons a publié sur ces questions, d'abord un livre : *Nancy, histoire et tableau*, 1^{re} édit. 1837, 2^e édit. 1847, puis diverses brochures, savoir : 1° *Le duc Antoine et les Rustauds* (1849) ; 2° *Esquisses de voyage* (id.) ; 3° *Philosophie de l'histoire de Lorraine* (1850) ; 4° *Cent années de l'Académie de Stanislas* (id.) ; 5° *Coup d'œil sur l'état de la Lorraine vers 1608, d'après Iodocus Sincerus* (1852) ; 6° *Du véritable nom de Jeanne d'Arc* (1856) ; 7° *Des vraies armoiries de Nancy* (id.) ; 8° *Ce que fut jadis la Lorraine et ce qu'elle est encore*. Nancy, 1866, 1 vol. in-18.

C'est dans ce dernier livre que M. de Dumast, après avoir démontré que les Lorrains (Celts orientaux) ne furent pas un demi-peuple, indique la place qu'ils doivent occuper dans les annales du monde : il nous fait voir les initiatives de tous genres : guerrières, religieuses, économiques, littéraires, dues au génie lorrain. Parmi ces initiatives, il en est une sur laquelle M. de Dumast ne pouvait guère insister, puisqu'elle lui appartient, et qui nous conduit sur le terrain oriental.

Racine, qui introduisit dans ses ouvrages des personnages bibliques, habillés à la française, avait toutefois

entrevu trop tard (au moment où il quittait la plume) certains sentiers qui devaient l'amener à appliquer à de l'hébreu véritable des procédés littéraires rigoureux. Cette pensée, reprise et fécondée par M. de Dumast, lui fit entreprendre la traduction des *Psaumes de David*, qu'il a publiée en 1858-59, en 3 vol. in-8°, Nancy. Nous avons donc, pour la première fois, une traduction en vers, dans les sévères conditions du siècle de Louis XIV, de David entier, du vrai David, non pas un David de convention ; et il nous le présente, comme une sorte d'Horace ou de Virgile, pouvant remplir, malgré sa dignité, les exigences du régime des colléges.

Ce sont les Psaumes traduits, et non pas imités ; car l'auteur, persuadé qu'il peut bien être difficile, mais non pas impossible, d'arriver, sans sortir des conditions du classicisme le plus rigoureux, à serrer l'original de beaucoup plus près qu'on ne l'a jamais osé faire, a essayé de réunir deux choses réputées incompatibles : c'est, à savoir, de reproduire avec fidélité de couleur, quoiqu'en vers non-romantiques, les pensées de ce berger-roi, dont les uns ont fait une sorte de poète païen, les autres un poète chrétien, mais que personne encore n'a montré sous sa figure naturelle, sous celle d'un Israélite des temps homériques. Quant au texte à mettre en regard, M. de Dumast n'a point choisi l'hébreu, qui lui paraissait n'offrir qu'un seul des éléments nécessaires. Il a préféré donner un mot à mot latin qui, enrichi d'une foule de variantes et de courtes paraphrases placées entre parenthèses, fait passer en revue les sens très-divers présentés par l'hébreu, par les Septante, par la Vulgate italique, par le Saint-Jérôme et par dix ou douze des meilleurs glossateurs anciens ou modernes. Cette double traduction de David, d'une part en prose latine vérifiée et commentée terme par terme, d'autre part en vers français, a été le fruit de quinze années de travail.

C'était, comme on l'a dit, avoir fait du classicisme sur des éléments orientaux. Or, *le fait* conduisant à *la règle*, il devait bientôt arriver de là aux doctrines d'un orientalisme rendu classique.

En 1853, M. de Dumast publia un écrit intitulé : *L'Orientalisme rendu classique dans les limites de l'utile et du possible* (2^e édit., 1854 ; 3^e, 1857. Nancy). Il constate d'abord que le vieux classicisme ordinaire est en pleine décadence, que les études courantes s'affaiblissent visiblement, et il pense que le temps est loin aujourd'hui où la connaissance des classiques de la Grèce et de Rome constituait le seul titre d'un philologue. Depuis la renaissance, dit-il, la haute civilisation européenne a vécu en grande partie de cette source de l'antiquité classique ; mais, quelque abondante qu'elle fût, elle avait des limites, et si jamais ses metteurs en œuvre l'ont regardée comme inépuisable, ils se sont fait une grande illusion. Quand l'or qu'on avait découvert là n'eût pas été mêlé de bien des scories, pouvait-il subvenir sans fin à l'ardeur des recherches incessantes ? Non, et quiconque ne se laisse point duper par le spectacle d'évolutions répétées, mais stériles, doit aisément voir qu'en fait de philologie nous en sommes réduits à ressasser perpétuellement d'anciens sables aurifères, déjà dépouillés de leur métal. D'après M. de Dumast, la Californie littéraire qui manque aux études classiques c'est l'Orient, ou du moins ses deux langues les plus importantes : le sanscrit et l'arabe.

Au milieu de ce monde presque tout nouveau pour nous, l'Inde avec sa langue si savante, avec sa pensée religieuse si profonde, sa pensée philosophique si abstraite et si hardie, son imagination si poétique et sa nature si merveilleuse, nous apparaît comme le grand et antique foyer de la pensée humaine, comme le point central et rayonnant de ce vaste cercle d'idées philosophiques et religieuses, d'idiomes frappants de consanguinité, qui a

enveloppé la haute Asie, et qui a fini par embrasser presque l'ancien monde. C'est, en effet, sur les hauts plateaux de l'Asie qu'a été jetée primitivement l'énigme du genre humain ; c'est de là que le grand fleuve de la civilisation est parti avant de couvrir l'Europe et avant de laisser derrière lui de vastes déserts de sable. L'humanité ne peut être bien comprise partiellement. Il faut la voir dans son ensemble ; il faut pouvoir renouer les anneaux de cette grande chaîne qui, comme le Nil, dérobe encore son commencement aux regards du monde. Cette chaîne a son anneau le plus reculé dans l'Inde. Il est peut-être réservé à l'avenir de soulever le voile qui couvre encore les hautes origines du monde (1). L'étude approfondie du sanscrit semble destinée à révéler un jour quelques-uns de ces mystères.

Le sanscrit, inestimable diamant dont l'Inde peut s'enorgueillir à meilleur droit que du *koh-i-nour* ; le sanscrit, qui, rien que par sa régularité savante et les vastes richesses de sa grammaire, mériterait d'être placé sur un trône au milieu des langues de l'antiquité, quand même il n'aurait pas produit cette littérature éloquente et pure, si supérieure en moralité à celle des Grecs et des Romains ; cette littérature immense, dont, par bonheur, tant de monuments se sont conservés, depuis les magnifiques épopées dont elle s'honore, antérieures aux âges homériques, jusqu'aux beaux et nobles drames écrits sous les inspirations d'un ordre de choses plus récent, vers l'époque du siècle d'Auguste ; outre sa valeur intrinsèque ou absolue, le sanscrit a, pour les Occidentaux, une valeur relative non moins grande. C'est le plus ancien type conservé du groupe lingual, connu sous le nom de famille indo-germanique, indo-perse, ou, mieux encore, indo-européenne. Il n'y a rien dans la langue de Corneille et

(1) V. Pauthier, traduction des *Essais sur la philosophie des Hindous*, de Colebrooke.

de Voltaire, qui ne provienne ou de l'élément *gréco-latin* ou de l'élément franc, c'est-à-dire germain, ou de l'élément gaulois ; or, cette triple origine fait triplement remonter notre idiome à la noble souche sanscrite.

M. de Dumast voudrait que l'enseignement du sanscrit fût introduit dans les Facultés, et que la connaissance de cette langue pût s'établir parmi nous, au moins chez ceux qui commentent et modifient des grammaires.

Ce qu'il propose pour le sanscrit, la plus riche des langues indo-européennes, il voudrait qu'on le fit pour l'arabe, la plus riche des langues sémitiques.

La langue arabe est une langue non moins primitive que le sanscrit. Jusqu'à l'islamisme, les Arabes ont vécu d'une vie intime : aucun mélange étranger n'est venu s'incorporer en eux. Quoique leur idome n'entre pas dans notre cercle lingual, et que le tour de la pensée n'y soit plus le même que le nôtre, il est à remarquer que nous sommes, nous Français, mieux que d'autres préparés à l'étude de cette langue. Comme la nôtre, elle est sans inversions, droite, mathématique ; et sa syntaxe, plus quintessenciée, n'en offre pas moins plus d'une analogie avec la nôtre. De temps immémorial, les Arabes étudient leur langue dans les classiques exclusivement, dont ils cherchent toujours à se rapprocher. Aussi ne pouvons-nous connaître l'arabe avec la même promptitude et la même perfection que les musulmans instruits, qu'en étudiant leurs classiques. C'est donc surtout la langue consacrée par les auteurs qu'il importe d'apprendre : celle dans laquelle écrivirent Averroës, Avicenne, Maçoudi, Hariri, Cazwini, Aboul Féda, Ibn Khaldoun, Abdallatif, Makrizi, etc. C'est la belle langue dans laquelle avaient chanté Lebid et les *choara* (poètes) du désert et qui, fixée par Mahomet, est demeurée comprise universellement de Maroc à Chiraz, à cause du Coran, qui, adopté partout comme instrument scolaire, l'a mise jusqu'à présent à

l'abri des ravages du temps. C'est donc l'arabe correct, régulier, qu'il conviendrait, d'après M. de Dumast, d'introduire dans les Facultés.

L'importance de l'étude de cette langue aux points de vue historique, littéraire, religieux, scientifique, n'est pas à démontrer. Il sera toujours éminemment utile de connaître dans les historiens arabes le rôle de ce peuple, qui fut presque le maître du monde à une certaine date de l'histoire. Sa littérature est immense, le nombre de ses poètes incalculable. Quoiqu'inférieure sous certains rapports à la muse indoue ou à la muse gréco-latine, la muse arabe a des inspirations heureuses, elle a surtout une vigueur incomparable. Elle s'éloigne, du reste, des deux par son allure toute moderne : elle est personnelle et réaliste au plus haut degré. La littérature arabe, comme toutes les autres, a eu son époque classique ; nous la trouvons dans le siècle qui a précédé Mahomet et dans celui qui l'a suivi. Le khalifat vit naître ces contes et ces romans qui, sous une apparence légère, nous dévoilent les mœurs de ce peuple, dont la vie sociale, domestique, a toujours été si mystérieuse. Les grands ouvrages historiques sont nombreux. Les Arabes nous intéressent encore à d'autres points de vue que la littérature. Sous les grands khalifes abbassides, le peuple arabe, devenu le gardien des sciences, qui ne se cultivaient guère que chez lui, en conserva le dépôt ; et quand il le transmit à d'autres, il ne le rendit pas sans l'avoir accru.

M. de Dumast a donc raison de demander que cet idiome, dans lequel ont été tracés de si glorieux bulletins de la marche de l'esprit humain, soit introduit dans l'enseignement des Facultés des lettres. Nous sommes doublement tenus, nous autres Français, d'assurer un enseignement plus étendu, nous qui, embrassant aujourd'hui l'Algérie dans notre territoire, avons acquis des milliers d'Arabes pour concitoyens.

Partageant les idées de M. de Dumast, nous dirons, en toute liberté, au ministre qui vient de poser d'une main si ferme les bases de la rénovation de l'instruction publique en France : la création d'une chaire de saussure et d'une chaire d'arabe dans chacune de nos Facultés des lettres est en quelque sorte le couronnement de son œuvre. Cette mesure ne peut pas paraître trop hardie ; elle est facile à prendre, et le jour où elle sera réalisée, elle réunira les suffrages unanimes du monde savant. Car l'orientalisme devenu classique n'est pas seulement l'orientalisme étendu, vulgarisé, européenisé : c'est l'orientalisme sauvé ; c'est la prise de possession, l'exploitation intellectuelle de l'ancien monde, devenu nouveau à force d'antiquité ; c'est le berceau de l'humanité, de la civilisation, reconquis par les nouvelles croisades de l'intelligence. Honneur donc au ministre qui attachera son nom à une aussi pacifique et glorieuse conquête ? Les Christophe Colomb de l'orientalisme auront trouvé en lui leur Isabelle.

C'était une belle œuvre que d'avoir fait comprendre les avantages d'un tel progrès, d'avoir exposé une théorie ; mais M. de Dumast, descendant sur le terrain de la pratique, publia en 1857 : *Les Fleurs de l'Inde*, comprenant la mort de Yaznadate, épisode tiré de la Ramaïde de Valmiki, traduit en vers latins et en vers français, avec texte sanscrit en regard, et plusieurs autres poésies indoues ; suivies de deux chants arabes (Vagner, Nancy, B. Duprat, Paris, in-8°). Son livre est une énergique mise en œuvre de l'idée exposée dans l'*Orientalisme rendu classique*. Il en prépare une deuxième édition.

M. de Dumast, devenu le fondateur d'une nouvelle école dont le but est de vulgariser l'orientalisme, associa à cette doctrine les académies de Metz et de Nancy, qui lorsque toute la France sommeillait, proposèrent au gouvernement de mettre ce principe à l'étude. L'Académie de Stanislas, à Nancy, osa, la première en France, procu-

rer aux travailleurs de province une *fonte* de lettres dites dévanagaries; déjà M. de Dumast venait de faire poinçonner un corps de caractères romanisés, conçu d'après un système transcriptif propre à l'école de Nancy: deux autres membres de cette académie, MM. Emile Burnouf et L. Leupol, ont successivement publié une grammaire sanscrite, un dictionnaire sanscrit français et un *Selectæ* qui complète la trilogie.

Parmi les opuscules de M. de Dumast, on peut citer : 1° *Candigna et Copila*, imitation d'un morceau de l'Hito-padéca, in-8°, Nancy, 1853; 2° *Maximes tirées des Courals de Tirou Vallouvar*, ou morale des Parias, in-8°, Nancy, 1854; 3° *Un mot sur les langues de l'Orient*, manuscrit de 1821, inséré en 1862 dans les mémoires de l'Académie de Nancy; 4° Analyse de l'ouvrage de M. G. de Tassy, intitulé: *Les Oiseaux et les Fleurs*, Paris, 1821; 5° *Lettre à M. J. Mohl sur la langue perse*, *Journ. asiatique*, 1852; 6° *Essai sur la vraie prononciation du Ghain arabe*, *Journ. asiatique*, 1857; 7° *Des Alphabets européens appliqués au sanscrit*, ou *Recherche du meilleur mode de vulgarisation*, Nancy, 1860; 8° *Philologie orientale appliquée*; Note chronologique sur les travaux de l'école vulgarisatrice, Nancy, 1862; 9° *Une idée lorraine* (l'Orientalisme rendu classique), morceau lu à la Sorbonne et réimprimé à Nancy, 1863; 10° *Mémoire sur la question de l'unité des langues*, Nancy, 1845; 11° *Lettre à M. Reinaud, de l'Institut, sur l'avenir de la Société asiatique*. Nancy, 1860.

On voit quelles variétés de travaux sont sortis de la plume de M. de Dumast. Dans sa carrière si remplie, il a traité à la fois des questions économiques, utilitaires, historiques, littéraires, philologiques, scientifiques et religieuses. Il n'a pas pu approfondir tout sans doute, souvent il s'est tenu à la surface de ses sujets d'étude; mais il a toujours su en faire jaillir quelque vérité. Son style;

d'une admirable clarté, tient des traditions du grand siècle littéraire et du pittoresque moderne. Initiateur ardent, il a attaché son nom à une foule de réformes utiles; et d'un seul mot nous pouvons le peindre : pour les idées vraies, justes, grandes, hardies et sages, et contre la routine, les préjugés sots, les sentiments bas et égoïstes, c'est un Croisé.

V

F.-B. CHARMOY

Charmoy (François-Bernard), orientaliste français né à Soultz (Haut-Rhin) le 14 mai 1793, termina ses études au collège impérial de Phalsbourg (Meurthe), où il commença à se livrer à l'étude de l'hébreu et de l'arabe, sous la direction du professeur suédois, M. de Rosen. D'après les conseils de ce savant, il partit en 1810 pour Paris, afin d'y continuer ses études orientales et suivre les cours de la Faculté de droit. A l'école spéciale des langues orientales vivantes, il devint l'élève des professeurs Silvestre de Sacy, Langlès, Chézy, Amédée Jaubert, Sédillot et don Raphaël. Au collège de France, il fréquenta les cours de S. de Sacy, de Caussin de Perceval et Kieffer. En 1817, l'empereur Alexandre I^{er}, désirant fonder à Saint-Petersbourg des chaires d'arabe, de persan, de turc et d'arménien, chargea son ministre de l'instruction publique de prier notre grand orientaliste Silvestre de Sacy de désigner à M. le comte Pozzo di Borgo deux de ses élèves, capables d'enseigner ces quatre langues dans la capitale de la Russie. Le choix de cet illustre savant tomba sur M. Demange pour l'enseignement de l'arabe et de l'arménien, et sur F. B. Charmoy pour celui du persan et du turc.

Après avoir terminé son cours de droit, ce dernier partit, au commencement du mois d'octobre 1817, pour

Saint-Petersbourg, où il occupa d'abord la chaire de langue et de littérature persanes, à l'Institut pédagogique central, devenu plus tard université impériale de Saint-Petersbourg. Il quitta cet établissement en 1821 pour la chaire de persan et de turc à l'Institut oriental du ministère des affaires étrangères, qui venait d'être créée, et pour continuer de remplir les fonctions de secrétaire-interprète, attaché au département asiatique du même ministère.

Au mois de septembre 1829, il obtint un congé pour rentrer en France et se maria en mars 1830. Au mois de juin suivant, il revint à Saint-Petersbourg et y reprit son enseignement des langues persane et turque à l'Institut oriental.

Avant son départ pour la France, le prince Lieven, qui était ministre de l'instruction publique, avait chargé F. B. Charmoy de lui présenter le plan d'une Faculté spéciale des langues orientales qu'il se proposait de créer à l'université de Saint-Petersbourg. L'organisation définitive de cette Faculté devait être confiée audit professeur après son retour en Russie ; mais l'exécution de ce projet, qui avait été adopté par une commission d'orientalistes, sous la présidence du comte Strogonof, fut différée d'une vingtaine d'années.

Pendant son absence, Charmoy avait été nommé correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg pour la littérature orientale. Le 16 mai 1833, la même société savante l'admit en qualité d'académicien adjoint pour les langues et l'histoire des peuples de l'Orient ; il avait repris son enseignement de la langue et de la littérature persanes. Tout semblait lui promettre un brillant avenir, lorsqu'une maladie douloureuse, un dépôt dans les sinus frontaux, le mit hors d'état de continuer ses fonctions et le força, à son grand regret, de renoncer, en septembre 1835, au service de la Russie, pour venir chercher un climat plus

doux en Provence. Après son départ, le bruit de son décès se répandit à Saint-Pétersbourg, et son collègue, le savant académicien Fraehn, lui envoya un article nécrologique, publié dans la gazette russe de l'Académie.

Lors du départ du professeur Charmoy de Saint-Pétersbourg, l'empereur Nicolas I^{er} lui accorda, au bout de dix-huit années de service effectif, une pension viagère égale au deux tiers du traitement dont il jouissait au ministère des affaires étrangères, c'est-à-dire une retraite de quatre mille roubles équivalente alors à une somme de quatre mille quatre cents francs.

Entré au service de l'empire de Russie avec la grade de conseiller de cour, il fut promu, le 30 septembre 1825, au rang de conseiller de collège, et nommé, cinq années plus tard, conseiller d'État. Lors des divers examens que ses élèves eurent l'honneur de subir en présence des ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères, l'empereur l'honora, chaque fois, des témoignages de sa haute satisfaction et de sa munificence. Par oukase du 29 mai 1820, il fut nommé chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de 3^e classe; le 10 mai 1826, il reçut le diplôme de chevalier de 2^e classe du même ordre; un 3^e oukase, du 21 avril 1828, lui conféra la même décoration avec les insignes en diamants; le 2 avril 1833, il reçut le brevet de chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de 3^e classe, et un 5^e oukase, du 22 août 1835, lui décerna l'insigne que l'empereur daigne conférer aux fonctionnaires russes *pour quinze années de service irréprochable et sans tache*. Sa Majesté l'avait précédemment nommé conservateur honoraire de la Bibliothèque impériale, sur la présentation de M. le conseiller privé Alexis d'Olenine; à la direction duquel était confié cet établissement.

Une décision du conseil d'administration de la Société asiatique de Paris, dans sa séance du 1^{er} avril 1822, déclina au professeur Charmoy le titre d'associé correspon-

dant; un diplôme de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, en date du 20 juin 1829, lui conféra le même titre; un troisième diplôme de la Société royale des antiquaires du Nord, du 28 octobre 1843, l'admit au nombre des associés faisant partie de la section russe.

A son arrivée en France, le conseiller d'État Charmoy se fixa près de Toulon, puis à Aouste (Drôme) où il réside actuellement. Après s'être condamné pendant quinze années au repos le plus absolu, sa santé lui permit de se livrer de nouveau à ses études orientales, si longtemps interrompues. Il mit la dernière main à son travail sur la nation kourde et mena à bonne fin son ouvrage sur les quatre *oulous* ou dynasties mongoles, issues du fameux Tchinguiz Khân (Gengis-Khan). Il donna surtout ses soins à celle du *Q'aptchâp* que les chroniques russes ont improprement qualifiée du titre pompeux de *Zolataia Orda* (Horde d'or), tandis que son véritable nom était *Chara Ordou* ou *Ordah* (Palais jaune).

En 1829, Charmoy avait fait imprimer à Saint-Petersbourg le 1^{er} volume d'un épisode de l'*Iskender Nameh*, ou Alexandréide du poète persan Nizâmy, livre qui traite d'une prétendue expédition d'Alexandre le Grand contre les Russes. En 1833, il publia dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg la *Relation de Maçoudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves*. L'année suivante, l'université impériale ordonna l'impression de la dissertation du même professeur sur l'*utilité des langues orientales pour l'étude de l'histoire de la Russie*. Les mémoires sus-mentionnés de l'Académie impériale de sciences, VI^e série, section politico-historique, vol. III, contiennent un second mémoire de plus de 400 pages in-4^o du savant orientaliste : il traite de l'*expédition de Tamerlan contre Toq'kamiche khân, de l'Oulous de Djoutchy*, en 792 de l'hégire, ou 1194 de notre ère.

La même académie fait publier en ce moment, sous ses auspices et sous le titre de *Fastes de la nation kourde*, une traduction française annotée du *Chéref-nameh* de Chéref ed din Bidlicy, par le même orientaliste : cet ouvrage formera 2 vol. in-8°, d'environ 1,000 pages chacun. Le savant Charmoy vient également de terminer un second ouvrage aussi volumineux que le précédent, qu'il a intitulé : *Fastes de la nation mongole* ; mais ses ressources pécuniaires ne lui permettent pas de le faire imprimer.

Combien il est regrettable qu'un travail aussi important pour une partie de l'histoire de l'humanité reste inédit, faute d'avoir à sa disposition quelque misérable somme d'argent, alors surtout que dans nos expéditions vers l'extrême Orient nous avons besoin de connaître le passé et le présent des peuples que nous voulons appeler à une civilisation plus avancée !

Les ouvrages de Charinoy sur l'histoire des Mongols et des Kourdes suffiraient pour illustrer son nom, s'il n'avait été un des premiers Français chargés de répandre en Russie l'enseignement des langues de l'Orient. On a vu de quels égards, de quelles distinctions il fut entouré en Russie par les empereurs Alexandre et Nicolas. Il semble que nous soyons forcés d'aller à l'étranger pour être dignement appréciés !

En France nos savants orientalistes sont laissés dans l'oubli. On n'ignore pas cependant que c'est à notre célèbre École des langues orientales de Paris que sont venus s'instruire presque tous les orientalistes éminents qui professent en Europe.

VI

GUSTAVE WEIL

Weil (Gustave), orientaliste allemand, né le 24 avril 1808, à Soultzbourg, petite ville des environs de Fribourg, dans

le grand-duché de Bade, reçut les premières leçons de latin du ministre protestant de son pays natal, en même temps que le précepteur de la maison paternelle lui enseignait l'allemand, le français et l'hébreu. A l'âge de douze ans il quitta Soultzbourg pour aller demeurer à Metz, auprès de son grand-père, qui était alors grand-rabbin du consistoire israélite, et qui le fit entrer à l'école talmudique de cette ville.

A dix-sept ans, il revint en Allemagne où il devait continuer ses études rabbiniques; mais, en visitant l'université de Heidelberg, il reconnut que la théologie ne lui convenait pas, et il s'adonna dès lors avec un grand zèle aux études historiques et philologiques, sous la direction de MM. Schlosser, Creuzer et Baehr. Le professeur de théologie Umbreit lui apprit les premières notions de la langue arabe.

En 1830, il vint à Paris pour y continuer ses études orientales. M. le D^r Perron lui donna des leçons particulières d'arabe en échange de leçons d'allemand. Il suivit le cours de syriaque de l'un de nos grands orientalistes, Étienne Quatremère, et plusieurs cours d'histoire et de géographie ancienne. Forcé d'interrompre son séjour à Paris, à cause de l'insuffisance de ses ressources, il se dirigea vers l'Orient, après avoir contracté un engagement littéraire avec le propriétaire de la *Gazette universelle d'Augsbourg*, qui pourvut à ses besoins les plus urgents.

Après un séjour de quelques mois à Alger, il se rendit au Caire, où il remplit, pendant près de quatre ans, les fonctions de professeur et traducteur dans plusieurs écoles fondées par le vice-roi d'Égypte. Le reste de son temps, il le consacrait à l'étude de l'arabe, du persan et du turc. L'arabe lui fut enseigné, en compagnie de Fulgence Fresnel, par les cheikhs Mohamed Ayyâd et Ahmed et-tounsi. Du Caire il passa à Constantinople où il resta

quelques mois. Puis il revint à Heidelberg où il fut employé (1837) à la bibliothèque de l'Université. L'année suivante il fut nommé bibliothécaire et, en 1843, professeur extraordinaire des langues orientales. En 1861, il est devenu professeur ordinaire pour le même enseignement et dispensé du service de bibliothécaire. Appelé, en 1864, à la chaire d'arabe de Naples, il ne l'accepta pas.

Il est, depuis 1837, associé étranger de la Société asiatique de Paris, et, depuis 1860, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, chevalier des ordres des saints Maurice et Lazare et de l'ordre de la Couronne de Prusse, 1863. — Officier de l'ordre de Guadalupe, 1866. — Il a publié :

I. Traduction des *Colliers d'or* de Zamakhchari (*Goldene Halsbänder*); c'est un recueil arabe de 99 sentences morales, écrites en prose rimée dans le genre des *Séances de Hariri*; Stuttgart, 1836, in-8°.

II. *Esquisse de la littérature poétique des Arabes* (*die poetische literatur der Araber*); Stuttgart, 1837, in-8°.

III Traduction des *Mille et une Nuits*, d'après le texte arabe imprimé à Boulac, et un manuscrit de la bibliothèque de Gotha; Stuttgart et Pforzheim, 1837-41, 4 vol. grand in-8° : en 1866 il en a fait paraître une nouvelle traduction. L'édition du texte arabe des *Mille et une Nuits*, sur lequel G. Weil a fait sa traduction, a été donnée au Caire en 1835, par le savant cheikh Abd er rahman el safti el charkwi, 2 vol. in-4°.

IV. En 1842, dans le *Journal asiatique* de juillet, une *Note* curieuse sur un fait relatif à Mahomet. G. Weil y cite divers passages d'auteurs arabes, qui prouvent que le fondateur de l'islamisme avait des accès d'épilepsie.

V. *Lettre à M. Reinaud, de l'Institut*, sur un fait qui dénote la mauvaise foi de Mahomet, au début de sa carrière : *Journal asiatique* de mai, 1843.

VI. *Le prophète Mahomet, sa vie et sa doctrine* (Moham-

med der prophet sein Leben und seine Lehre), Stuttgart, 1843, in-8°, 450 pages. Dans cet ouvrage, puisé aux sources, G. Weil a suivi surtout la célèbre biographie de Mahomet par Ibn Hichâm et deux compilations d'Ali Halebi et d'Hocein Diarbekri, composées d'extraits d'ouvrages les plus anciens et les plus dignes de foi. Ce travail, fruit de longues études, jette un nouveau jour sur la vie d'un homme qui a changé les destinées d'une grande partie de l'humanité.

VII. En 1864, traduction en allemand de la *Vie de Mahomet*, d'après Mohammed *Ibn Ishak*, rédigée par Abd el Melik *Ibn Hichâm*, 2 vol. Stuttgart.

VIII. *Introduction historique et critique au Coran* (*Historisch-kritische Einleitung in den Koran*); Bielefeld, 1844, in-12°, XXI et 121 pages. Cet opuscule se compose d'un extrait de la vie de Mahomet, de la formation du Coran et de la succession chronologique des chapitres et des versets déplacés.

IX. *Légendes bibliques des musulmans* (*Biblische legenden der Musulmänner*); Francfort, 1845, in-12°, 298 pages. On sait que le Coran est plein d'allusions à des légendes juives sur des personnages du vieux Testament. Ces légendes n'ont peut-être pas de valeur historique; mais il est indispensable de les connaître pour avoir du Coran une intelligence complète. G. Weil, en puisant ces légendes dans divers recueils de traditions arabes et en les réunissant dans un livre spécial, a rendu service à ceux qui étudient le Coran et qui ne peuvent recourir aux commentaires originaux.

X. *Histoire des khalifes* (*Geschichte der chalifen*); Mannheim, 1846-51, 3 vol. in-8°; le 4° et le 5° volumes ont pour titre : *Histoire des khalifes abbassides de l'Égypte*; Stuttgart, 1860-62.

Le premier volume commence à la mort de Mahomet et finit à la chute des khalifes omeyyades. On y trouve

aussi l'histoire de l'Espagne, depuis la première invasion musulmane jusqu'à l'établissement d'une dynastie omeyyade à Cordone. Les 2^e et 3^e volumes renferment l'histoire des khalifes abbassides, jusqu'à la prise de Bagdad par les Tartares, et le tableau des autres familles de princes qui se partagèrent l'empire musulman pendant cette période. Les 4^e et 5^e volumes sont relatifs, comme nous l'avons dit, aux Abbassides d'Égypte.

L'*histoire des khalifes* de G. Weil est la continuation de sa *Vie de Mahomet*. On jugera de l'immensité de l'œuvre accomplie par cet orientaliste allemand, en lisant les lignes suivantes de l'un des maîtres de la science orientale, M. Jules Mohl, dans son Rapport de 1846 à la Société asiatique :

« L'histoire des khalifes est l'un des sujets les plus importants que puisse choisir un historien. La grandeur de l'empire des Arabes, la destruction des anciennes civilisations et le changement de l'état social de la moitié la plus cultivée du monde, font, de la formation du khalifat, un des plus grands événements de l'histoire. Le khalifat lui-même a cessé depuis six siècles, mais la puissance civilisatrice qu'il y avait en lui était telle, que les suites du mouvement qu'il a imprimé à l'Orient subsistent encore. Aussi la tâche que s'impose l'historien du khalifat est-elle difficile en proportion même de la grandeur du sujet.

Il ne s'agit pas pour lui seulement de faire la description des conquêtes des Arabes et de raconter l'histoire de leurs princes pendant six siècles; il faut qu'il traite encore de l'origine et du développement de toute une civilisation; des changements que cette civilisation a produits chez des nations nombreuses, différentes de race et de caractère, lesquelles ont, à leur tour, réagi diversement sur leurs conquérants; de l'influence que les principes et les formes de la nouvelle administration ont exercée sur la condition des provinces, sur la constitution

de la propriété, sur le gouvernement municipal, sur la législation, sur tous les intérêts des peuples.

Le khalifat est un fait unique dans l'histoire du monde et qu'on ne saurait comparer, sous le rapport temporel, qu'à l'empire romain, et sous le rapport de la puissance spirituelle, qu'à la papauté.

On ne manque certainement pas de matériaux pour en faire l'histoire; les chroniques générales et celles des provinces et des villes, les biographies des hommes illustres, les œuvres des poètes et de leurs commentateurs, les collections des lois et décisions légales, les ouvrages de théologie et de science, enfin toutes les parties des littératures arabe et persane abondent en faits, dont chacun contribue à compléter le tableau qu'on peut tracer du khalifat. Tous les travaux dont ces littératures ont été l'objet apportent, directement ou indirectement, leur tribut à cette histoire. Déjà un certain nombre des points les plus importants ont été traités en détail, et il ne se passe peut-être pas un mois, sans qu'il paraisse, en Europe, un ouvrage qui ajoute quelque chose aux matériaux dont on peut disposer. Malgré tous ces efforts, on n'a encore mis au jour qu'une petite partie des sources de l'histoire du khalifat; le reste se trouve dispersé dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Orient.

C'est dans cet état que M. Weil a trouvé son sujet et qu'il a eu le courage de l'aborder, avec l'aide principalement des manuscrits des bibliothèques de Paris, de Gotha et de Leyde. »

Voilà ce que pensait M. J. Mohl au début de la gigantesque entreprise de G. Weil. Ajoutons que cette histoire est écrite simplement, que les expressions mêmes des personnages mis en scène sont conservées, et que l'orientaliste historien a rejeté dans des notes au bas des pages les discussions critiques que font naître des points douteux.

XI. *Histoire abrégée des peuples de l'Islam*, depuis Mahomet jusqu'au siècle du sultan Selim I^{er}, 1866, Stuttgart, in-8°.

Sur ces onze ouvrages ou opuscules, tous remarquables à divers titres, trois sont d'une importance considérable : *La Vie de Mahomet*, *l'Histoire des khalifes* et la traduction des *Mille et une Nuits*.

Gustave Weil était bien préparé, tant par ses goûts littéraires que par ses voyages, sa connaissance des mœurs et de la langue arabe parlée, pour entreprendre une nouvelle traduction des *Mille et une Nuits*; de cet ouvrage où l'on trouve une peinture de la société arabe sous le khalifat, où les mœurs de cette époque sont presque celles d'aujourd'hui, et dont le style se ressent assez souvent du langage arabe usuel.

Mais son œuvre capitale est cette *Histoire des khalifes*, fruit de seize années de labeur, et composée d'après des manuscrits arabes, riche mine exploitée par lui en grande partie pour la première fois. Ce livre fait le plus grand honneur à Gustave Weil, qui, aux connaissances variées du philologue, unit le sens critique, les aperçus ingénieux de l'historien, et les vues élevées du philosophe.

L'Histoire des Arabes avant Mahomet, de M. Caussin de Perceval, *l'Histoire des khalifes*, de G. Weil, *l'Histoire des musulmans d'Espagne*, de M. R. Dozy, *l'Histoire des musulmans de Sicile*, de M. Amari, et la *Conquête de l'Afrique par les Arabes*, de M. Henri Fournel, sont les cinq grands ouvrages historiques de notre temps. On peut maintenant, avec ces travaux considérables, connaître de haut et avec exactitude le rôle entier que ce grand peuple arabe a joué dans le monde.

VII

NOEL DES VERGERS

Des Vergers (Joseph-Marin-Adolphe-Noël), orientaliste et archéologue français, né à Paris le 2 juin 1805, mort à Nice le 2 janvier 1867, descend d'une ancienne famille de Normandie établie, depuis deux siècles, en Bourgogne, et dont la noblesse remonte, d'après des documents officiels, au règne de Charles VI. Son père, membre du Conseil de la Banque de France, député de l'Yonne, l'un des représentants les plus honorables de l'industrie parisienne, lui fit entreprendre de fortes études.

Après le droit, il s'initia aux sciences physiques et naturelles. Puis, à l'Ecole des Langues orientales, il suivit les cours d'arabe de MM. Reinaud et Caussin de Perceval, et puisa à leurs leçons cette méthode rigoureuse de travail, cette sûreté d'interprétation que nos savants maîtres, continuant les traditions anciennes de l'Ecole, ont su propager dans leur enseignement.

Pour son début, il publia la *Vie de Mahomet*, d'Abou'l-féda, texte, traduction et notes, in-8°, 1837. C'est un des premiers documents positifs mis au jour sur la vie de ce réformateur musulman, que les dévots d'autrefois, usant de partialité et d'une érudition surannée, appelaient le faux prophète. Le livre de Noël des Vergers a figuré parmi les ouvrages expliqués au cours d'arabe du Collège de France.

En 1840, il a donné l'*Histoire de l'Afrique* sous la dynastie des Aglabites, et de la Sicile sous la domination musulmane, 1 vol. in-8°, Didot. C'est le texte d'Ibn khaldoun, traduit et accompagné de notes tirées surtout des historiens Nowaïri et Ibn-el-athir. Cette partie de l'histoire de l'Afrique est d'une grande importance. Les Aglabites gouvernèrent, pendant tout le in^e siècle de l'hégire, la partie orientale de la côte de Barbarie. Ils furent dépossédés par les Fatimites, qui occupèrent, pendant trois siècles, la plus grande partie du Magreb. Ibn Khaldoun, grand historien des Arabes et des Berbères, du xiv^e siècle, si utile à consulter pour connaître les conquêtes de l'Islamisme, était peu connu alors.

Des Vergers a rendu un service à la science historique, en appelant sur cet historien l'attention des savants, et en imprimant une partie de son œuvre.

Dans le *Journal asiatique* de 1845, cet orientaliste inséra une *Lettre* à M. Caussin de Perceval, sur les diplômes arabes conservés dans les archives de la Sicile.

Chargé, en 1842, par M. Villemain, d'une mission en Italie, pour recueillir, dans les bibliothèques ou archives du royaume de Naples, tout ce qui concerne l'établissement des Normands et les traces françaises laissées par

eux dans les Deux-Siciles, il profita de cette occasion pour faire des recherches sur l'histoire de la Sicile sous la domination arabe.

Il avait remarqué, avec raison, combien sont secs et concis les récits de la plupart des chroniqueurs arabes. Ainsi, ceux qui ont parlé de la conquête de la Sicile, l'ont fait de manière à fixer quelques dates, à rappeler quelques faits ou quelques noms propres; mais l'organisation intérieure, l'esprit des institutions, l'affinité ou la résistance des populations soumises, voilà ce dont ils ne disent pas un seul mot. Aussi, Noël des Vergers, en digne disciple de M. Caussin de Perceval, ce maître accompli, se préoccupait-il de trouver des documents qui pussent jeter quelque lumière sur la vie intérieure des Arabes de Sicile, sur les rapports des vaincus et des vainqueurs.

Ce fut à Palerme qu'il trouva des actes nombreux : transactions, ventes, donations, délimitations de territoire, rôles de vassaux et tenanciers, écrits dans la langue arabe, d'après la forme des coutumes normandes. Cette série de diplômes, où venaient se confondre les figures brillantées du style oriental et les termes que la féodalité avait introduits dans les coutumes de Normandie, lui parut d'une haute importance pour connaître, d'une manière moins vague qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les relations établies par les princes normands entre les populations musulmane et chrétienne, en Sicile.

Dans cette lettre, Noël Des Vergers caractérise parfaitement le rôle des princes normands sur les Arabes, après la conquête de la Sicile. « La condition des Sarrazins, dans les campagnes de la Sicile, dit-il, était souvent celle des serfs de la glèbe, vendus ou donnés avec

les propriétés dont ils dépendaient, et classés d'après les catégories adoptées dans le droit féodal des Lombards et des Normands, selon le maître auquel ils appartenaient. Dans les villes, au contraire, leur position était toute différente et leur fortune personnelle les plaçait, pour la plupart, à l'abri de toute servitude. Après avoir acquitté le tribut exigé pour le libre exercice de leur religion, ils jouissaient des mêmes privilèges que les autres sujets du royaume et étaient soumis aux mêmes charges.

Les guerriers normands, en entrant, après la prise de Palerme, dans ces palais dorés, dans ces vastes jardins où les Aglabites et les Obeydites, après eux, avaient rassemblé toutes les richesses de l'Asie, s'étaient épris de la vie d'Orient. Ces hommes de fer, vaincus, à leur tour, par les richesses du sol, par une civilisation plus avancée que la leur, avaient emprunté aux Arabes, leurs sciences, leurs arts et jusqu'aux institutions du harem. Des eunuques, qui n'avaient de chrétien que le nom et l'habit, encombraient les avenues de leurs palais; et, agents complaisants des plaisirs du Maître, ces hommes, musulmans dans le cœur, offraient aux Sarrasins, l'appui de la faveur qu'ils devaient à leur ministère. Mais, avec le commencement du ^{xiii}^e siècle et l'avènement des Allemands, au trône de Sicile, l'influence des Arabes s'effaça rapidement. »

On peut juger par les quelques lignes que nous venons de reproduire, de l'intérêt qui s'attache aux travaux de Noël Des Vergers. Dans cette lettre à M. C. de Perceval, il publie le texte arabe et la traduction d'un polyp-tique ou rôle de vassaux, dressé à l'occasion de l'exemption accordée à l'église de Montréal et faisant opposition à un édit, en vertu duquel des vassaux, établis sur les terres du clergé, devaient faire retour à la couronne. Cet

acte porte la date de 6691, qui, d'après l'ère des Grecs employée, alors, en Sicile, répond à l'année de J.-C., 1183, vers la fin du règne de Guillaume II.

Noël Des Vergers passa de l'étude de quelques épisodes de l'histoire des Arabes à un travail d'ensemble, et publia en 1847 son *Histoire de l'Arabie*, 1 vol., in-8°; 1 carte, 44 planches, Didot. Ce livre qui fait partie de l'*Univers pittoresque*, embrasse l'étude de cette péninsule sous tous ses aspects : géographie, climat, productions, mœurs et coutumes, religion, histoire, littérature. Il aborde ces temps anté-islamiques, bien obscurs encore au moment où il écrivait, et il nous les dévoile au moyen des matériaux, dont il disposait alors. Il poursuit cette histoire jusqu'à la fin du Khalifat d'Orient, pendant cette période glorieuse, où la civilisation arabe avait remplacé la civilisation romaine, étouffée par les Barbares. La fin du volume est consacrée à une esquisse du mouvement littéraire et scientifique chez les Arabes.

Pour composer ce livre, Noël des Vergers s'est servi des travaux des érudits en renom, de manuscrits arabes, puisant aux meilleures sources. Il fallait présenter, dans des limites restreintes, un tableau complet de l'Arabie. Ces sortes d'ouvrages ne sont, généralement, que des résumés assez arides : notre orientaliste trouva le moyen de faire un livre qui est considéré, à juste titre, comme une œuvre parfaite; il peut servir de modèle en son genre. Là, point d'aridité : les traditions, les chroniques, l'histoire, les scènes de mœurs, anecdotes, citations poétiques, considérations d'un ordre élevé, s'enchaînent, se mêlent et se déroulent dans un style sobre, correct, élégant, animé.

Il est bien regrettable pour les lettres orientales que Noël Des Vergers ait terminé par cette histoire sa car-

rière d'orientaliste. Préparé comme il l'était par de fortes études, une érudition vaste et sûre, et doué d'un talent d'écrivain remarquable, il aurait enrichi la science orientale de quelque grand ouvrage historique ou littéraire.

Mais, une autre gloire l'attendait.

Devenu le gendre de M. Ambroise-Firmin Didot, qui avait su apprécier son mérite, Noël Des Vergers fit avec sa nouvelle famille un voyage en Grèce et en Orient. Plus tard, il se fixa près de Rimini dans une propriété qu'il avait acquise. Le sol de la Péninsule « formé des débris des âges et de la poussière des nations, » allait offrir à ses investigations un vaste champ d'étude. A trois lieues de Rimini, à San Martino, habitait l'illustre et savant épigraphiste, Borghesi, avec lequel il se lia intimement. Sous sa direction, il s'initia à tous les secrets de l'épigraphie latine. M. Villemain, vers cette époque, avait décidé la formation d'un recueil général ou *corpus*, des inscriptions latines, projet abandonné après la retraite du Ministre, et que Noël Des Vergers avait commencé à réaliser, avant que l'Allemagne ne s'en emparât. Une lettre à M. Letronne, nous a appris avec quel chagrin il dut renoncer à cette entreprise.

Il publia alors, à l'aide des documents épigraphiques, son *Essai sur Marc Aurèle*, précédé d'une notice sur le comte Bartholomeo Borghesi, 1 vol. in-8°, 1860, Didot. On trouve dans cet essai, éclaircis pour la première fois, les rapports du gouvernement impérial avec les communautés chrétiennes et juives.

Dans cet ordre d'études, l'œuvre importante de Noël Des Vergers est son livre sur l'*Étrurie et les Étrusques*, 2 vol. in-8°, et 1 vol. in-folio (texte et planches), Didot, 1864. Cet ouvrage, fruit de quatorze années de recher-

ches patientes et suivies, en ressuscitant une civilisation disparue, qui fut la mère de la civilisation romaine, inaugure une phase nouvelle dans la méthode historique, la topographie et l'épigraphie apportant des lumières inattendues et fixant des jalons solides. « Le rôle que l'archéologie doit jouer dans la reconstitution de l'ancienne Étrurie, dit M. Beulé, est plus considérable encore que celui qu'elle a joué dans l'étude de la civilisation égyptienne ou de la civilisation assyrienne; car elle ne doit pas seulement remplacer les textes qui manquent ou expliquer ceux qu'on ne traduit pas, elle doit souvent réfuter d'une manière absolue les récits des historiens célèbres. » C'est en ces termes que s'exprime M. Beulé, en rendant compte (*Journal des Savants*, novembre 1864 et janvier et mars 1865), de cet ouvrage à trois points de vue : 1° La topographie, c'est-à-dire l'exploration des Maremmes toscanes; 2° L'histoire, pour les rapports de l'Étrurie avec Rome; 3° l'Archéologie pour les découvertes auxquelles le nom de Noël Des Vergers restera attaché. Il faut lire les articles du savant archéologue de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour apprécier la portée considérable du livre, l'*Etrurie et les Etrusques*.

Les autres travaux de Noël Des Vergers sont des articles insérés dans la *Nouvelle biographie générale* sur : Adrien, Alexandre Sévère, Antonin, Auguste, Héliogabale, Horace, Marc Aurèle, Néron, Titus, Trajan, et plusieurs notices dans l'*Encyclopédie moderne* de Didot, et autres recueils.

Parmi ses œuvres inédites, on doit citer un mémoire sur les *Légats de la Grande-Bretagne*, destiné à combler une lacune de la science.

Peu de mois avant sa mort, il mettait en ordre la cor-

respondance de Borghesi et, à l'aide des nombreux matériaux qu'il avait réunis, il se disposait à faire la notice de l'illustre épigraphiste italien. En 1860, il avait été nommé membre d'une commission, chargée par l'Empereur de la publication complète des œuvres de Borghesi. La notice, dont il s'occupait, devait être placée en tête de la collection des œuvres dont la publication fait tant d'honneur à notre gouvernement impérial.

Membre correspondant de l'Institut, de la Société des Antiquaires de France, du Conseil de la Société asiatique, de la Société de géographie, de l'Académie pontificale d'archéologie, de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, Noël Des Vergers était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

Le monde savant, quelquefois aux prises avec les mesquines intrigues, les petites passions, les querelles d'amour-propre, le plus sot des amours comme on a dit, trouvera un exemple à méditer, à suivre dans Noël Des Vergers pour qui la science devenait l'unique préoccupation, et dont une modestie, peut-être exagérée, était le caractère principal. Il savait traiter une question d'histoire, d'archéologie, d'érudition, avec méthode, clarté, dans un style pur, limpide, achevé : il avait ces belles qualités littéraires, reflets de l'homme, qui manquent à beaucoup de savants, qui sont même dédaignées par eux. Sa courtoisie, l'urbanité de ses manières, son extérieur séduisant en faisaient un être sympathique à première vue. Il laisse d'amers regrets à tous ceux qui l'ont connu.

Mais que la mort est douce pour ceux dont la vie a été remplie par le travail et qui furent aimés, estimés des gens de bien. Quelle consolation plus belle que de

sortir de ce monde, avec la conviction d'avoir été utile,
de laisser aux siens le souvenir vivant d'une existence
aimante, pure, vouée au noble culte de la science!

VIII

HOLMBOE

Holmboe (Christophe-André), orientaliste suédois, né le 19 mars 1796, dans la paroisse de Vang, située au centre de la Norwége, dans une vallée, dite Valders, département de Christian, fut élevé jusqu'à sa première communion dans la maison paternelle par des précepteurs, et à 14 ans, entra au collège royal de Christiania.

En 1814, reçu *civis academicus* (bachelier ès-lettres), à l'Université royale, établie l'année précédente à Christiania (1), il y continua ses études et obtint, en 1816, le grade de *candidatus philosophiæ* (bachelier ès-sciences). En 1818, il subit l'examen *theologicum* et devint *candidatus theologiæ*, à peu près ce que nous appelons en France : licencié en théologie.

(1) Ce renseignement m'est fourni par M. Holmboe : cependant la date de la fondation de l'Université de Christiania est généralement fixée à 1811.

Avant cet examen, qui exige la connaissance de la langue hébraïque, il avait commencé à apprendre les autres dialectes sémitiques, particulièrement l'arabe et le syriaque. Il continua ses études orientales jusqu'en 1821, à la Bibliothèque de l'Université, dont il était bibliothécaire-adjoint.

Dans l'été de 1821, il partit pour Paris, où il suivit les cours d'arabe et de persan de Sylvestre de Sacy, et celui d'arabe moderne de M. Caussin de Perceval père, jusqu'à l'automne de 1822.

Revenu dans son pays, il fut nommé, 1^{er} novembre 1822, lecteur des langues orientales à la Faculté des lettres et des sciences de l'Université, et, le 11 octobre 1825, professeur des mêmes langues. En 1830, il devint directeur du cabinet des médailles de l'Université. Membre du conseil administratif du *collegium academicum*, composé des doyens des quatre Facultés et de deux professeurs de la Faculté des lettres et des sciences, tous élus au scrutin par leurs confrères, il a été souvent président de ce conseil ou recteur. Il est actuellement doyen de l'Université royale de Norwége (*Universitatis regie Norvegensis senior*).

La loi fondamentale de la Norwége ne permet pas d'accorder ou de porter d'autres titres que celui des fonctions respectives, à l'exception des titres honorifiques. M. Holmboe n'a d'autre titre que celui de professeur, titre important, recherché, surtout dans le nord de l'Europe, où l'instruction est développée et devient une sorte de devoir social. En 1843, il fut nommé chevalier de l'Ordre suédois de l'étoile polaire, et en 1848, de l'Ordre norvégien de Saint-Olaf. En 1866, le roi de Suède le nomma commandeur de cet ordre.

Comme membre de plusieurs commissions royales,

nommées pour préparer des lois et des règlements pour l'instruction publique, il a contribué à des réformes importantes dans cette branche de la législation.

Les habitants de Christiania l'ont élu quelquefois membre de la commission, qui fixe, tous les ans, les sommes que chaque citoyen doit fournir pour les dépenses de la ville. On lui a offert plusieurs fois de faire partie de l'administration municipale; mais il s'y est refusé, à cause de ses nombreuses occupations.

Il fait partie des sociétés suivantes : de la société asiatique de Paris, 1822; de la société des sciences de Norwège, 1832; de la société des antiquaires du Nord à Copenhague, 1838; correspondant de l'Académie des belles-lettres, d'histoire et d'antiquités de Stokolm, 1838; correspondant de l'institut national à Washington, 1841; membre honoraire de la société archéologique de Madrid, 1843; correspondant de la société royale des sciences à Upsal (Suède), 1844; associé étranger de la société de numismatique de Londres, 1844; correspondant de la société d'histoire et d'antiquités des provinces baltiques à Riga, 1844; membre de la société orientale allemande, à Leipsig, 1846; correspondant de la société impériale d'archéologie à Saint-Pétersbourg, 1849; correspondant de la société orientale américaine, à New-Haven et Boston, 1850; membre honoraire de la société d'ethnographie orientale et américaine de Paris, 1860; membre honoraire de la société de numismatique de Berlin, 1863.

En 1857, l'Université royale d'Upsal l'a nommé : *literarum doctor et artium liberalium magister honorarius*.

A l'anniversaire de S. M. le roi Charles XV, 3 mai 1857, une vingtaine de professeurs de l'Université établirent une société des sciences à Christiania, dont M. Holmboe fut élu premier vice-président pour 1859,

vice-président pour 1860 et président pour 1861. Il se démit de cette fonction à la fin de l'année 1861.

Les travaux de cet orientaliste sont considérables et embrassent des sujets variés. Nous les diviserons en six parties : 1° Études bibliques; 2° Archéologie, usages funéraires; 3° Numismatique, poids, monnaies, moyens d'échange en Norwége au moyen-âge; 4° Philologie comparée : Sanscrit, norwégien, celtique, langues de l'Afrique méridionale; 5° Instruction publique; 6° Divers.

1° ÉTUDES BIBLIQUES.

Les travaux dont les livres saints sont l'objet tant en Allemagne, que dans le nord de l'Europe sont considérables. On ne doit pas s'étonner de voir surgir tant de publications, de commentaires, d'études sur l'ancien et le nouveau Testament dans des pays où le protestantisme est la religion dominante. On ne peut qu'applaudir à cette vulgarisation d'œuvres d'un haut enseignement moral; il y a encore en Europe une si grande sauvagerie, et tant de populations qui ignorent les préceptes de Jésus, et dont les mœurs doivent être adoucies par les principes d'amour du christianisme. L'interprétation des livres saints, faite librement, sans esprit de secte, au point de vue humain, scientifique, ne peut que concourir au développement du progrès social.

M. Holmboe est membre, depuis 1846, avec le R. Kauvin, ancien professeur et curé de la paroisse de Liep, et le R. Caspari, lecteur en théologie, d'une commission chargée de revoir la traduction danoise du vieux Testament sur le texte hébreu et d'en préparer une nouvelle

en norvégien. Elle a publié comme spécimen : *le livre des Psaumes* (Psalmernet bog, Christiania, 1851, 8°); *et le premier livre de Moïse* (Den første Mosebog, Christiania, 1854) : Tous les livres, excepté ceux du prophète Jérémie, sont achevés et publiés en norvégien.

Les études bibliques particulières de M. Holmboe sont :

1. *Bibelsh geographie* (Géographie biblique), Christiania, 1828, 8°, avec une carte de la Palestine.

2. *Bibelsh geographie i Udhog* (Géographie biblique en abrégé, à l'usage des écoles primaires), avec carte, Christiania, 1838, 12°, nouvelle édition revue, 1847.

3. Eclaircissements et traduction du mot *Kochileh* dans les Septante et la Vulgate justifiée (journal de la société des Sciences de Christiania, 1859).

4. *Om betydningen af ordet teref.* (Sur la signification du mot *teref* dans le Vieux Testament) — (id.)

5. *Ezechiels Syner og Chaldæernes astrolab.* (Les visions d'Ezechiel et l'astrolabe des Chaldéens); Christiania, 1866, 4°.

M. Holmboe a sous presse un dictionnaire archéologique de la Bible.

2° ARCHÉOLOGIE.

Dans ses recherches archéologiques, M. Holmboe a fait des découvertes très-curieuses aux points de vue de la religion, de la mythologie et des usages funéraires. La tristesse, véritable caractère des hommes du Nord et qui forme pour ainsi dire le fond de leur âme, explique, jusqu'à un certain point, le choix que M. Holmboe a fait

dans ses études, des tombeaux, sépultures, tertres, sacrifices. Il semblerait que les Orientalistes, en général, n'ont pu entreprendre leurs travaux de forçats qu'à la suite d'un grand désenchantement de la vie présente : c'est pourquoi nous les voyons isolés dans le monde, remuer les cendres des générations éteintes et se complaire dans les ossements de vocables usés, et les squelettes des vieux idiomes. Mais dans ce labeur funèbre, ils ont l'immense joie d'éclairer les origines de l'humanité.

Voici les travaux archéologiques de M. Holmboe :

1. *Traces du Bouddhisme en Norwége*, avant l'introduction du christianisme, Paris, 1857, 8°, avec deux planches (V. la *Revue contemporaine* de septembre 1857, et le *Journal des Savants*, même date.) Des extraits de ce travail ont été insérés par Babore Rajindralâl Mitra dans le journal de la société asiatique du Bengale, 1858, sous ce titre : « Buddhism and odinisme, their similitude, illustrated by extracts from prof. Holmboe's memoir on the : « Traces du Bouddhisme en Norwége. » On trouve également des extraits de cette dissertation dans la *Revue Orientale et Américaine*, fasc. I.

2. *Mjølnerog Vadjra* (instruments des Dieux du tonnerre du Nord et de l'Inde). Journal de la société des sciences de Christiania, 1862.

3. *Om Krodo en sachsisk afgud* (sur Krodo, idole saxonne). Journal de la société des sciences de Christiania, 1860. V. un extrait de ce mémoire dans les *Annales de philosophie chrétienne*, Paris, 1863. *Krodo*, Dieu slave, avait sous son empire, l'air, le temps et les saisons (V. le dictionnaire mythologique de Jacobi.)

4. *Om Od og Eg, metal og steen som amulet* (sur des

amulettes escarpées en métal et en pierre). Journal de la société des sciences de Christiania, 1860.

5. *Om hedenske Korsmonumenter* (Des monuments païens en forme de croix) id. 1860, avec une planche.

6. *Om Eeds-ringe* (Des anneaux à serment) id. 1863, avec quatre planches, et tome II, n° 17, 1865. V. un extrait dans la Revue Orientale et Américaine, 5^e année.

7. *Et overtvisk Midellet at fjerne lyddem og sund* (Moyen superstitieux pour éloigner maladie et péché. Journal de la société des sciences de Christiania, 1864.

8. *Om herteoffer* (des sacrifices de chevaux) id. 1865.

9. *Om Langdysser* (sur des tertres sépulcraux allongés) id. 1858.

10. *Om Helleristninger i Norden* (au sujet des sépultures sur les rocs dans le Nord) avec une planche, id. 1860 et tome II, n° 7, 1865.

11. *Gaul og rod ford i gravhose* (de la terre jaune et rousse dans des tertres sépulcraux) id. 1864.

12. *Om dandserhauge* (sur des tertres à danse, id. 1864.)

13. *Om Hjernerkalder sarskilt nedlagte i hedenske grave* (sur des cranes humains enterrés séparément dans des tombeaux païens) id. 1864.

14. *Om hormonds begrevelse blandh Skandinaverne hedenslet og blandh Mellemasiens Buddhister* (sur la sépulture des grands hommes dans la Scandinavie païenne et chez les Boudhistes de l'Asie centrale, id. 1862.

15. *Om Haugelyr* (de la lueur sur des tertres sépulcraux) id. 1862.

3° NUMISMATIQUE, POIDS, MONNAIES, MOYENS D'ÉCHANGE
EN NORWÈGE AU MOYEN-ÂGE.

La numismatique, une des branches de la science historique, a été cultivée avec beaucoup de succès par M. Holmboe. Il a publié :

1. *Descriptio ornamentorum et numorum* secul. viii^o et ix^o in diocesi Norwegiæ Agershusiensi, anno 1834 repertorum, auct. C. A. Holmboe, cum duobus tabulis lapidi incis. Christiania, 1835, 4^o : nouvelle édition revue, 1854, 8^o. La partie numismatique de ce mémoire a été traduite en allemand et insérée dans le Journal : *Blatter für Münz-Kunde* von Grote, vol. II. Il existe également de ce travail une édition en langue norvégienne, 1835, 4^o.

2. *De numis MD medii ævi in Norwegia nuper repertis*. Part. I cum tribus tabulis lapidi incis. Christiania, 1836; Part. II, cum tabulis lap. inc. Christiania, 1837, 4^o. Cet ouvrage a été traduit en allemand dans : « *Blatter für Münz-Kunde*, vol. III, et en norvégien dans le journal archéologique : *Urda*, vol. I. Bergen, 1837. 4^o.

3. *De prisca re monetaria Norwegiæ et de numis seculi duodecimi nuper repertis*. Accedunt quinque tabulæ lapidi incisæ. Christiania, 1841, 4^o : nouvelle édition revue, 1854, 8^o.

4. *Das älteste Münzwesen Norwegens*. (Le monnayage ancien de la Norwège). Berlin, 1846, 8^o, avec quatre planches. Extrait du journal numismatique de M. Kohne.

5. Sur le type de quelques monnaies d'or, trouvées dans le Nord. (Journal des sciences de Christiania, 1858).

6. *Om Oprinddren af det Skandinaviske, Vogtsystem, Middelalderen.* (Sur l'origine du système pondéral en Scandinavie au moyen-âge). Id., 1861. Des extraits de ce mémoire ont été publiés dans le journal anglais *Athenum*, 1863; et dans le journal asiatique du Bengale, 1866.

7. *Ortag eller Tola Skandinaviske og indiske Vogteenhed.* (Ortag ou Tola, poids scandinave et indien). Journal des sciences de Christiania, 1862.

8. *Om Vogtlodder i Nummeland fundet.* (Poids trouvés à Nummeland). Id., 1864.

9. *Des poids norvégiens du xiv^e siècle.* Programme universitaire pour le 2^e semestre 1863.

10. *Oversigt over Norger Mynt-og Pengevosen i Middelalderen.* (Revue des monnaies et moyens d'échange en Norvége au moyen-âge), 1865; 83 pages in-folio. C'est une introduction à l'ouvrage de M. Schive, sur les monnaies de la Norvége, depuis le commencement du moyen-âge jusqu'à 1537, époque où la Norvége perdit sa souveraineté. L'ouvrage de M. Schive est accompagné de planches représentant toutes les monnaies connues de cette période.

11

4^e PHILOGOLOGIE COMPARÉE.

La philologie comparée, science de création récente, a déjà éclairé de vives lumières le problème de l'origine des races. Il y a à peine un quart de siècle que les savants de l'Europe ont commencé des études sur les antiques idiomes de l'Asie : le sanscrit, le zend, etc., comparés avec nos langues, et ces recherches ont permis

d'établir l'unité d'origine des peuples européens : l'Asie, berceau de l'Europe. Nos premiers aïeux dans leurs migrations lointaines seraient partis de l'antique Arie, sur le revers de l'Hindou-Kho. Cette communauté d'origine est une des plus grandes découvertes de notre époque : son importance, au point de vue de l'union future des peuples européens, n'a pas échappé au regard des philosophes et des hommes de gouvernement.

M. Holmboe a apporté à la solution de cette haute question son contingent de preuves dans les publications suivantes :

1. *Sanskrit og oldnorske* (Le sanscrit et le vieux norvégien). Mémoire comparatif. Christiania, 1846, 4°; traduit en français dans le journal *Asiatique*, IV^e série, t. ix et x.

2. *Det oldnorske verbum, ophyst med Sammenligning met sanskrit og andre sprog af samme Æt* (Le verbe du vieux norvégien éclairci par sa comparaison avec le sanscrit et autres langues congénères.) Christiania, 1848, 4°, IV, 34 pages.

M. Holmboe dans sa préface fait remarquer que les dialectes populaires de la Norwége, particulièrement ceux des vallées intérieures, ont conservé une grande quantité de vieux mots qui ne se rencontrent pas dans les plus anciens ouvrages de la littérature, mais dont l'ancienneté se prouve en recourant au sanscrit où ces mots se trouvent presque sans altération.

Il est réellement d'un haut intérêt philologique de voir établir dans les détails de la grammaire une comparaison entre l'ancien verbe scandinave et le sanscrit. On ne peut mettre en doute maintenant la parenté de ces deux langues. C'était, toutefois, un point établi qu'il y avait

affinité entre les deux idiomes : M. Holmboe a rendu un grand service à la science en le démontrant par des faits puisés dans la structure grammaticale.

(V. dans le *Journal Asiatique* de juillet 1848, une notice sur ce mémoire.)

3. *Om pronomener relativum og nogle relative conjunctioner i vort oldsprog.* (Du pronom relatif et de quelques conjunctions relatives en notre vieille langue (Norvégien) Christiania, 1850, 4°. (V. sur ce mémoire un article de M. Garcin de Tassy, *Journal Asiatique* de janvier 1851.)

4. *Grammatik for Zulu Sproget af Lohrender.* (Grammaire de la langue Zoulou de l'Afrique méridionale par M. Lohrender, avec avant-propos et notes, publiés par M. Holmboe, Christiania, 1850, 8°.

5. *Det norske sprogs vozengtligste ordforrood sammenlignet med sanskrit og andre sprog* (Dictionnaire comparatif de la langue norvégienne, du sanscrit et d'autres langues congéhères). Vienne, Imprimerie impériale, 1852, 4°. C'est son principal ouvrage dans cet ordre d'études.

6. *Norsk og keltisk* (Le Norvégien et le Celtique). Mémoire comparatif, Christiania, 1854, 4°, 26 pages.

Dans ce travail, l'auteur recherche les ressemblances de la langue norvégienne ancienne ou islandaise avec le celtique, et le rapport de ces deux idiomes avec les langues ariennes ou indo-européennes, et spécialement avec le sanscrit. A l'aide de mots celtes, norskes et sanscrits, et certaines formes grammaticales, il établit de curieux rapprochements entre ces trois langues. Il trouve beaucoup de mots sanscrits communs aux langues celtiques et norskes, inconnus ou altérés dans les langues germaniques : quelques formes grammaticales identiques

en norske et en celtique ne se rencontrent plus dans les langues germaniques. M. Holmboe arrive à cette conclusion, qu'un commerce suivi avait lieu, dans les temps anciens, entre les Celtes et les Norwégiens (v. un article de M. Garcin de Tassy, sur ce Mémoire, dans le *Journal asiatique* de décembre 1854).

7. *Ideas respecting an alphabet suited at the languages of southern Africa.*

(V. *Journal de la Société orientale américaine*, vol. 2. New-York, 1856.)

8. *Om den nordiske sammentigning partikel efher comparativ en* (sur la particule comparative en dans les langues du Nord). Publié dans le *Journal de la Société des sciences de Christiania*, 1861.

5° INSTRUCTION PUBLIQUE.

Comme professeur, M. Holmboe a propagé, dans son pays, les études orientales par son enseignement, et le goût de la philologie comparée par ses remarquables travaux. Descendant des hauteurs de la science, il s'est occupé de quelques ouvrages élémentaires pour les écoles, notamment sur la Bible. On lui doit les deux ouvrages suivants :

1. *Norske Universitets og skole-Annaler* (Annales de l'Université et des écoles de la Norwége). Christiania 1837-40, 3 vol. 8°.

2. *De la valeur des langues classiques pour l'éducation scientifique* (Discours en latin, traduit en norwégien et extrait des Annales de l'Université), 2^e série, 1842.

6° DIVERS.

M. Holmboe a publié les divers opuscules et ouvrages suivants :

1. *Kong Svegders Reise* (Voyage du roi Svegder). *Journal des Sciences de Christiania*, 1863.

2. *Thorolf Bogifots begravdre* (Sépulture de Thorolf Bogifot). Id. 1863.

3. *Calila and Dimna* (Calila et Dimna , fables de Bidpai), traduites de l'arabe en allemand. *Christiania*, 1832, 8°.

4. *Tyrkish Katekismus* (Catéchisme turc de Moham-med ben Pir ali El-Berkevi). Traduction avec notes ; *Christiania*, 1829, 12°.

5. Le *Flaghaug* en Norwége etc., inséré dans la *Revue orientale et américaine* de 1861.

6. *Asaland et Vanaland* etc. *Journal des Sciences de Christiania*, 1858.

7. Discours prononcé à la fête jubilaire de l'Université royale de la Norwége, le 2 septembre 1861, inséré dans le rapport sur la fête.

M. Holmboe est, en outre, auteur d'un certain nombre de dissertations et de notices linguistiques, archéologiques, numismatiques, écrites en français, anglais, allemand ou norwégien et insérés dans les journaux et recueils suivants :

Kohné's Zeitschrift fur Munz-Siegel und Wappenkunde, publié autrefois à Berlin ;

Mémoires de la société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg ;

The numismatic chronicle, publié par M. Akerman à Londres ;

Blatter fur Munz-Kunde, publié autrefois par M. Grote à Hanôvre ;

Nor, journal des sciences et de la littérature, publié à Christiania ;

Urda, journal archéologique, publié à Bergen (Norwége).

Voilà tous les travaux de ce laborieux savant. On a dû remarquer l'importance de ses recherches numismatiques, archéologiques et philologiques, dans lesquelles une grande idée domine : la comparaison des idiomes de la Scandinavie avec le sanscrit ; il a apporté de nouvelles preuves dans la question de parenté de ces langues. Ces découvertes seront la gloire de sa carrière d'Orientaliste.

IX

BERNARD DORN

Dorn (Johannes-Albrecht-Bernhard), orientaliste russe, né à Schenerfeld, village du Duché de Saxe-Cobourg, le 11 mai 1803, reçut sa première éducation de son père, regardé alors comme l'homme le plus savant du Duché.

Il fréquenta le gymnase de Cobourg et acheva ses études supérieures, la théologie et la philologie, surtout orientale, aux universités de Halle et de Leipsig (1822-1825). A Halle il profita des leçons du célèbre Gesenius, Wegscheider et Nimeyer ; à Leipsig, il eut pour maîtres Rosenmüller, God. Hermann, Krag, etc. Ayant reçu de l'Université de Leipsig les grades de docteur en philosophie et de maître-ès-arts (Magister), il s'y établit, en 1825, comme *Privat-docent*, pour la partie des langues orientales, après avoir publié, selon l'usage allemand, une dissertation sur les psaumes en éthiopien : *de psalterio æthiopico commentatio*.

Appelé par le Gouvernement Russe à occuper la chaire de professeur ordinaire de langues orientales, à l'université de Kharkoff, Bernhard Dorn, renonçant à sa carrière commencée à Leipsig, accepta la position que la Russie lui offrait avec empressement.

Avant de se rendre à ce poste, et pour s'en rendre encore plus digne, il alla à Hambourg (1826), où il demeura huit mois environ, puis à Londres où il passa deux ans (1827-1829), afin d'étudier les manuscrits orientaux conservés dans les bibliothèques de ces deux villes. Il visita aussi Oxford dans le même but. Devenu membre de la Société Asiatique de Londres, et du comité de traduction (oriental translation comitee), il y publia sa traduction de l'histoire des Afghans, et donna la description d'un globe céleste arabe.

En 1829, quittant Londres pour se rendre à Kharkoff, il s'arrête à Paris où il a l'avantage de faire la connaissance personnelle de quelques-uns de nos célèbres orientalistes : S. de Sacy, Abel-Rémusat, Stanislas Julien, Klaproth, etc.

Au mois d'octobre 1829, il arrive à Kharkoff. Sur les six années de son service (1829-1835), pendant lesquelles il enseigne, outre les langues orientales, la langue anglaise, il en passe une à Wilna, capitale de la Lithuanie, où l'université de Kharkoff l'avait envoyé pour examiner certaines questions scientifiques (1834-1835.)

Il ne revint à ses fonctions que pour quelques semaines, ayant été nommé, pendant ce temps, professeur d'histoire et de littérature orientales à l'Institut asiatique, dépendant du Ministère des affaires étrangères. Il se rendit à Saint-Petersbourg en 1835. Elu membre de l'Académie Impériale des sciences en 1839, il en publia l'histoire en 1846. La chaire d'histoire orientale se trou-

vant supprimée en 1843, B. Dorn devint, en 1844, bibliothécaire à la bibliothèque impériale publique, où tout en exerçant ses fonctions, il eut soin de faire connaître au monde savant les manuscrits orientaux de cet établissement.

Pendant les années 1838-1842, il enseigna la langue sanscrite et de 1855 à 1857, la langue afghane, à l'Université de Saint-Petersbourg. C'était la première fois que la langue afghane devenait l'objet d'un enseignement public.

En 1859, B. Dorn entreprend un voyage scientifique en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. Désigné par la section caucasienne de la société géographique de Russie, il visite (1860-1861), le Caucase et les provinces méridionales de la mer Caspienne, c'est-à-dire le Mazanderan et le Guilan, d'où il rapporte de nombreuses inscriptions sur l'histoire de ces pays et de riches matériaux pour étudier les dialectes Mazanderanien, Guilanien, Talyseh et Tate. Son édition des poésies du poète Mazandéranien, Emir Paséwary est un fruit de ce voyage, et la publication des matériaux qu'il a recueillis, une de ses occupations principales.

B. Dorn, membre de l'Académie Impériale des sciences, directeur du Musée asiatique, bibliothécaire à la bibliothèque impériale, docteur en théologie et en philosophie de l'Université de Leipsig, membre de plusieurs sociétés savantes, conseiller d'Etat actuel, grand'croix et commandeur de plusieurs ordres, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

Sa prodigieuse activité intellectuelle s'est exercée principalement sur les sujets suivants : 1° histoire, littérature et langue des Afghans, du Mazanderan, du Guilan et des pays caucasiens ; 2° Archéologie mahomé-

tane, numismatique, antiquités, instruments astronomiques, coquilles talismaniques, etc ; 3° Description de manuscrits orientaux ; 4° Numismatique Pehlevie ; 5° Théologie chrétienne ; 6° Divers écrits se rattachant à l'Orient.

1° HISTOIRE, LITTÉRATURE ET LANGUE DE L'AFGHANISTÂN, DU MAZANDÉRÂN, DU GUILÂN ET DES PAYS CAUCASIENS.

AFGHANISTAN.

Avant les travaux de B. Dorn, on connaissait peu l'histoire et la langue de l'Afghanistân, ou royaume de Caboul, confiné par la Perse, l'Hindoustân, la Chine, la Tartarie et le Beloutchistân. Cette contrée où vivent des peuplades guerrières, a été, il y a vingt-cinq ans environ, le théâtre de longues luttes entre ses habitants et les Persans. La Russie, dont l'influence est prépondérante en Perse, excitait les Persans à la conquête de l'Afghanistân ; mais l'Angleterre, jalouse de ses intérêts, et dont les possessions sont voisines, luttait contre cette tendance envahissante, et l'Afghanistân resta livré à ses dissensions intérieures.

M. A. Chodzko a fait connaître quelques chants historiques en langue afghane ou *puchte* (*Revue de l'Orient*, juin 1855) et a donné certains détails sur trois tribus afghanes importantes.

Celle de Yussouf-Zayé, dont B. Dorn a publié l'histoire, eut à soutenir de vifs combats contre les Marates des Indes-Orientales.

Les Douranis formèrent une dynastie sous Ahmed, un

des meilleurs généraux du conquérant persan, Nadir-chah. Après avoir trempé dans le meurtre de ce souverain (1747) et s'être emparé de ses bijoux, Ahmed revint dans l'Afghanistan et s'y fit couronner sous le nom d'Ahmed-chah. Le célèbre diamant *kouhi-nour* (montagne de lumière), actuellement en possession de la reine Victoria, vient d'Ahmed-chah.

La troisième grande tribu afghane est celle des Abdalis, dont le chef, Fetikh-Khân, à la suite d'un combat malheureux contre les Persans, fut tué par l'ordre du dernier prince régnant de la dynastie des Douranis. Après l'exécution de son chef, la tribu des Abdalis se révolta et l'Afghanistan fut morcelé en plusieurs principautés indépendantes, comme il l'est encore de nos jours. Les Abdalis triomphèrent des Douranis. La province de Caboul échut à Dost-Mohammed Khân; celle de Kandâhar à Kohendil-Khân, et celles de Pechaver et de Gaznéin à deux autres frères de Fetikh-Khân. Il ne resta au représentant de la dynastie douranienne que la ville de Hérat, avec ses dépendances.

Ce n'est guère que dans les ouvrages de B. Dorn qu'on pourra se rendre un compte rigoureux de l'histoire et de la langue des Afghans. On a, sur ces matières, les publications suivantes de ce laborieux savant :

1. The history of the Afghans, traduit du persan de Neamet ullah. Londres, t. I, II, 1829-1836, 4°.

2. Proben aus dem diwan des Afghanischen dichters Abdurrehman (Temoignages tirés du diwan (recueil) des poètes afghans d'Abderrahman). Bulletin scientifique de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. I, p. 54. — 1836.

3. Verzeichniss afghanischer stämme (Nomenclature des tribus afghanes.) Bul. scient. t. II, p. 257. — 1837.

4. Beitrag zur geschichte des afghanischen stammes der Yusufsey (Mémoire sur l'histoire de la tribu afghane Yusufsey.) Bul. scient. t. IV, p. 2. — 1838.

5. Grammatische Bemerkungen über das Puschtu oder die sprache des Afghanen (Remarques grammaticales sur le *puschtu*, ou langue des Afghans.) Extrait. Bul. scient. t. VI, p. 210. — 1839.

6. Grammat. Bemerkungen über das Puschtu, etc. Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. V, p. 1.

7. Ueber eine sechste von mir benutzte handschrift von Nimetullah's geschichte der Afghanen (D'un sixième manuscrit employé par B. Dorn, sur l'histoire des Afghans de Nimetullah.) Bul. scient. t. X, p. 203. — 1841.

8. Nachträge zur grammatik der Afghanischen sprache (Appendice à la grammaire de la langue des Afghans.) Bul. scient. t. X, p. 336. — 1842.

9. Ueber die ursprungliche und richtige schreibung einiger afghanischer Benennungen (Sur l'origine et la véritable orthographe de quelques dénominations afghanes). Id. t. X, p. 203.

10. Zusätze zu den grammatischen Bemerkungen über das Puschtu (Supplément aux observations grammaticales sur le Puschtu.) Mémoires de l'Acad. de Saint-Pétersbourg, t. V, p. 406. — 1844.

11. Auszüge aus Afghanischen schriftstellern (Extraits d'ouvrages d'auteurs Afghans) Id. p. 581. — 1845.

12. A chrestomathy of the Puschtu or Afghan language to which is subjoined a glossary in afghan and english. Saint-Pétersbourg, 1847. 4°. 640 pages. C'est une suite de sa grammaire.

13. Zur geschichte des afghanischen emires Chandschehan Lodi (Pour servir à l'histoire de l'émir Chandschehan Lodi.) Mémoires, etc., t. VII, p. 371. — 1848.

14. Bericht über drei vom w. St-R. Chanikof eingesandte afghanische handschriften. — Bul. scient. t. XVI, p. 152. — 1859. (Rapport sur trois manuscrits afghans, envoyés par M. Khanikof.

Tels sont les importants travaux de B. Dorn sur l'Afghanistan et sa langue.

MAZANDÉРАН ET GUILAN.

Ces deux provinces de la Perse, situées : la première au sud de la mer Caspienne, la seconde le long de la côte ouest, et au sud des possessions russes du Caucase, ont été l'objet, de la part de B. Dorn, de savantes recherches historiques. Ces travaux l'ont amené à s'occuper des dialectes persans dont l'étude avait été négligée jusqu'à lui. M. A. Chodzko avait, toutefois, donné quelques spécimens du dialecte mazandéranien. La formation grammaticale du persan, qui offre encore des difficultés, pourra, en partie, être résolue par les ouvrages de B. Dorn, qui sont le résultat de ses études sur les lieux mêmes.

Le voyage que ce savant fit, en 1860, dans ces contrées, a été raconté en abrégé par M. N. Khanikof, auquel nous empruntons quelques renseignements (v. *Journal asiatique*, février-mars, 1862, p. 214). B. Dorn était accompagné, aux frais de l'État, par deux jeunes orientalistes, MM. Melgounof et Spassky, auxquels il confia, à l'un les études géographiques, et à l'autre la copie des inscriptions, pour être plus libre dans ses recherches historiques et linguistiques.

B. Dorn s'arrêta quelque temps à Barfrouche, capitale du Mazandéran, recueillit des matériaux pour un glossaire du dialecte mazandéranien, consulta une grammaire, fit préparer deux traductions persannes du divan

de l'émir Paséwari, dont il venait de publier le texte original avant son départ, et se procura une traduction exacte en mazandéranien d'un passage de l'histoire de Zahir-ed-Din, relatif à la fondation des villes d'Amol et de Sari. En même temps il découvrit quelques pièces de vers des poètes mazandéranien Talib et Baba Tahir, inconnus jusqu'alors, et même rares dans le Mazandéran. Enfin, il fit l'acquisition d'une histoire de la secte des Babis (progressistes) de cette province, rédigée en mazandéranien, avec la traduction persanne en regard, et il acheta un commentaire persan des poésies de l'émir Paséwari.

Dans la province de Guilân, il séjourna au chef-lieu, Recht, étudiant la langue du pays et faisant des excursions dans les environs. Il visita Foumen, ancienne capitale des Dabouides (660-750), et du sultan Ala Ed-din Dibadj (1470). Son voyage scientifique fut également fructueux dans le Guilân : il étudia une grammaire guilanaise, d'après les dialectes de Recht et de Lahidjân, et recueillit des matériaux pour un glossaire auquel il a joint un travail du même genre, exécuté par M. Makensie, consul d'Angleterre à Recht. De plus, un poète indigène, Mirza Ibrahim, prépara, sur sa demande, une traduction, dans sa langue natale, de quelques récits persans, et traduisit dans le même idiôme le passage de Zahir Ed-din, dont B. Dorn avait déjà une version en mazandéranien. Il ajouta à tous ces documents des traductions en persan de poésies du pays.

L'étude du guilanaise, considéré comme un patois et parlé exclusivement par les villageois, a présenté à B. Dorn beaucoup plus de difficultés que le mazandéranien, dont les nobles et le clergé font usage.

Voici la liste des ouvrages publiés par cet académicien

russe, sur l'histoire et la langue de ces deux provinces persannes :

15. Rapport sur la publication de l'histoire du Mazandérân et du Tabaristân de Zahir ed-din. *Bul. hist. phil.* p, 203. — 1845.

16. Die geschichte Tabaristan's und der Serbedare nach Chrondemir (Histoire du Thabarestân ou Mazandérân, etc., d'après Khondemir.) Saint-Pétersbourg, 4°. — 1850.

17. — Muhammedanische Quellen, etc. I. Sehir Ed-din's geschichte von Tabaristan (Sources mahométanes, etc. I. Histoire du Thabarestân de Zahir ed-din.) Texte persan. Saint-Petersbourg, 8°. — 1850.

18. — Muhammed. Quellen. etc. II. Aly ben Schemseddin's chanisches Geschichtswerk (Sources mahométanes. II, Ouvrage historique d'Aly ben Schemseddin sur les Khâns.) Texte persan. Saint-Pétersbourg. 8°. — 1857.

19. Muham. Quellem, etc. III. Abdul-Fattah Fumenny's Geschichte von Gilan i. d. If. 923-1038-1517-1628 (Sources mahom., etc. III. Histoire du Guilân, par Abdul-Fattah de Foumen, pour les années de l'hégire 923-1038, de J.-C. 1517-1628.) Texte persan. Saint-Pétersbourg. 8°. — 1858.

20. Muhâm. Quellen, etc. IV. Auszüge aus muhammedanischen schriftstellern (Sources, etc. Extraits d'auteurs mahométans.) Saint-Pétersbourg, 8° — 1858. — B. Dorn a donné, dans ces extraits, les articles du Modjem el-Boldân, du géographe arabe Yacout, relatifs au Guilân et au Mazandérân.

21. Beitrage zur Kenntniss der iranischen sprächen I. Mazanderanische sprache (Mémoire pour servir à la con-

naissance des dialectes iraniens ou persans. I. Dialecte Mazandéranien). Ce travail a été fait avec la collaboration de Mirza Mohammed Schafy, attaché à l'ambassade de Perse, de Saint-Petersbourg, homme lettré, natif de Barfrouche dans le Mazandéran : Saint-Petersbourg, 8° VII et 164 pages. 1860. Ce volume contient la traduction en Mazandéranien d'un certain nombre de récits persans, dont le texte original est placé au bas des pages. Ces récits sont suivis d'une collection de vers; tous les textes mazandéranien sont ponctués avec soin, pour faire ressortir les différences entre ce dialecte et le persan. (V. sur cette publication un article de M. J. Mohl dans le journal Asiatique de janvier 1861.)

22. Der masanderanische Dichter Emir-i-Paséwary (sur le poète Mazandéranien Emir Paséwary. Saint-Petersbourg, 1866.

PAYS CAUCASIENS.

Après ses excursions dans le Mazandéran et le Guilân, B. Dorn revint à Bakou, principale ville du Schirwân qui fait partie, aujourd'hui, de la province Russe Caspienne, et il y resta jusqu'au 16 février 1861. Son plan d'étude étant la comparaison des dialectes du persan, il s'occupa à mettre, en ordre, les matériaux qu'il avait rapportés de la Perse et à recueillir des données sur la langue *tate*, en usage dans le Schirwân.

Ce dialecte persan pénétra, dit M. Khanikof, à ce qu'il lui paraît, dans les pays Caucasiens avec les populations transportées par les Sassanides sur les frontières septentrionales de leurs Etats, pour les garder contre les incursions des Khazares. Malgré le terrain que, depuis le v^e siècle de l'hégire, il a dû céder à la langue turque,

cet idiôme s'est conservé intact dans la presque île de Bakou. On le trouve aussi dans quelques vallées de la chaîne centrale du Caucase, notamment dans les villages du district de Kouba, entourés de tous côtés de populations Tatares et Lezghiènes. Le phénomène de la conservation de ce dialecte est d'autant plus remarquable qu'il n'a jamais produit aucun document écrit.

B. Dorn rassembla, à Bakou, de nombreux matériaux pour la composition d'une grammaire *tate*, compulsa un glossaire auquel il joignit un vocabulaire présenté à la section Caucasienne de la Société de géographie de Russie par deux savants indigènes : le lieutenant Mehdi Kouli Bek et le sous-lieutenant Asker Bek ; enfin il prépara des dialogues et réunit des récits populaires.

Continuant ses investigations linguistiques dans le Schirwân, B. Dorn visita le Talych, province à l'ouest de la mer Caspienne et sur les confins de la Perse, et fit une collection de récits, traduits du persan en dialecte talych par le Moullah Assad Oullah ; il ajouta à cette petite Chrestomathie quelques pièces de vers composées dans le même dialecte par le Moullah Ismaïl, et compléta ainsi les recherches sur la langue de cette province, que feu M. Riese a publiées dans les mémoires de la section Caucasienne de la société géographique de Russie. De plus, Ibrahim Bek, savant indigène, communiqua à B. Dorn des observations détaillées sur la grammaire talych de M. Riese.

Le savant académicien russe ne se contenta pas d'étudier, dans le Schirwân, les deux dialectes *tate* et *talych* ; il s'occupa aussi avec un grand zèle de rassembler des documents sur l'histoire de la dynastie des Schirwanschah, presque inconnue jusqu'à lui, et sur laquelle, dès 1840, il avait publié un essai historique. Il

fut le premier à examiner en détail le monument le plus curieux et le mieux conservé de tous ceux qui nous sont restés de cette dynastie, c'est-à-dire le *Khanékha*, ou couvent de Derviches, construit en 684 de l'hégire (1285 de J.-C.), près de la sépulture du saint Pir hussein Révanan. Le général russe Bartholomai qui a visité ce monument dit que de tous les édifices qui l'entouraient, il ne reste qu'un minaret, une grande mosquée, ayant la forme d'une salle basse, et remarquable seulement à l'intérieur par la richesse et le goût de ses ornements. Le mur qui indique la direction du *Kiblé* (orientation vers la Mecque), se distingue surtout par la beauté de ses décorations.

Sur les murs de tous ces édifices, B. Dorn a recueilli des inscriptions qui fournissent des dates certaines sur plusieurs souverains Schirwanchahs. Ces dates sont très-précieuses, elles permettront d'établir la chronologie de cette dynastie sur une base solide.

Les Schirwanchahs ont formé, vers la fin du khalifat de Bagdad, une des nombreuses petites familles souveraines qui devinrent presque indépendantes. Ils se contentaient, à l'exemple des autres chefs des provinces du khalifat, de témoigner de leur respect envers le souverain pontife de Bagdad, en mentionnant son nom avec le titre d'Emir des vrais croyants sur les monnaies qu'ils faisaient frapper dans leurs Etats. N'ayant à craindre, au sud, que les incursions des Atabeks de l'Aderbeidjân, et au nord que les prétentions, soutenues quelquefois les armes à la main, par les Emirs de Derbend, le Schirwân se développa autant que le comportait la barbarie de l'époque. B. Dorn nous donnera un jour une histoire complète de cette dynastie.

Dans ses pérégrinations scientifiques, partout où il ren-

contrait des communautés juives, établies, comme on sait, dans le Caucase, depuis les temps les plus reculés, l'académicien russe ne manquait pas d'examiner avec attention leur langue, leurs coutumes et leurs traditions : cette partie de ses recherches promet une moisson de faits nouveaux et curieux.

Après avoir étudié, en détail, les monuments de Derbend dans le Daghestân, il alla voir chez eux les *Koubetchis*, peuplade du Daghestân, qui a fait naître tant de récits plus ou moins fantastiques. B. Dorn pénétra dans cette vallée mystérieuse des Koubetchis et y resta trois jours, pendant lesquels il obtint des empreintes de toutes les inscriptions remarquables, et qui, loin d'être tracées en caractères inconnus, comme on le croyait, sont des légendes arabes, dont aucune n'est antérieure au VIII^e siècle de l'hégire. Il recueillit aussi de nombreux spécimens de la langue de cette peuplade.

Les travaux de B. Dorn qui ont trait aux pays caucasiens sont :

23. Beitrag zur Geschichte der Kaukasischen Länder und Völker aus morgenland. Quellen. Extrait. Bul. scient. T. VII. p. 101, 1840 (Mémoire sur les pays caucasiens et les peuples orientaux. Sources).

24. Beitrag etc. I. Versuch einer Geschichte der Schirwânchahe (Mémoires etc. I. Essai d'une histoire sur les Schirwânshahs). Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. IV. p. 523, 1840.

25. Tabary's nachrichten über d. Chasaren etc. Extrait, Bull. Hist, phil. t. I. p. 43. — 1842 (Ecrits de Thabari sur les Khazars).

26. Beitrag etc. II. Geschichte schirwâns unter den Statthaltern und Chanen (Histoire du Schirwan sous les

gouverneurs et les Khâns). Mém. de l'Acad. de St-Péters. T. V. p. 317. — 1845.

27. Beitrag etc. III. Erster beitrage zur Geschichte der Georgier (Premier mémoire sur l'histoire des Géorgiens). Mém. de l'ac. de St-Pét. t. VI. p. 325. 1844, in-4°, 119 pages.

Ce mémoire a pour objet l'histoire de la Géorgie dans les xvi^e et xvii^e siècles; il sert de contrôle et de contrepartie aux matériaux publiés par M. Brosset, d'après les sources géorgiennes. B. Dorn fait connaître en détail, sur les rapports existants entre la Perse et la Géorgie, le récit des auteurs persans qui confirme, en général et complète, les données fournies par les Géorgiens eux mêmes (v. sur ce mémoire, le rapport de M. J. Mohl, à la Société Asiatique, 1844.) Nous aurons, plus tard, à nous occuper des savants travaux de notre compatriote, M. Brosset, qui, en Russie, s'est trouvé, depuis longtemps, à la tête d'études spéciales ayant trait à l'histoire et à l'archéologie de la Géorgie.

28. Beitrag etc. IV. Tabary's Nachrichten über die Chazaren (Ecrits de Thabari sur les Khazars). Mém. de l'acad. de St.-Pét. t. VI. p. 445, 4° 157 pages. — 1842.

Ce mémoire contient des matériaux pour l'histoire des Khazars, sujet déjà traité par MM. Fræhn et d'Ohsson. B. Dorn a complété les travaux de ses devanciers en publiant tous les passages qu'il a trouvés, relatifs à cette histoire, dans les ouvrages de Thabari, de Hafiz Abrou, d'Ibn Aasem de Koufa. Il a ajouté la traduction allemande de ses extraits de Thabari et la traduction en turc oriental de ces mêmes passages. (V. rapport de M. J. Mohl à la Société Asiatique, 1844.)

29. Beitrag, etc. V. Géographica Caucasia (géogra-

phie du Caucase). Mém. de l'Acad. de St-Pét. t. vii. p. 463, 1843.

30. Bericht uber Hrn. Melgunov's werk : Bemerkungen über die Südlichen Küstenländer des Kaspischen Meeres. Mel. As. t. IV p. 681 (Rapport sur l'ouvrage de M. Melgunov, intitulé: Remarques sur les pays méridionaux du littoral de la mer Caspienne.)

31. Bericht an die hist. ph. classe über das werk : Rapport à la classe historique et philologique sur l'ouvrage intitulé : Le Caucase et ses alentours d'après Yacout, par M. Khanikof. Bul. xv. p. 139. — 1857.

32. Ueber eine vissenschaftliche Reise in dem Kaukasus und den Südlichen Küstenländern des Kaspischen Meeres. (Mel. Asiat. t. IV. p. 429. Sur un voyage scientifique dans le Caucase et sur les côtes des pays méridionaux de la mer Caspienne.) C'est la relation du voyage scientifique dont nous avons parlé plus haut. Il a publié, en outre, en langue russe, dans le tome VIII des Mémoires de la société archéologique de Saint-Pétersbourg, un exposé succinct des principaux résultats de ses explorations, sous le titre : Rapport sur le voyage entrepris par M. l'académicien Dorn dans le Caucase et les provinces persannes du littoral méridional de la mer Caspienne.

2° ARCHÉOLOGIE MAHOMÉTANE.

NUMISMATIQUE, ANTIQUITÉS, INSTRUMENTS ASTRONOMIQUES, COQUILLES TALISMANIQUES.

I.

La numismatique qui rend tant de services à la science

historique, est étudiée avec beaucoup d'ardeur en Russie. Les musées et bibliothèques de St-Petersbourg sont abondamment pourvus de collections de médailles. Ces richesses s'y sont créées très-rapidement à cause de la proximité de l'Orient et de la faveur que cette science a trouvée depuis longtemps en Russie.

B. Dorn a cultivé avec succès cette branche du savoir oriental. Tout en donnant des éclaircissements sur des médailles inconnues, il a constamment tenu le monde savant, au courant des acquisitions du musée asiatique, de St-Petersbourg, un des établissements de l'Europe les plus riches en collections de ce genre. On a de lui :

33. Ueber einige aus dem Münzcabinette der chermaligen Wilnaschen universitat an d. saint Vladimir-Univers. Zu Kiew übergegangene morgenland. uñzen. (De quelques médailles orientales qui appartenaient à l'ancienne université de Wilna et qui ont été transmises à l'université de Saint-Vladimir, puis à Kiew.) Bull. scient., t. II, p. 196. — 1837.

34. Ueber eine neue bereicherung des asiat. Museums. (Sur un nouvel accroissement de richesses du musée asiatique). Bul., Hist., Phil., t. I, p. 49. — 1842.

35. Die neueste bereicherung des asiatischen Münzcabinettes d. Kais. Akad. d. W. (Sur les derniers accroissements de richesses numismatiques orientales de l'académie impériale). Id., id., p. 105. — Id.

36. Die letzte schenkung von morgenland, Münzen an das asiat. Museum. (Sur le dernier don de médailles orientales fait au musée asiatique). Id., id., p. 268. — 1843.

37. Bereicherungen des asiatischen Museums. (Id., t. II, p. 1. — 1844.

38. Bericht über einige neue erwerbungen des asiat.

Museums. (Rapport sur quelques nouvelles acquisitions pour le musée asiatique). Id., t. III, p. 203. — 1847.

39. Zwei dergl. Berichte. (Deux écrits sur la même matière). Id., id., p. 220-223. — 1846.

40. Ueber eine neue bereicherung d. asiatischen Museums. (Id., t. IV, p. 237. — 1847.

41. Ueber einige der neuesten Münzerwerbungen des asiat. Museums. (Id., t. V, p. 63. — 1848.

42. Bericht über P. Saweliev's werk : Muhammed. Numismatik. (Rapport sur l'ouvrage du P. Saweliev, intitulé : Numismatique mahométane). Demidov. Preis. (Prix Demidof.) XVII, p. 77.

43. Noch ein paar worte über eine Münze des jetzigen Schahs von Persien. (Encore deux mots sur une médaille du Schah actuel de Perse.) Bull., t. VI, p. 318. — 1849.

44. Die letzten Erwerbungen des asiat. Museums im Jahre 1848. (Les dernières acquisitions du musée asiatique en l'année 1848.) Id., id., p. 129.

45. Bericht über die von Hrn. Kasatschenko geschenkten Münzen. (Rapport sur les médailles données par M. Kasatschenko.) Bul., t. IX, p. 283. — 1852.

46. Erwerbungen des asiat. Museums. Id., t. XII, p. 316. — 1854.

47. Auszug aus einem briefe über Serendscher Münzen. (Zeitschr. d. D. M. Gesel.) Journ. de la Soc. orientale allemande, t. VIII, p. 841.

48. Bericht über eine Scheukung des Hrn. V. Chanykov. (Rapport sur un don fait par M. Khanikof au musée asiastique.) Bul., t. XIV, p. 218. — 1856.

49. Bericht über die von Hrn. Gardeob. V. Bartholomai dem. asiat. Museum verehrten Münzen. (Rapport sur les médailles données par M. de Bartholomai au musée asiatique.) Id., id., p. 390. —

50. Verzeichniss der vom Hrn. Garbeob. V. Bartholomäi dem asiat. Museum verehrten Münzen. Id., t. XV, p. 158. — 1857.

51. Bericht über einige vom W. Staats-R. Chanykov von Astrabad aus dem asiat. Museum übersandten geschenke. (Mel. asiat., t. III, p. 68. — 1858.)

52. Neun vom Gen. Bartholomäi dem asiatischen Museum geschenkte Münzen. (Id., id., p. 99. — Id.)

53. Bericht über eine vom W. Staats-R. Chanykov dem asiat. Museum aus Meschhed Zugekommene sendung. (Id., id., p. 69. — Id.)

54. Ueber die vom W. Staats-R Chanykov dem asiast. Museum Zugekommenen sendungen von Morgenl. Münzen und Haudschriften. Id., t. IV. p. 29.

55. Eine Münze des Schirwanschahes Minutschehr. (Mel. asiat., t. V. — 1864.)

II.

Les instruments astronomiques des Arabes qui, en France, ont été décrits d'après les manuscrits, par J. J. Sédillot et M. L. Am. Sédillot, ont fait l'objet des études de B. Dorn; il s'est occupé aussi de coquilles talismaniques, d'antiquités: il a publié:

56. Description of an arabic celestial globe. London. — 1829-40.

57. Kurze nachricht von zwei astrolabien mit morgenlandischen inschriften. (Courte digression sur deux astrolabes, avec inscriptions orientales). Bul. scient., t. V, p. 62. — 1838.

58. Ueber ein drittes in Russland befindliches astrolabium mit morgenland Inschriften. (Sur un troisième

astrolabe qui se trouve en Russie, avec inscriptions orientales.) Id., t. IX., p. 61. — 1841.

59. Ueber ein viertes in Russland befindliches astrolabium mit morgenlandischen Inschriften. Bul., Hist., Phil., t. I, p. 353. — 1844.

60. Drei der Kaiserl. öffentl. Bibliothek zugehörige astronomische instrumente mit arabischen inschriften. (Sur trois instruments astronomiques avec inscriptions arabes, appartenant à la bibl. imp.) St-Petersbourg, in-4°. — 1865.

61. Ueber neun dem asiat. Museum zugekommene grabsteine mit hebraischen inschriften. (Sur neuf pierres gravées avec inscriptions hébraïques, parvenues au musée asiatique.) Bul., t. VI. — 1864.

62. Das asiatische Museum der Kais. Akademie d. w. (Sur le musée asiatique de l'académie impériale.) St-Petersbourg, 8°. — 1846.

63. Auszug aus einem briefe : über bose auge bei den Muhammed. (Extrait d'une lettre sur le mauvais œil des musulmans.) Zeit. d. D. Morg. Gesel. Journ. de la Soc. orientale allemande, t. X, p. 810. —

64. Ueber einige Muschel-Talismane. (Sur quelques coquilles talismaniques.) Bul. XIV, p. 294. — 1856.

65. Der Sabel Hadschi Murad's. (Le sabre de Mourad). Mel. asiat., t. III, p. 707. —

66. Extraits de lettres de M. Bartholomai à M. Dorn. (Quelques observations à cet égard par B. Dorn.) Id., t. III, p. 349.

3° DESCRIPTION DE MANUSCRITS ORIENTAUX.

Comme directeur du Musée Asiatique de Saint-Petersbourg et bibliothécaire à la Bibliothèque Impériale;

B. Dorn, témoin de l'accroissement des richesses orientales de ces établissements, a toujours eu soin, dans l'intérêt de la science, de signaler, à l'attention publique, les acquisitions nouvelles de monuments, manuscrits orientaux, etc : les publications ci-après ont été entreprises dans ce but utile :

67. Ueber einige dem asiat. Insitute des ministeriums d. ausw. Angelegenheiten zugehörige athiopische Handschriften. (De quelques monuments éthiopiens adressés à l'Institut Asiatique du Ministère des affaires étrangères.) Bul. scient. t. II. p. 302. — 1837.

68. Ueber die athiopischen Handschriften der Kais. öffentl. bibliothek zu Saint-Petersbourg. (Des manuscrits Ethiopiens de la bibliothèque impériale publique de Saint-Petersbourg.) Id. id. p. 144. — 1837.

69. Nachtrag zu Hrn. akad. v. Fraehn Bericht : Erster Erfolg der von dem Hrn. Finanzminister zur gewinnung wichtiger orientalischer Handschriften getroffenen Maassregeln. (Supplément au rapport de M. l'académicien Fraehn sur les premières suites des mesures prises par M. le ministre des finances pour l'acquisition d'importants manuscrits orientaux).

Bul. hist. phil. t. II. p. 274. — 1845.

70. Ueber die letzten dem Asiat. Museum zugekommenen muhammedan. Handschriften. (Sur les derniers manuscrits mahométans parvenus au Musée Asiatique). Id. t. V. p. 103. — 1848.

71. Ueber die Handschrift der arabischen Bearbeitung des Josaphat und Barlaam.

Id. t. IX. p. 303. — 1852.

72. Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la bibliot. impér. publique de St-Petersbourg. St-Pét. 1852, 8°.

73. Ueber die dem asiat. Muséum seit dem J. 1850 zugekommenen muhammed. Handschriften. (Sur les manuscrits mahométans parvenus, depuis l'année 1850, au Musée Asiatique). Bul. t. X. p. 76. — 1852.

74. Die muhammedanischen Handschriften der Herzogl. bibliothek zu Coburg. (Les manuscrits mahométans de la bibliothèque grand'ducale à Cobourg). Id. t. XI, p. 139. — 1853.

75. Ueber vier von der Kaiserl. öffentl. bibliothek zu St-Petersburg I. J. 1852 erworbene syrische Handschriften. (sur quatre manuscrits syriaques acquis par la bibliothèque publique, impériale de St-Petersbourg en 1852. Id. id. p. 161. — 1853.

76. Bericht über die vom. W. Staats. R. Chanykov aus Herat eingegangene Sendung von morgenland, Handschriften. (Rapport sur l'envoi de manuscrits orientaux, fait de Hérat par le conseiller d'Etat Khanikof. Id. id. p. 102. — 1858.

77. Ueber eine neue der Kaiserl. öffentl. bibliothek zu St-Petersburg zu Theil gewordene Sammlung von morgenl. Handschriften. (Sur une nouvelle collection de manuscrits orientaux adressés à la bibliothèque publique de St-Petersbourg (journal de St-Petersbourg, 1839, n° 232.)

78. Ueber die vordem Dolgoruky'sche, jetzt der Kais. öffentl. bibliothek zugehörige Sammlung von morgenland. Handschriften (sur la collection de manuscrits orientaux appartenant auparavant à la bibl. Dolgorouky, et aujourd'hui à la bibl. pub. Impériale.)

Mel. Asiat. t. III. p. 725.

79. Die sammlung von morgenlandischen Handschriften Welche die Kaiserl. öffentliche bibliothek zu St-Petersburg, I. J. 1864, von Hrn. v. Chanykov

erworben hat. (La collection de manuscrits orientaux acquise, en 1864, par la bibliothèque publique impér. de St-Pétersbourg de M. Khanikof. St-Pétersb. 1865, 8° etc.)

4° NUMISMATIQUE PEHLEVIE.

Le pehlevi, longtemps langue parlée dans l'empire persan, après que le zend fut devenu langue sacrée, a été étudié par B. Dorn et utilisé dans le déchiffrement des médailles sassanides. C'est encore un dialecte de plus de la langue persanne à ajouter à tous ceux que le savant orientaliste a cherché à approfondir. Aux travaux bien connus de Sylvestre de Sacy, de M. de Longpérier et de M. Olshausen, sur les médailles de ce temps, viennent se joindre les nombreuses recherches de B. Dorn, la plupart inédites et donnant des éclaircissements nouveaux sur l'histoire des Sassanides. Il a publié, sur ce sujet, les travaux numismatiques suivants :

80. Versuch einer erklärung von drei münzen mit sasaniden gepräge. (Essai de quelques éclaircissements sur trois médailles sassanides). Bul. hist. phil. t. I, p. 33. — 1842.

81. Ueber einige bisher ungekannte münzen des dritten sasanidenkoniges, Hormisdas I. (De quelques médailles jusqu'ici inconnues, sur les troisièmes rois sassanides, Hormisdas I^{er}). Id. p. 273. — 1843.

82. Ueber eilf im gouv. Perm ausgegrabenene sasaniden münzen. (Sur onze médailles sassanides, déterrées dans le gouvernement de Perm). Id. t. IV, p. 163. — 1847.

83. Bemerkungen über sasaniden münzen. (Observa-

tions sur les médailles sassanides). V. Bull. de l'Acad. de Saint-Petersbourg. 8°, 33 et 7 pages, 1844. — Mémoire dans lequel il propose de nouvelles interprétations de plusieurs médailles déjà connues, et publie quelques nouvelles médailles tirées des collections de Saint-Petersbourg (V. Rapport de M. J. Mohl à la Société asiatique, 1844).

84. Bemerkungen zur sasaniden münzkunde. (Observations sur la numismatique sassanide). Bull. hist. phil. t. V, p. 225. — 1848.

85. Die pehlew-münzen des asiat. museum's der k. ak. d. w. III. Die münzen der ispehbede, chalifen und deren statthalter. (Les médailles pehlevies du musée asiatique de l'Acad. imp. Les médailles des ispehbedes, des khalifes et de leurs gouverneurs. (Bul. t. XI, p. 223. — 1853.)

86. Noch einige nachweisungen über pehlew-münzen. (Encore quelques indications sur les médailles pehlevies). It. t. XII, p. 81. — 1854.

87. Ueber die letzten dem asiat. museum zugekommenen pehlew-münzen. (Sur les dernières médailles pehlevies, transmises au musée asiatique). Id. t. XIII, p. 346. — 1855.

88. Noch einige worte über ein auf pehlew-münzen vorkommendes sogenanntes münzzeichen oder monogramm. (Encore quelques mots sur une sorte d'entrelacement de signes ou monogrammes qui se rapportent aux médailles pehlevies). Id. t. XV, p. 201. — 1857.

89. — Nachtrage zu den neuen ansichten in der pehlew münzenkunde. (Appendice aux nouveaux aperçus sur la numismatique pehlevie). Mel. asiat. t. III, p. 18. — 1858.

90. I, II. Forschungen in der pehlevy-münzkunde.

(Recherches sur la numismatique pehlevie). Id. p. 256. — 1859 ; et Bul. I, p. 256. — 1860.

91. Ueber eine pehlevy-inschrift und die bedeutung des wortes Avesta. (Sur une inscription pehlevie et la signification du mot Avesta). Id. t. XVI, p. 113. — 1859.

92. Neue ansichten in der pehlewymünzkunde. (Nouveaux aperçus sur la numismatique pehlevie). Id., id. p. 1. — 1858.

5° THÉOLOGIE CHRÉTIENNE.

Il est bien rare de ne pas trouver, parmi les travaux des orientalistes, quelques ouvrages relatifs aux livres saints. Ceux de B. Dorn, dans cet ordre d'études, sont les suivants :

93. De psalterio æthiopico commentatio. — Leipsig, 1823, 4°.

94. Ueber die auf Nadir Schah's befehl verfasste persische uebersetzung der vier Evangelien. (Sur l'ordre donné par Nadir Schah de traduire en persan les quatre évangiles). Bul. hist. ph. t. V, p. 63.

95. De arabica Novi Testamenti versione. — Extrait. (Mel. asiat. IV, p. 603.)

6° DIVERS ÉCRITS SE RATTACHANT A L'ORIENT.

Parmi les divers écrits de B. Dorn qui n'ont pas trouvé place dans les divisions précédentes, plusieurs ont trait à la philologie comparée et à quelques langues orientales, ce sont :

96. Ueber die verwandtschaft des persischen, germanischen und griechisch-lateinischen sprachstammes. (De la parenté des langues persanne, germanique, greco-latine). Hambourg, 1827, 8°.

97. De affinitate slavicae et sanscritae. — Kharkoff, 1832, 8°.

98. Selbstanzeige des werkes: de affinitate, etc. (Dorpat. Jahrb). Bd. I, p. 500.

99. Bericht über M. Alex. Kazembeg's grammatik der türkisch-tatarischen sprache. — 1841. (In den Berichten über die Demidov. Preise. Th. VI, p. 213. (Rapport sur la grammaire turco-tatare de M. A. Kazembeg. Dans les rapports du prix Demidof).

100. Bericht über prof. Beresin's: Recherches sur les dialectes persans. (Demidov. Preis. XXIII, p. 193. — 1854.

101. Bericht über Geitlin's principia grammatices neopersicae. (Demidov. Preis. 15, 1846, p. 237).

102. Bericht über Kazembeg's werk: Anleitung zur türkischen sprache, etc. (Rapport sur l'ouvrage de Kazembeg: Introduction à l'étude de la langue turque).

Prix Demidof. XXIV, p. 93. — 1855.

Histoire.

103. Ueber die Mudschmel-Faszihy betitelte chronologische uebersicht der geschichte von Faszih. (Sur l'aperçu chronologique de Faszih, intitulé: Modjmel Faszihy).

Bul. hist. phil. t. II, p. 1. — 1844.

104. Bericht über Kazembeg's Derbend-Nameh. (Rapport sur le Derbend-Nameh ou Histoire du Derbend, par Kazembeg). Demidof. Preis. XXI, p. 101. — 1852.

105. Bericht über die von Hrn. Weljaminow-Sernov beabsichtigte herausgabe des Abdullah-Nameh. (Rapport sur la publication faite par M. Weljaminof-Sernof de l'Abdullah-Nameh). Bul. XV, p. 171. — 1858.

106. Varnam, fortissimum turcarum propugnaculum, etc., anno 1824 captam celebrat B. Dorn. Kharkof. — 1830, fol.

Divers.

107. Über die hohe wichtigkeit und die namhaften fortschritte der asiatischen studien in Russland. (De la haute importance et des progrès considérables des études orientales en Russie).

(V. Recueil des actes de la séance publique de l'Académie imp. des sciences de Saint-Pétersbourg, du 29 décembre, 1839, Saint-Pétersbourg. — 1840, 4°.)

108. Fraehn's biographie (russisch) im Encyclopad. Lex. 1848. (Biographie de Fraehn en russe, dans le lexicon encyclopédique).

109. Chr. M. Fraehnii, nova supplementa, etc.— Ed. 13. D. Petropoli, 1855, 8°.

110. Chr. M. Frachnii opp. postumorum pars. II Petropoli, — n'est pas encore publié.

111. Drei Lustgange aus Saadi's Rosenhain. Hambourg. 1827, 81.

112. Bemerkungen über eine stelle in « Koch's Wanderungen im Orient. » etc. (Remarques sur un passage des pérégrinations en Orient de Kock.) Bul. t. VII. p. 45. — 1850.

113. Bericht über Tornauw's werk : Darlegung des Moslem. Rechts. (Rapport sur l'ouvrage de Tornauw

intitulé : explication des droits du musulman.) Demidof. Preis. XX. p. 203. — 1831.

114. Auszüge aus briefen (extraits de lettres) journal de la Société orientale allemande. Zeit. d. D. Morg. Ges. Vol. VI, p. 403. 1832.

115. Die berühmtesten muhammedanischen schonschreiber. (Les écrivains mahométans les plus célèbres). Bul. t. X. p. 63. — 1832.

116. Ein Nachtrag zu Schnurrer's bibliotheca arabica (supplément à la bibliothèque arabe de Schnurrer).

Journ. de la soc. orientale allemande, t. VIII, p. 386.

117. Suum cuique. Bul. t. XIII, p. 139. — 1833.

118. Bericht über Lerch's Reise nach Roslawl (Rapport sur le voyage de Lerch à Roslawl.) Bul. XIV, p. 74.

119. Bericht über eine Wissenschaftliche Reise ins Ausland (Rapport sur un voyage scientifique à l'étranger.) Mel. Asiat. t. III. p. 676.

120. Die Gilanerin im Walde (1864).

121. Ueber den vom der Kaiserl. öffentl. Bibliothek angekauften Nachlass Freytag's (Russ. St-Pétersbourg zeit. 1864. n° 9.) (Sur la succession de Freytag acheté par la Bib. Imp. de St-Pétersb.)

122. Gmelin's Grab im Kaukasus (Le tombeau de l'académicien Gmelin dans le Caucase.)

Journal de St-Pétersbourg, 1861, n° 166.

Nous venons de voir la variété, l'importance, le nombre des ouvrages et opuscules de B. Dorn, et dont l'énumération complète paraît pour la première fois. Ses études se sont principalement portées sur les dialectes persans, l'histoire générale des peuples du Caucase et celle de plusieurs provinces de la Perse. En philologie, il nous a montré l'affinité du slave avec le sanscrit, et celle du persan avec l'allemand, le grec et le

latin. Une méthode rigoureuse de travail, une grande sagacité d'interprétation, des vues élevées, une connaissance presque encyclopédique des langues, se remarquent dans ses travaux. C'est un des rares orientalistes qui aient embrassé, dans leurs recherches, le plus grand nombre d'idiomes. Les principales langues de l'Europe, l'allemand, le russe, l'anglais, le français, etc., sans parler des langues classiques; les langues sémitiques : l'hébreu, l'arabe, le syriaque, l'éthiopien; parmi les langues indo-européennes : le sanscrit, le pehlevi, le persan et ses dialectes : afghan, mazandéranien, guilanais, talyche, tate; parmi les langues d'origine tatare : le turc, etc.; tel est l'immense cercle lingual que B. Dorn a parcouru.

La Russie a eu le coup d'œil fort juste dans le choix des savants qu'elle a empruntés à la France, à l'Allemagne, à l'Orient, etc : il suffit de citer avec B. Dorn, les Brosset, les Charmoy, les Kazembeg, etc. Mais aussi elle sait les encourager et reconnaître leurs services par des récompenses éclatantes. S'agit-il d'augmenter le nombre des chaires de langues orientales, elle se décide promptement; faut-il des pensions, des décorations à ses orientalistes éminents, elle ouvre une large main; y a-t-il des publications importantes à faire, des missions scientifiques à entreprendre, ses vaisseaux, son trésor sont prêts. La Russie sert royalement les intérêts de la science.

X

P.-JEAN VETH

Veth (Pieter-Johannes), orientaliste hollandais, né à Dordrecht, le 2 décembre 1814, étudia les lettres classiques sous MM. Bake et Peerlkamp, la théologie avec MM. Clarisse, van Hengel et Kirst, les lettres orientales aux cours de van der Palm, Hamaker, et surtout de Weyers (1832-1838).

Après avoir quitté l'Université, avec les grades de *litterarum humaniorum candidatus* et de *theologiæ candidatus*, il devint répétiteur à l'Académie royale militaire de Breda, où il enseigna les langues anglaise et malaye, la géographie et l'histoire des possessions néerlandaises aux Indes orientales. Il remplit ces fonctions de 1838 à 1841, tout en se perfectionnant dans l'étude du malay, sous la direction du professeur Roorda van Eysinga, à qui il avait été adjoint pour l'enseignement de cette langue. En 1841, P.-J. Veth fut appelé à l'athénée de Franeker (Frise), comme professeur de langues orien-

tales; et, en 1842, lors de la suppression de cet athénée, le conseil municipal d'Amsterdam lui offrit la chaire de professeur des langues orientales, antiquités hébraïques, exégèse de l'Ancien Testament et de philosophie spéculative, à l'athénée de cette ville.

Destiné au ministère de l'Eglise réformée, il renonça à suivre cette carrière, pour se vouer à l'étude des langues et de l'histoire de l'Inde archipélagique, dont il s'est toujours occupé avec une ardeur peu commune. Dans son enseignement, à Amsterdam, il dut initier les futurs ministres protestants à la connaissance de l'hébreu et des antiquités hébraïques : ce fut là un motif de plus qui l'éloigna de l'état ecclésiastique.

En 1841, le sénat de l'Université de Leyde lui conféra, *honoris causa*, le grade de *litterarum humaniorum doctor, philosophiæ theoreticæ*. Elu membre de la troisième classe de l'institut royal des Pays-Bas, il fut le président de cette classe de 1849 à 1851. L'Institut de la Hollande, imitation des institutions françaises, fondé par le roi Louis Napoléon, fut supprimé à la fin de 1851, par M. Thorbecke, chef du parti politique dont P.-J. Veth avait embrassé les vues, et qui était son ami. Le ministère van Hall, appelé à la direction des affaires, fit revivre cette institution sous le nom de deuxième classe, ou section littéraire de l'Académie néerlandaise des sciences. P.-J. Veth refusa d'entrer à l'Académie, au commencement de 1853. Toutefois, les raisons politiques, qui lui firent décliner cet honneur, ayant cessé d'exister vers 1864, il accepta cette place qui lui était proposée, et dont il était digne à tant de titres.

Après un séjour de vingt-deux ans à Amsterdam, comme professeur à l'athénée, il fut appelé, en 1864, à Leyde, pour occuper la place de professeur à l'Ecole spé-

ciale des langues, géographie et ethnologie des Indes néerlandaises, créée par l'État, en vertu d'une loi du 10 juin 1864.

Cette école est adjointe à l'Université, mais n'en fait pas partie. Elle a un règlement particulier. Les professeurs ne prennent point part aux délibérations du conseil académique, mais forment un conseil à part. Le but de cette institution est double. Elle sert, en général, à répandre la connaissance des Indes néerlandaises, et spécialement à instruire les futurs fonctionnaires civils du gouvernement aux Indes. Ces derniers, avant d'être nommés, doivent subir un examen devant une commission nommée annuellement par le ministre des colonies, et composée des professeurs de l'école, de quelques hommes d'État et anciens administrateurs, des professeurs d'une école municipale fondée dans le même but par la ville de Delft. L'académie de cette dernière ville, autrefois destinée en partie à l'éducation des fonctionnaires au service des Indes, a été changée en école polytechnique. Les candidats ne sont pas contraints de suivre les cours de l'école de l'État; ils sont parfaitement libres de régler leurs études à leur gré. Le nombre des chaires de l'école est de quatre. L'enseignement de la langue et de la littérature javanaises est confié à M. Roorda; celui de langue et de littérature malayes à M. Pynappel; celui de droit public et administratif et d'histoire des Indes néerlandaises, à M. W. Scheltema. P.-J. Veth est chargé d'un cours de géographie, ethnologie, institutions religieuses et droit mahométan. Il a ouvert son cours le 22 septembre 1864, en prononçant un discours sur le caractère et le but de l'enseignement de la géographie et de l'ethnologie des Indes néerlandaises aux futurs fonctionnaires du gouvernement.

Il est membre des sociétés suivantes : Société des arts et des sciences de Batavia; Société asiatique de Paris; Institut royal pour les langues, la géographie et l'ethnographie des possessions néerlandaises aux Indes orientales, à Delft; Société pour l'avancement de la connaissance des Indes (*Indisch Genatschap*), à La Haye; Société historique d'Utrecht; Société de littérature de Leyde; Société provinciale de la Frise; Société provinciale d'Utrecht.

P.-J. Veth a fait, dans sa carrière, des efforts constants pour assurer le maintien des principes constitutionnels dans son pays, et le triomphe de vues plus libérales dans l'administration du commerce. Ami déclaré de la liberté politique, de la tolérance religieuse, de l'abolition de l'esclavage, de la liberté du commerce et de l'industrie, il a cru devoir travailler sans cesse à l'application de ces principes aux possessions hollandaises d'outre-mer, objet de ses études et de son amour. Dans ce but, il a pris une part active à la rédaction d'un journal appelé *de Indiër* (l'Indien), du mois de juillet 1831 jusqu'à la fin de 1832. Depuis le commencement de 1844, il a collaboré à la *Revue de Gids* (le Guide), revue qui passe, en Hollande, pour la plus importante : par le plan général, elle se rapproche de l'*Edinburgh Review*, et de la *Revue des Deux-Mondes*.

En 1838, P.-J. Veth crut devoir défendre les droits des fabricants qui avaient entrepris de faire les plaques pour la monnaie de cuivre, destinée aux Indes Orientales, en vertu de la loi du 1^{er} mai 1834. L'affaire faisait beaucoup de bruit et rappelait, sous plusieurs rapports, la fameuse histoire du *Wood's patent* en Angleterre. P.-J. Veth parvint à éclaircir une matière fort obscure, très-compiquée, dans un essai intitulé : « *la fabrication*

de la monnaie de cuivre pour les Indes Néerlandaises, » et qui fut inséré dans le *Tydschrift voor Nederlandsche Indie* (Revue des Indes Néerlandaises). Ce travail, distribué aux membres des Etats Généraux, eut un succès complet.

Avant la création de l'Ecole où il est maintenant professeur, P.-J. Veth avait critiqué deux fois le système d'éducation des fonctionnaires civils pour les Indes : la première fois en 1853 dans « *de Gids* » (le Guide), la deuxième fois en 1860 dans une revue hebdomadaire le « *Zondagsblad* » (feuille du Dimanche). En 1862, les ministres de l'Intérieur et des Colonies nommèrent une Commission de cinq membres pour préparer un projet de loi sur cette matière. P.-J. Veth fit partie de cette Commission, qui le choisit pour secrétaire. Il fut chargé, en cette qualité, de la rédaction du rapport. La chaire qu'il occupe maintenant fut en partie la récompense de ces travaux. Pour faire connaître le but de la nouvelle institution et pour la garantir, autant que possible, de certaines influences nuisibles, il publia dans le *Guide*, de septembre 1864, un article intitulé : « *Conditions d'admission des fonctionnaires civils destinés aux Indes Néerlandaises*; » puis une préface à une collection de documents officiels sur l'éducation et l'admission des fonctionnaires civils aux Indes Néerlandaises.

Vers la fin de 1865 le ministre des Colonies de la Hollande, soumit aux Etats Généraux un projet de loi pour régler les conditions des entreprises agricoles et industrielles aux Indes Néerlandaises. La loi antérieure qui assurait le monopole gouvernemental au détriment de l'industrie privée, était vivement combattue par les libéraux. Le projet du Ministre était de profiter de cette occasion pour régler la propriété foncière, en obtenant que le Gouvernement renonçât solennellement aux droits

qu'il s'était réservé de disposer du sol et du labeur des Javanais pour la culture des denrées coloniales, en assurant aux indigènes l'usage libre de leurs terres, tout en maintenant provisoirement l'obligation pour eux de cultiver le café. P.-J. Veth prit une part très-active à la défense de cette loi, conçue dans un esprit libéral. Au commencement de 1866, il publia dans le *Guide*, une série d'articles sous le titre « *de Cultuurwet* » (La loi sur les cultures). Malheureusement une dissidence survenue parmi les membres du cabinet libéral, amena sa dissolution partielle. Le ministre des colonies fut obligé de retirer la loi et de faire place avec ses collègues à un cabinet conservateur.

P.-J. Veth, toujours prêt quand il s'agit de rendre service à son pays, accepta en 1858 une mission que lui confia la Société pour l'utilité générale : « *Tot Nut van't Algemeen.* » Cette association s'est imposé le devoir de veiller aux intérêts du peuple, en répandant l'instruction et les connaissances utiles. Une nouvelle loi sur l'enseignement primaire, volée par les Etats généraux le 13 août 1837, donna aux conseils communaux un délai de trois ans pour mettre leurs institutions scolaires dans les conditions exigées. La Société de l'utilité générale voulant se mettre à même d'appuyer et de diriger cette réforme par ses conseils, offrit à P.-J. Veth de se charger d'un voyage en Belgique, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, pour y faire une étude sur l'enseignement populaire. Muni d'une recommandation du ministre des affaires étrangères, à tous les agents diplomatiques des Pays-Bas, il visita la Belgique au mois de décembre 1858 et la France, au mois d'avril 1859. Des deuils de famille l'empêchèrent de terminer sa mission. Un extrait du rapport qu'il offrit à la Société, fut im-

primé en 1861 sous le titre : *Blik op de Nederlandsche Volksschool, naar aanleiding van een bezoek aan eenige instellingen van onderwijs in Frankryk en België*. (Coup d'œil sur les écoles populaires aux Pays-Bas, à l'occasion d'une visite faite à quelques institutions scolaires en Belgique et en France). Quoique publié un peu tard, ce rapport ne fut pas absolument sans effet : il provoqua des critiques amères de la part des adorateurs d'institutions vieilles, et dont les préjugés étaient froissés.

La Société d'utilité générale donna depuis à P.-J. Veth une nouvelle preuve de sa confiance en le nommant son représentant au congrès de Gand, en 1863, pour le progrès des sciences sociales ; il prit part aux débats de la section pour l'éducation et l'instruction.

Les ouvrages de P.-J. Veth sont très-nombreux et embrassent des sujets variés ; ils peuvent se classer comme suit :

1° Travaux relatifs aux Indes Néerlandaises : I. Économie politique, commerciale, etc. instruction publique, voyages, etc. II. Histoire, géographie, littérature, langues, etc ;

2° Etudes bibliques ;

3° Ouvrages relatifs à l'Orient sémitique et musulman ;

4° Travaux littéraires etc., étrangers à l'Orient.

1° TRAVAUX RELATIFS AUX INDES NÉERLANDAISES :

I. Économie politique, commerciale, instruction publique, voyages, etc.

II. Histoire, géographie, littérature, langues, etc.

I.

P.-J. Veth est l'homme de l'Europe le plus versé

dans la connaissance des Indes Néerlandaises : il a étudié l'Archipel indien, asiatique, ou Malaisie, sous toutes ses faces. C'est donc à ses travaux qu'il faut recourir pour se faire une idée exacte de ces pays lointains, aux points de vue : géographique, commercial, politique, historique, littéraire, lingual, etc. Il a publié :

1. Compte-rendu des « *Vues sur les Indes Néerlandaises*, » par M. Van de Velde. (Le Guide. 1844).

2. Bydragen tot de Kennis van den politicken toestand van Nederlandsch-Indie (contributions à la connaissance de la condition politique des Indes Néerlandaises). I. De openbaarheid der koloniale aangelegenheden (la publicité des affaires coloniales). Amsterdam, 1848. II. De politieke demonstratie te Batavia (la démonstration politique à Batavia), mai. 1848. Amsterdam.

3. L'opposition au système colonial. Examen de plusieurs brochures en deux articles. (Le Guide. 1849).

4. De vestiging en uitbreiding der Nederlanders ter westkust van Sumatra door den generaal-majoor L. Ridder de Stuers, uitgegeven door P.-J. Veth (l'établissement et les conquêtes des Hollandais sur la côte occidentale de Sumatra, par le général-major L. Chevalier de Stuers, publié par P.-J. Veth). 2 vol. in-8°. Amsterdam, 1849-1850.

5. Over den toestanden de behoeften van het onderwijs der jengd in Ned-Indie, aanspraak by de opening van de algemeene vergadering der maatschappy tot nut van't algemeen den 13 octobre 1850 (sur la condition et les besoins de l'instruction primaire aux Indes-Orientales Néerlandaises, discours d'ouverture pour la séance publique de la société d'utilité générale. Amst. 1850).

6. Reis over Java, Madura en Bali in het midden van 1847, door W. R. van Hoëvell, uitgegeven onder

toezeyt van P.-J. Veth (voyage dans les îles de Java, Madura et Bali, au milieu de l'année 1847, par M. W. R. van Hoëvell, publié sous la direction de P.-J. Veth. Amsterdam. v. I, 1849 ; v. II, 1851 ; vol. III, 1^{re} livraison, 1854). En 1847, M. Van Hoëvell, encore à Batavia, voulant publier en Hollande le récit d'un voyage qu'il avait fait dans les îles de Java, Madura et Bali, transmet son manuscrit à P.-J. Veth, qui le publia avec quelques notes, principalement pour éclaircir de nombreux termes malais et javanais. Bien que M. Van Hoëvell fût de retour en Hollande avant la publication du vol. II, il jugea bon de laisser à P.-J. Veth le soin de publier le reste de l'ouvrage pour éviter toute inégalité dans l'exécution ; mais ses occupations, comme membre de la chambre des représentants et éditeur de la *Revue des Indes*, l'ont empêché d'achever un ouvrage qui lui fait le plus grand honneur.

7. Coup-d'œil sur l'Inde archipélagique. (Contributions à l'avancement de la société d'utilité générale. 1849.)

8. Examen critique du « Journal of the Indian archipelago de M. Logan. (Le Guide. 1850).

9. Observations sur l'éducation des enfants des militaires européens aux Indes Néerlandaises. (Mémoires pour l'avancement de la connaissance des Indes. 1851).

10. L'académie de Delft examinée au point de vue de l'instruction des employés aux Indes Néerlandaises. (Le Guide, 1853).

11. Notice biographique du professeur C.-G.-C. Reinwardt, connu par ses voyages scientifiques et ses travaux dans l'intérêt de la science et de l'éducation dans les Indes Néerlandaises (insérée dans les *Mémoires de la Société pour l'avancement de la connaissance des Indes*. 1856).

12. La société des arts et des sciences à Batavia. Histoire de cette société et revue des ouvrages qu'elle a publiés. (Le Guide. 1857).

13. L'enseignement aux Indes Néerlandaises, d'après le rapport officiel de 1858. (Id. 1860).

14. La culture libre du tabac dans la résidence de Rembang (Java). (Id. Id.)

15. Multatuli versus droogstoppel, Slymering et C^o (Compte rendu d'un livre très-excentrique, mais écrit avec un talent et une verve remarquables par M. Douwes Dekker (sous le nom de Multatuli), intitulé: Max Havelaar ou les ventes de café de la société de commerce néerlandaise. (Id. 1860).

16. La chambre obscure de Jeronimus. Examen d'un livre de M. Van Hoëvell, intitulé : Scènes de la vie dans les Indes Néerlandaises. (Id. Id.)

17. L'académie de Delft (Zondagsblad, feuille du dimanche, 1860).

18. Bydragen tot de kennis der vooruaamste voortbrengselen von Nederlandsch Indië, uitgegeven door de maatschappy tot nut van't algemeen (Monographies des principaux produits des Indes Néerlandaises, publiées par la société d'utilité générale. I. Le riz (1860). II. Le café (1861). III. Le coton (1865). IV. Le sagou (1866).

II.

19. Compte-rendu d'un choix d'extraits malais, publié par M. Meursinge. (Le Guide. 1842).

20. Essai historique sur l'étude du Javanais dans les Pays-Bas, suivi d'un compte-rendu de la grammaire javanaise de M. T. Roorda (id. 1844). La partie histo-

rique de cet essai a été traduite en allemand par M. Zehner, dans *Hallische litteratur-zeitung*.

21. L'enseignement du Javanais. Compte-rendu de l'ouvrage de M. Brumund sur ce sujet. (*Le Guide*. 1858.)

22. Observations sur les spécimens des caractères de la langue des Battas de Sumatra et les langues de Macassar et de Boni, dans l'île de Célèbes, fondus et gravés par M. N. Tetterode de Rotterdam, sous la direction de M. le professeur Millies (id. 1856.)

23. Observations sur la situation des îles à l'ouest de Sumatra, pour servir d'introduction à une description des îles Mantawei. (*Revue des Indes Néerlandaises* de M. R. Van Hoëvell. 1849).

24. Rapport de M. Horsfield sur l'île de Banca, traduit de l'anglais et accompagné de nombreuses notes historiques, géographiques, etc., cinq articles (id. 1850-1852.)

25. L'île de Flores (id. 1855.)

26. Borneo's wester-afdeeling, geographisch, statistisch, historisch, voorafgegaann van eene algemeene schets des ganschen eilands (La résidence occidentale de Bornéo, géographie, statistique, histoire, précédé d'une notice générale de l'île entière. Deux gros volumes, 8°, Zalt Bommel. 1854-1856.)

27. — Het eiland Timor (L'île de Timor). Amsterdam. 1855. 8°. Essai publié dans le *Guide*, tiré à part à cent exemplaires.

28. Histoire de Sumatra. (*Le Guide*, cinq articles, 1849-1850.)

29. Indiana. Examen critique d'un recueil publié sous ce titre par M. Brumund de Sourabaya (id. 1854.)

30. Surinam. Examen des livres de MM. Van Sypes-

teyn, Kappler, Van Hoëvell, etc., sur cette colonie (id. 1855.)

31. Compte-rendu du dictionnaire géographique universel de M. Kramer et des premières livraisons d'un dictionnaire géographique et statistique des Indes Néerlandaises (id. 1859.)

32. Compte-rendu du premier numéro de la nouvelle série de la revue des Indes Néerlandaises, rédigée par M. Blecker ; de l'atlas universel des Indes Néerlandaises de MM. Melvill van carabee et versteeg (id. 1863.)

33. Nouvelle littérature des Indes Néerlandaises. Sous ce titre général, P.-J. Veth a passé en revue un grand nombre de livres sur les langues javanaise, sou-daïque, macassare, bataque, daïaque et malaye, par MM. T. Roorda, J. Rigg, B.-F. Matthes, N. Van der Turck, A. Hardeland, E. Netscher, J. de Hollander et J. Pynappel ; les lettres sur l'île de Sumatra par M. Pruijs vander Hoeven ; les livres de voyage aux Indes Néerlandaises de MM. Quarles van Ufford et Gevers Deynoot ; une dissertation sur la zoologie des Indes Néerlandaises de M. A. Wallace, publiée dans le *Journal of the Linnean Society*, et quelques lettres sur le même sujet de M. Doleschall, publiées dans les *Verhandlungen der kaiserlich-königlichen zoologisch-botanischen gesellschaft in Wien*. (Id. 1864-1865.)

34. Notice biographique sur M. G. Brumund, voyageur et antiquaire distingué, travaux remarquables sur les Indes Néerlandaises. (Mémoires de la société de littérature de Leyde, 1864.)

35. Discours sur la géographie physique de l'archipel indien de M. A. R. Wallace traduit du *Journal of the geographical society* avec des notes. (Revue des Indes Néerland. 1865.)

36. Discours sur la situation actuelle et le développement des ressources de l'île de Bornéo, prononcé à la séance du 13 avril 1866 de la société, pour cultiver la connaissance des Indes (Indisch Genootschap) (id. 1866.)

P.-J. Veth s'occupe maintenant d'un article étendu sur l'île de Sumatra, qui sera inséré dans le dictionnaire géographique et statistique des Indes Néerlandaises.

2° ÉTUDES BIBLIQUES.

L'étude des livres saints est poursuivie, en Hollande, avec ardeur : on les analyse, on les dissèque avec un soin extrême. L'érudit met le scalpel dans toutes les questions d'histoire, de géographie, d'archéologie, d'histoire naturelle; il cherche à pénétrer dans les replis les plus intimes du texte sacré. Le synode de l'Église réformée s'étant proposé de publier une nouvelle traduction de la Bible en hollandais, à la hauteur de la science moderne, chargea P.-J. Veth, avec les professeurs Roorda, Juynboll et Kuenen, d'en arrêter le plan. Il s'était chargé, pour sa part, des livres de Job, des Rois et des Chroniques; mais ses nouvelles fonctions l'ont empêché, jusqu'à présent, de donner suite à ce travail. On a de lui :

37. Comptes-rendu d'une nouvelle traduction hollandaise, avec notes, des prophéties de Joël, Amos et Obadiah (*le Guide*, 1844).

38. Examen de quelques brochures relatives à un projet de soumettre l'enseignement théologique, dans les Universités des Pays-Bas, au contrôle du synode de l'Église réformée (Id., 1843).

39. Essai critique sur le livre de M. Asahel Grant : *Les Nestoriens* ou les dix tribus, 2 articles (Id., 1843).

40. Examen du livre de M. Friedlieb de Bonn : Archéologie de l'histoire de Notre Seigneur J.-C. (Id. 1846).

41 Examen de quelques brochures sur la condition de l'Église protestante aux Indes néerlandaises (Id., 1847).

42. Géographie biblique : I. Examen critique de l'Atlas biblique de M. van Senden; d'une nouvelle carte de la Palestine, de M. de Bruyn, et d'un manuel de géographie biblique de M. Waterman. II. Essai sur les monts Abarim. III. Essai sur la vallée du Liban (Id., 1848).

43. Openbaar verslag van het Nederlandsch Bybelgenootschap, voorgedragen (Rapport public sur les travaux de la Société biblique néerlandaise, du 17 déc. 1849). Amst., 1850.

44. Beknopte Hebreeuwsche Spraakkunst (Grammaire hébraïque, en abrégé). 1^{re} édit. Amst. 1847, 2^e édit. Amst. 1852. 8°.

45. Bibelsch Woordenboek (Dictionnaire biblique). Amsterdam. 3 vol. 1852-1859. Cet ouvrage considérable a été publié avec la collaboration de ses amis et collègues, MM. W. Moll et F.-J. Domela Nieuvenhuis et d'autres savants hollandais. P.-J. Veth a fourni les articles d'histoire naturelle biblique et un grand nombre d'autres, relatifs à la géographie, archéologie, et critique des livres de l'Ancien Testament. Une appréciation assez étendue de ce dictionnaire se trouve dans la Revue théologique de Strasbourg, de M. Colani.

46. Bybel-Atlas door G.-H. van Senden, Nieuwe verbeterde uitgave, bevattende tevens de voltooging van het onafgewerkt register (Atlas biblique de G.-H. van Senden, nouvelle édition revue, avec la continuation de l'index resté incomplet). Amsterdam. 4°.

L'ouvrage conçu par M. van Senden consiste en 24 cartes, avec un texte explicatif et un index, qui est

plutôt un dictionnaire géographique de la Bible. Toutes les questions qui se rattachent à la situation des lieux y sont traitées à fond. L'auteur avait achevé les cartes, et même commencé la révision de quelques-unes, et fini les deux cinquièmes de l'index, quand il mourut. P.-J. Veth, aidé des papiers laissés par l'auteur, s'est occupé d'une refonte de cet Atlas, en substituant de nouvelles cartes à celles qui étaient incomplètes, et en continuant l'index. Deux livraisons, contenant 8 cartes et 10 feuilles de l'index, ont paru à Amsterdam en 1836; mais elles ne contiennent qu'une seule carte modifiée par P.-J. Veth. Une nouvelle de lui est la neuvième. La tâche de P.-J. Veth s'est bornée à la révision d'une partie des cartes, révision, du reste, fort imparfaite, le cadre des cartes étant beaucoup trop restreint. P.-J. Veth, en s'occupant de cette publication, a reconnu que l'ouvrage de M. van Senden, quoique jouissant d'une grande réputation, serait tout à fait à refaire pour être mis au niveau de nos connaissances actuelles. La sixième et dernière livraison des cartes a paru en 1837. L'index est resté incomplet. P.-J. Veth n'y a ajouté qu'un petit nombre d'articles.

47. *Geschiedenis der christelyke Kerk in Tafereelen* (Histoire de l'Église chrétienne en tableaux). Amsterdam, 1832-1839, 5 vol. Cet ouvrage s'est publié sous la direction de M. le professeur Moll, d'Amsterdam, avec la coopération de plusieurs savants hollandais. P.-J. Veth a donné les tableaux suivants : Traductions anciennes de la Bible, surtout du Nouveau Testament; Agrandissement et persécution de l'Église en Orient; Mahomet et le Coran; les Conquêtes de l'Islamisme; l'Église grecque et orientale pendant la Réforme. Le cinquième et dernier volume contient l'article suivant,

assez étendu, intitulé : les Eglises de l'Orient depuis la paix de Westphalie; il est divisé en 8 chapitres : 1. Le Patriarche Nikon (de l'Eglise russe) et les Rascolnics; 2. Le saint Synode et le Césaropapisme; 3. L'Eglise russe dans ses rapports avec les dissidents; 4. Les Eglises grecques sous la domination de l'islamisme; 5. La guerre pour la délivrance de la Grèce et le synode d'Athènes; 6. Les différends sur les Lieux-Saints; 7. Le protestantisme en Orient; 8. La dernière guerre en Orient, et son influence sur le sort des chrétiens.

3° OUVRAGES RELATIFS A L'ORIENT SÉMITIQUE ET MUSULMAN.

La connaissance de la langue arabe est indispensable aux orientalistes qui veulent se rendre compte de l'état actuel des populations musulmanes, et du mouvement civilisateur, produit par l'expansion dans le monde oriental des idées islamiques au temps du grand Khalfat. Aussi P. J. Veth en a-t-il fait une étude approfondie. Malheureusement il ne nous a donné qu'un petit nombre de travaux dans cette direction :

48. — Liber Es-sojutii de nominibus relativis, inscriptus : *Lob Et-lobab*, arabice editus cum annot. crit. Part. I Lugduni-Batavorum 1840. Part. II. id. 1842. Supplementum annotationis, id. 1851, 4°. Il lui reste, pour compléter cette publication, si utile aux orientalistes qui s'occupent d'histoire et de géographie, à publier les prolegomènes qui sont écrits en grande partie depuis vingt ans, mais que ses occupations présentes l'empêchent de terminer.

49. — Dissertatio de institutis Arabum erudiendæ

juventuti et litteris promovendis inservientibus. Amsterdam. 1843. 8°.

50. — Mahomet et le Coran (cinq articles dans *le Guide*), 1843.

51. — Compte-rendu du livre de M. Dozy : Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes. (Id. 1846).

52. — Oratio de religionis islamiticæ studio a theologis christianis minime negligendo. Amsterdam 1843. 4°.

53. — Compte-rendu de trois discours sur les lettres orientales de H. A. Schultens (*Le Guide*. 1846).

54. — Essai sur l'expédition des Anglais dans l'Afghanistan, d'après le livre de M. Vincent Eyre (Id. 1847).

55. — Légendes orientales (Id., id.).

56. — Sur la nécessité d'étendre dans les universités des Pays-Bas la connaissance des différentes branches de la littérature orientale (Discours prononcé dans une séance publique de la 3^e classe, inséré dans les Annales de l'Institut royal des Pays-Bas, 1849).

57. — De beoefening der Oostersche letteren aanbevelen aan de algemeene belangstelling; Akademische rede uitgesproken (L'étude de la littérature orientale, recommandée à l'attention générale, discours académique prononcé le 3 octobre 1850). Amst. 1850.

58. — Les Edomites et les Nabatéens. Etude Historique (*Le Guide*, les deux premiers articles 1850; le troisième 1852).

59. — La musique chez les Hébreux (Id. 1853).

60. — La question d'Orient (Id. 1854).

61. — Histoire des langues sémitiques. — Compte-rendu de l'histoire des langues sémitiques de M. E. Renan; de la grammaire assyrienne de M. Oppert, et des études sur la formation des langues sémitiques de M. l'abbé Leguest (Id. 1864).

62. — Un historien néerlandais. — Compte-rendu de l'histoire des Musulmans d'Espagne de M. R. Dozy (Id. 1863).

P. J. Veth avait commencé à réaliser le projet d'une nouvelle traduction hollandaise du Koran, avec une introduction historique sur la propagation de l'islamisme dans l'Inde archipélagique et des notes détaillées à l'usage des employés aux Indes. Il a complètement abandonné cet ouvrage qui, exécuté par lui, aurait été bien intéressant et bien utile. Il en est de même d'une grammaire et d'une chrestomathie syriaques, à moitié achevées, et dont il ne pourra peut-être plus s'occuper.

L'idée de P. J. Veth sur le Koran devrait tenter un de nos arabisants. Ce qu'il se proposait de faire pour les Indes néerlandaises, pourrait être accompli pour l'Algérie. Quoique nous ayons dans la traduction de Kazimirski un beau et excellent travail, il y aurait à faire du Koran une traduction nouvelle, en profitant des recherches récentes, avec des notes étendues sur l'histoire, les mœurs, la jurisprudence usuelle, de manière à mettre nos magistrats, administrateurs, officiers, interprètes, etc., au courant des choses et des principes de l'Islam. Il faudrait avoir soin surtout de signaler les points de contact de nos idées avec celles des Arabes. On sait, du reste, que le Koran et les *hadith* (traditions orales) de Mahomet forment encore aujourd'hui pour les Musulmans, la base du droit canonique, civil et politique.

4° TRAVAUX LITTÉRAIRES ÉTRANGERS A L'ORIENT.

L'activité littéraire de P. J. Veth s'est également exercée sur des sujets étrangers à l'Orient. Il a publié :

63. — Specimens from the english classics, with an

introductory essay on english littérature, explanatory notes and a glossary. 2 vol. in-8° Dordrecht. 1840-1841.

64. — Compte-rendu du second voyage autour du monde (Zweite Weltreise) de Mad. Ida Pfeiffer (Revue des Ind. néerl. 1836).

65. — Essai sur William Beckford, auteur du roman de *Vathek* (*le Guide*, 1844).

66. — Nelson, Pitt et Fox. Traduction en vers de l'introduction de *Marmion*, de Walter Scott (Id. 1844).

67. — Examen critique de trois recueils de poésies néerlandaises. 3 articles (Id. 1845).

68. — Fragments traduits de l'*Eothen* de M. Kinlake (Id. 1846).

69. — Examen d'un livre de M. J. Bosscha sur les rapports entre les Allemands et les Hollandais avant la paix de Munster (Id. 1847.)

70. — Géographie populaire dans les Pays-Bas. Examen critique de plusieurs cartes et livres d'instruction géographique (Id. 1852).

71. — Essai sur Hogarth et ses œuvres (Id. 1856).

72. — *Hypatia*. Examen critique du roman anglais de M. Kingsley, publié sous ce titre (Id., id.)

73. — *Het leven van Dr J. van Gilse* (Biographie du docteur J. van Gilse, professeur à Amsterdam). Cette biographie forme le 4^e volume d'un recueil d'opuscules du savant professeur, formé et publié par P. J. Veth en 1860 et 1861.

74. — Le repas de la garde civique de van der Helst. A l'occasion de la gravure publiée par M. Kaiser d'après ce magnifique tableau, chef-d'œuvre de l'école hollandaise (*le Guide*, 1837).

75. — Friedrich Bodenstedt. Revue des *Lieder des*

Mirza Schaffy et de la tragédie *Demetrius* de cet auteur (Id., id.)

76. — Compte-rendu de l'ouvrage de M. Van der Kellen : *Nederland's Oudheden* (Antiquités des Pays-Bas Id. 1858).

77. — Jean Chrétien Baud. Compte-rendu d'un écrit biographique sur cet homme d'État (Id. 1860).

78. — *Térence et la vieille comédie latine*. A l'occasion d'une nouvelle traduction hollandaise des comédies de Térence par M. Van Deventer (Id. 1862).

79. — Compte-rendu de l'histoire de l'antiquité de Wynne (M. Id. 1864).

80. — La délivrance de Cherson. Esquisse historique (Id. 1865).

81. — L'antiquité sous un habit moderne. Compte-rendu d'un roman de M. Ebers : *Eine Aegyptische Königstochter* (Id. 1866).

Voilà la série complète des œuvres de P. J. Veth.

Cet orientaliste et publiciste appartient à cette belle et solide école d'érudition hollandaise qui a produit des hommes comme Schultens, Hamaker, Weyers, etc., et de notre temps Roorda, Dozy, Juynboll, etc, école dont les représentants se distinguent par ces qualités essentielles du noble métier des lettres : netteté d'intelligence, jugement prompt et droit, activité et conscience dans le travail, recherche du mieux, et ce souffle d'enthousiasme qui soutient dans la poursuite des vérités scientifiques. P. J. Veth aurait pu nous donner, avec ses merveilleuses aptitudes, un plus grand nombre de travaux sur la littérature orientale proprement dite. Mais la tâche qu'il s'est imposée, à chacun son lot, a été d'étudier, sous tous ses aspects, les Indes néerlandaises, et d'em-

ployer ses efforts à faire pénétrer, même dans l'administration de ces régions, et pour protéger les indigènes contre les trafiquants, les principes libéraux à la défense desquels il a consacré sa vie.

XI

AM. SÉDILLOT.

Sédillot (Louis, Pierre, Eugène, Amélie), orientaliste français, né à Paris le 23 juin 1808, est le second fils de Jean-Jacques-Emmanuel Sédillot, orientaliste et astrologue, et de Marie-Julie Fossé, fille du lieutenant-colonel de ce nom, qui a laissé des ouvrages estimés dans la tactique militaire.

Son frère aîné, Charles-Emmanuel Sédillot, est aujourd'hui l'un de nos grands chirurgiens, et sa sœur Julie Sédillot, morte en 1846, a composé divers ouvrages d'éducation.

Élève de son père pour les langues orientales et les mathématiques, et porté par son goût naturel à suivre la même carrière, Am. Sédillot, après de brillantes études au collège Henri IV, se trouva momentanément détourné du but vers lequel l'entraînait une sorte de vocation. M. Sédillot père, dont nous aurons plus tard à raconter la vie de travail, avait éprouvé dans sa carrière scienti-

fique de cruels déboires ; il voulait les éviter à son fils. Am. Sédillot fut initié sous la direction des Bossange aux connaissances bibliographiques et s'associa bientôt à la publication de la *Revue encyclopédique*, en même temps qu'il devenait un des rédacteurs de la *Revue Britannique*, récemment fondée par M. Saulnier.

Mais l'activité de son esprit le poussait dans une autre voie. Profitant de ses heures de loisir, il avait conquis successivement ses grades universitaires, et à 23 ans, en 1831, il obtenait au concours une place de professeur d'histoire à Paris, et l'année suivante (1832), la mort de son père lui imposait la mission de continuer ses travaux et de lui faire rendre la justice que ses contemporains lui avaient refusée.

Dès lors la vie d'Am. Sédillot se partage en deux branches parallèles. Professeur d'histoire aux collèges Bourbon, Henri IV et Saint-Louis, licencié en droit et avocat, il se fait remarquer dans un enseignement de plus de trente années consécutives par d'utiles publications (*Manuel de Chronologie universelle*, à sa sixième édition ; *Histoire des Arabes*, etc.) Puis, comme élève et secrétaire de Silvestre de Sacy, au collège de France, successeur de son père qui avait été secrétaire de l'Ecole des langues orientales vivantes de 1797 à 1832, il entreprend la rude tâche de poursuivre et de compléter les recherches paternelles sur l'*Histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux*. C'est sous ce point de vue que nous allons surtout envisager ses travaux.

« Lorsqu'il nous arrive, a dit Cuvier dans son éloge de Michel Adanson, d'avoir à rappeler l'attention sur un homme de mérite trop négligé pendant sa vie, et de réclamer en faveur de sa mémoire contre l'indifférence de ses contemporains, nos fonctions d'historien ne nous

apparaissent que plus honorables et plus touchantes ; elles prennent à nos yeux le caractère auguste d'une magistrature publique, et nous les exerçons avec toute la chaleur qu'inspire un devoir sacré. »

Ce devoir, Am. Sédillot l'a rempli dans toute son étendue, à l'égard de son père. Après avoir fait ressortir les importants services rendus par celui-ci aux lettres orientales et aux sciences ; après avoir revendiqué pour lui toute la partie originale de l'*Histoire de l'Astronomie au moyen-âge* de Delambre, il commença bientôt la publication de sa traduction du traité d'Abou'l-Hassan, jugée digne en 1810 d'un des grands prix décennaux, et restée inédite. Cette publication forme deux volumes in-4°, qui portent la date de 1834 et 1835 ; mais là ne devaient pas se borner les efforts d'Am. Sédillot, et, comme l'a fort bien dit l'illustre Quatremère (*Journal des savants*, septembre 1847), « non content de compléter les travaux de son père, Am. Sédillot en a prodigieusement étendu le champ et s'est livré à des recherches aussi nombreuses qu'intéressantes sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux. »

Nous citerons en première ligne son *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, complément naturel du traité d'Abou'l-Hassan, approuvé par l'Académie des sciences, et qui ouvre la collection des *Mémoires étrangers*, imprimée aux frais de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Am. Sédillot y donne un traité des *Astrôlabes* qui se trouvent à la Bibliothèque impériale ; cette monographie a servi de base aux ouvrages publiés depuis en Angleterre et en Allemagne sur le même sujet et notamment au beau travail de M. Morley sur l'astrôlabe de Schah sultan Hussein Safawi. Aussi est-ce à Am. Sédillot qu'on a dû s'adresser pour avoir l'explica-

tion exacte de l'astrolabe du baron Larrey, de celui du duc d'Orléans, et tout récemment encore de l'astrolabe offert par le ministre de Perse à M. Duruy, et déposé à l'observatoire impérial.

Cependant Am. Sédillot poursuivant le cours de ses recherches, communiquait aux *Notices des Manuscrits*, imprimées par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, au *Journal Asiatique*, etc. de curieux mémoires qui constataient chez les Arabes des progrès remarquables en mathématiques, en astronomie, en géographie même. Toutefois, concurrent de l'auteur de l'histoire des mathématiques en Italie, au Bureau des longitudes, de Biot fils, à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, il trouvait dans Libri et J.-B. Biot des contradicteurs redoutables, qui toutefois ignoraient complètement les langues orientales. Libri mettait en question, après Montucla, les connaissances des Arabes en algèbre (équations cubiques), v. le compte-rendu de l'Académie des sciences, du 13 mai 1838; les assertions de Am. Sédillot ont été pleinement justifiées, et par ses propres écrits et par les récents travaux de feu Woepcke. Le savant Biot révoquait en doute la découverte de la troisième inégalité lunaire, attribuée par Am. Sédillot à l'astronome arabe Abou'l-Wefâ.

On sait qu'Hipparque, en 149 av. J.-C., et Ptolémée, en 140 ap. J.-C., avaient signalé deux inégalités lunaires : *l'équation du centre* et *l'évection*, et avaient rattaché à l'évection une anomalie reconnue dans les octants. Tycho Brahé, à la fin du xvi^e siècle, déclara que cette anomalie était indépendante des deux autres et la désigna sous le nom de *variation*. Eh bien ! les Arabes, dès le x^e siècle de notre ère, établissaient clairement cette distinction. Arago, dans *son astronomie*, A. de Humboldt,

dans son *Cosmos*, (p. 272, t. II, trad. Galusky), M. Chasles, enfin dans un mémoire spécial présenté à l'Académie des Sciences, le 12 mai 1862, ont constaté ce fait remarquable. Mais on ne saurait croire à quels excès se portèrent les contradicteurs d'Am. Sédillot, et ce qu'il lui fallut d'efforts pour faire triompher la cause de la vérité ; les comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences en ont longtemps retenti, et le premier volume des *Matériaux* pour servir à l'histoire des mathématiques chez les Grecs et les Orientaux, publié par Am. Sédillot, est tout entier consacré à cette question.

Am. Sédillot a montré qu'il n'y avait jamais eu qu'une astronomie grecque et une astronomie arabe dont les modernes ont été les tributaires ; qu'il n'y a jamais eu d'astronomie indienne proprement dite, ni d'astronomie chinoise ; que les traces scientifiques qu'on a pu suivre dans l'Inde et la Chine ont été la suite d'emprunts faits à l'occident ; il a cherché à établir que les connaissances des Indiens et des Chinois en astronomie et en mathématiques leur ont été communiquées par les Grecs et les Arabes. Lorsqu'en dernier lieu, les Mongols, au ^{xiii}^e siècle de notre ère, sont devenus les maîtres de l'Asie, Houlagou, protecteur de l'astronome Nassir ed-din Thousi (1200-1273), et fondateur de l'Observatoire de Méragah, a donné à son frère Kublaï-Khân, qui régnait à Pékin, les savants maîtres de l'astronomie chinois Co-Cheou-King, dont nos missionnaires devaient, quelques siècles plus tard, nous parler avec admiration.

Dans cette question de l'origine des sciences et de leur transmission, les savants ne sont pas d'accord. M. Weber, savant indianiste de Berlin, pense (v. hist. de la Littérature sanscrite, p. 384 de la trad. française par

Sadous), « que la science astronomique des Indiens, après Bhaskara, dernier astre de l'astronomie et de l'arithmétique indiennes, s'est plutôt concentrée de nouveau entièrement dans l'astrologie, d'où elle était issue originairement. Dans cette dernière période les Indiens, sous l'influence de leurs rois musulmans, sont, à leur tour, devenus les disciples des Arabes dont ils avaient été auparavant les maîtres. Alkendi qui avait écrit au ix^e siècle, bien des ouvrages sur l'astronomie et l'arithmétique indiennes devint à son tour une autorité pour les Indiens eux-mêmes, qui étudiaient et traduisaient ses écrits, ainsi que ceux de ses successeurs. Ceci ressort sans aucun doute des nombreuses expressions techniques arabes qui, maintenant, marchent à côté des expressions grecques provenant de la période antérieure, et cela de manière que celles-ci conservent leurs anciens droits, et que les nouveaux mots ne sont introduits que pour les nouvelles idées, surtout par rapport à la doctrine des constellations, qui, chez les arabes, avait été développée avec une perfection toute particulière. A peu près à la même époque, quoique peut-être en partie un peu avant, ces ouvrages arabes furent aussi traduits dans une autre langue, à savoir, en latin, pour les astrologues européens du moyen-âge, et aussi pouvons-nous montrer chez ceux-ci en partie les mêmes expressions techniques arabes, que chez les Indiens. Ces termes de l'astrologie indienne sont entr'autres : *Mukarina*, conjonction, *Mukabila*, réflexion, *tarbi*, aspect quartil, etc. »

Les idées de M. Weber me paraissent généralement justes. Dire qu'Al-Kindi, philosophe arabe, avait écrit bien des ouvrages sur l'astronomie et l'arithmétique indiennes, ce n'est pas tout à fait exact. Al-Kindi a seule-

ment composé un petit traité sur le calcul indien (*El-Hiçâb-el-Hindî*), (v. Flügel, über Al-Kindi, p. 38, Deut. Morg. Gesellschaft, 1837. 4. B. n. 2).

A. de Humboldt dans son *Cosmos* (p. 225. t. II. trad. Galuski) est moins absolu. En parlant de l'Ambassade romaine, sous Marc-Aurèle, à la cour de Chine et de celle qui partit de l'Île de Ceylan pour Rome, il dit : « Nous signalons les premières traces des relations que l'Empire romain entretenait avec la Chine et l'Inde, parce que très-vraisemblablement c'est grâce à ces relations que se répandit, dans ces deux contrées, vers les premiers siècles de notre ère, la connaissance de la sphère grecque, du zodiaque grec et de la semaine planétaire des astrologues. Les grands mathématiciens indiens Warahamihira, Brahmagoupta, et peut-être même Aryabhatta sont postérieurs à l'époque qui nous occupe en ce moment ; mais il se peut aussi que quelques-unes des découvertes qu'avaient faites avant ce temps les Hindous, en explorant des voies solitaires et détournées, et qui sont le fruit originaire de leur antique civilisation, aient pénétré dans l'occident avant la naissance de Diophante, par suite des rapports commerciaux qui avaient pris de si vastes proportions sous les Lagides et les Césars. »

D'après Am. Sédillot, les Indiens avaient puisé leurs notions scientifiques chez les Grecs. Il a clairement exposé (v. lettre au bureau des longitudes) qu'à l'origine des sociétés, on pouvait retrouver en Asie, et particulièrement dans l'Inde et à la Chine, quelques notions d'astrognosie, c'est-à-dire, les connaissances rudimentaires nées chez tous les peuples, frappés du mouvement régulier des corps célestes et du retour périodique des saisons, mais que, pour la science astronomique propre

ment dite, il fallait uniquement s'adresser aux Grecs, aux Arabes et à l'école moderne. « Les Chaldéens et les Egyptiens, dit-il, ont pu faire quelques séries d'observations utiles, mais les Grecs seuls ont eu l'avantage de représenter géométriquement les mouvements des astres et de rechercher les causes des inégalités dont ils étaient affectés. On doit croire que les Indiens et les Chinois ne se sont jamais élevés à la moindre considération spéculative. Si l'on rencontre chez eux quelques indices scientifiques, c'était le résultat d'emprunts faits successivement à l'école d'Alexandrie et à l'école arabe. » Personne n'avait traité cette question d'origine, avec autant de clarté, de logique et de vraie science, et nous pouvons dire qu'Am. Sédillot semble être resté maître du terrain, dans les ardents débats auxquels ces recherches avaient donné lieu. Car, au fur et à mesure que nous avançons dans l'étude des productions de l'école arabe, nous reconnaissons la solidité de ses premiers aperçus. Toutefois le défrichement des contrées orientales, au point de vue des sciences pures, est encore bien peu avancé. Et nous devons nous tenir en garde contre les synthèses et les *a priori*, trop hâtivement formulés.

Les Arabes, comme le dit très-bien Am. Sédillot, n'ont pas eu seulement le mérite de nous conserver une grande partie des travaux des grecs, ils ont été plus loin, et en astronomie ils ont atteint la limite des connaissances que l'on pouvait acquérir avant l'invention du télescope (1609). Ils avaient fondé de nombreux observatoires, munis d'instruments de toute espèce; ils possédaient le *mural*, aussi bien que le *gnomon à trou*; ils avaient déterminé le mouvement de l'*apogée* du soleil, l'excentricité de l'orbite solaire, la durée de l'année

moyenne avec plus de précision que les auteurs de la correction grégorienne; la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, les irrégularités de la plus grande latitude de la lune, et enfin la valeur exacte de la *précession des équinoxes*.

Voilà ce qu'Am. Sédillot nous a appris, et sur ce dernier point, en comparant les travaux des grecs et des arabes, il avait reconnu qu'Hipparque avait eu une idée beaucoup plus exacte de la *précession*, qu'on ne le supposait généralement. En effet, on voit dans tous les traités d'astronomie qu'il la faisait de 36 secondes; or, Am. Sédillot avait conclu d'un passage de Ptolémée qu'Hipparque la supposait de 47 secondes environ, et se rapprochait ainsi beaucoup plus de la vérité. J.-B. Biot s'était d'abord attribué l'honneur de cette découverte, mais il avait été obligé de constater dans le journal des savants la priorité d'Am. Sédillot, et il devait renouveler cette déclaration quelque temps avant sa mort.

Ce n'est pas tout : les nombreuses observations astronomiques auxquelles les arabes s'étaient livrés, les avaient conduits à des déterminations plus exactes des longitudes et latitudes terrestres et la géographie mathématique n'était pas restée stationnaire entre leurs mains. Pour corriger les erreurs des tables de Ptolémée, en ce qui concerne particulièrement, les villes de l'Afrique occidentale et de l'Espagne, ils avaient eu l'ingénieuse idée d'adopter *l'occident de la coupole d'arène*, qu'ils appelaient *l'occident vrai*, et Am. Sédillot, dans son *mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes*, a résolu le problème de la manière la plus complète, comme l'a déclaré hautement Alex. de Humboldt. Les Orientalistes qui s'étaient occupés de la ma-

tière n'avaient réussi qu'à l'embrouiller, en y mêlant les prétendues idées cosmogoniques des Indiens et en identifiant *Arine* avec *Ougein*. Dans cette question Am. Sédillot se trouve en opposition de vues avec le savant orientaliste T. Reinaud (v. son *mémoire sur l'Inde*, p. 20. 24.) Am. Sédillot pense que pour les arabes, la coupole d'*Arine*, n'était autre que la *coupole de la terre*, figurée par le point d'intersection du 90° degré de Ptolémée avec l'équateur, et que le mot *Arin* ou *Arine*, était le mot *Ard* (terre), estropié par un copiste ignorant (1).

A cet égard nous devons dire qu'Am. Sédillot a vengé les Arabes du reproche qu'on leur avait adressé d'avoir défiguré les termes grecs dont ils avaient pu se servir. Les arabes ont reproduit le plus exactement possible dans leur idiome les dénominations grecques; c'est nous et nos traducteurs de la Renaissance qui sommes les vrais coupables; un seul exemple peut suffire. Les Arabes ont traduit *Ἰππαρχος* par *Ibarkhos* (chez eux le B remplace le P.) et on a lu dans *Ibarkhos*, *Abrachis*. J'ai eu moi-même l'occasion de faire des remarques semblables dans mon travail sur la médecine arabe (Jour. asiat. 1853), et où j'ai pu constater que les traducteurs arabes des livres grecs étaient généralement des hommes fort instruits, connaissant parfaitement le grec, l'arabe, le syriaque, etc.

(1) Voir pour cette discussion le tome II des *Matériaux* d'Am. Sédillot, p. 663 et suiv. Dans les *Définitions* (*Kitab Ettarif*), *Notices et extraits des manuscrits*, tome X, p. 39 (article de S. de Sacy), on trouve le mot défini. Am. Sédillot a cité le passage de ce livre dans le 2^e vol. du traité d'Abou'l-Hasan, p. 3. Comment expliquer que Djordjani, l'auteur des *Définitions*, ait consacré un article spécial au mot *Arin* qu'il rend par *le lieu d'une proportion moyenne dans les choses*, et que ce même mot soit, d'après Am. Sédillot une altération du mot *Ard* (terre)?

On peut consulter aussi sur cette question du travestissement des mots arabes dans les traductions latines du moyen-âge, un article du D^r L. Leclerc (Jour. asiat. de janvier 1867, p. 32). Il faut toutefois reconnaître que les copistes de manuscrits arabes défigurent bien souvent les termes surtout des ouvrages traitant de matières spéciales; et que l'absence ou la position défectueuse des points diacritiques, servant à distinguer les lettres, fait bien souvent commettre des erreurs grossières.

Du reste, ces traductions latines, comme le remarque avec raison M. Leclerc, si informes qu'elles fussent, répondaient cependant à un besoin pour l'étude et l'enseignement (de la médecine, par exemple,) puisqu'une fois l'imprimerie découverte, on en fit tant d'éditions. Ce fait prouve assez les services rendus à la science par les Arabes.

Dans ses écrits, et dans son dernier mémoire *sur l'origine de nos chiffres* (1865), Am. Sédillot fait voir une fois de plus combien nous avons méconnu ou altéré les termes employés par les Arabes; il croit que les prétendus chiffres indiens ne sont autre chose que les chiffres romains abrégés, et, tout en faisant la part des efforts infructueux de Boèce pour rendre populaire le système de l'Abacus, il cherche à dévoiler par quelle gradation les chiffres arabes sont devenus nos chiffres modernes, sans qu'il soit besoin de faire intervenir dans la question Pythagore et Boudha.

Mais ce ne sont pas les seuls emprunts que nous ayons faits aux Arabes; nous leur devons toute notre nomenclature scientifique de la Renaissance, les noms des étoiles sont arabes et nous leur avons pris jusqu'aux signes dont nous nous servons encore aujourd'hui pour désigner les planètes, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, etc.

Enfin ils avaient déterminé l'orbite de Vénus et de Mercure autour du soleil et préparé les immortelles découvertes de Copernic et de Kepler. Et n'existe-t-il pas dans notre langue, sans que nous nous en apercevions, une foule de mots d'origine arabe, relatifs aux sciences, à l'histoire naturelle, au commerce, etc., tels que douane, arsenal, amiral, alcool, tarif, café, etc.

Nous n'aurons de dictionnaire français, constitué scientifiquement et au niveau des connaissances modernes, qu'autant que nous saurons faire l'histoire de ces mots étrangers : ce que je dis de l'arabe peut s'appliquer aux autres langues où nous avons puisé, les langues latine et grecque mises à part.

Nous venons d'exposer les idées d'Am. Sédillot sur ces hautes questions de priorité relatives à l'origine des sciences. Quant à nous, il nous semble difficile d'admettre que, dans l'état de nos connaissances, on puisse démêler ce qui appartient en propre à chaque race, à chaque période. Les travaux d'Am. Sédillot serviront à résoudre ces problèmes historiques. Mais ce que nous pouvons affirmer c'est que les Arabes, en constituant l'algèbre, tant par leurs emprunts aux Grecs et aux Hindous, que par leurs propres découvertes, ont fondé en Europe les sciences d'observation et qu'ils ont occupé l'avant-garde de l'intelligence humaine. Ces faits reçoivent une consécration nouvelle dans les ouvrages d'Am. Sédillot dont nous allons donner une énumération complète.

Les travaux d'Am. Sédillot, relatifs à l'histoire des sciences mathématiques et à divers sujets d'érudition, sont les suivants :

1. *Traité d'astronomie d'Abou'l-Hassan*, traduit par J.-J. Sédillot, et publié avec une introduction. — 1834-

1835, deux vol. in-4° avec planches (L'introduction avait paru dans le Jour. asiat. de 1833).

2. Lettre au Bureau des longitudes sur quelques points de l'astronomie arabe à éclaircir (*Moniteur* du 28 Juillet 1834).

3. Nouvelles recherches pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes (Jour. asiat. 1836.)

C'est dans ce mémoire qu'Am. Sédillot a revendiqué pour l'astronome de Bagdad, Abou'l-Wéfa (998), l'honneur de la découverte de la *variation*, attribuée jusqu'à présent à Tycho-Brahé (1602), (v. comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 27 février, 14 et 28 mars 1836, 23 avril, 13 mai 1838).

4. Date précise de l'apparition d'étoiles filantes de l'année 902 (à M. de Humboldt). Comptes-rendus, 1849, t. XXIX, p. 638 et 746.

5. Recherches nouvelles pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux, ou Notice de plusieurs opuscules qui composent le manuscrit 1,404 de la Bibliot. Impériale (faisant partie du tome XIII des Notices et extraits des manuscrits publiés par l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres), — 1837, in-4° avec planches.

C'est dans ce mémoire qu'Am. Sédillot a prouvé que les algébristes arabes étaient allés au-delà des équations du second degré, contrairement à l'opinion de Montucla, historien des mathématiques.

6. Notice du traité des *Connues* d'Hassan ben-Haithem (mort au Caire en 1038 de J.-C., *Jour. asiat.*, mai 1834), v. compte-rendu de l'Académie des Sciences, 28 mars 1836.

7. Tables astronomiques d'Oloug-Beg, introduction lue à l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres. — 1839, in-8°.

8. Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, inséré dans le tome I^{er} des Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Acad. des Insc. et Belles-lettres. — 1841-1844, un vol. in-4°, avec planches.

Ce mémoire sert de complément au traité d'Abou'l-Hassan, mentionné au n° I.

9. Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, et en particulier sur *la Coupole d'Arine*, servant, chez les Orientaux, à déterminer la position du premier méridien dans l'énonciation des longitudes. — 1842, in-8° avec deux cartes.

10. Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques (astronomie, mathématiques et géographie), chez les Grecs et les Orientaux. — 1845-1850, deux vol., in-8° avec cartes et planches.

Dans cet ouvrage, Am. Sédillot divise l'histoire de l'astronomie en trois grandes périodes, auxquelles se rattachent trois écoles distinctes : 1° L'école grecque ou l'école d'Alexandrie, dont les derniers travaux coïncident avec le démembrement de l'empire romain ; 2° L'école arabe qui, du viii^e au xv^e siècle, éclaire les temps de barbarie du moyen-âge ; 3° L'école moderne commençant à Copernic et Rheticus, et comprenant surtout les progrès des premières années du xvii^e siècle avec Kepler, Galilée et Newton, qui fixent les lois des mouvements célestes et le principe qui leur sert de base.

Le premier volume des *Matériaux* comprend quatre parties : la première est consacrée à l'astronomie grecque ; la deuxième à l'astronomie arabe. Am. Sédillot prouve que les historiens de la science, en niant aux Arabes le génie de l'invention, se sont trompés. Il s'étend longuement sur la découverte de la *variation*, par Aboul-Wefa ; la troisième est une dissertation sur les instruments as-

tronomiques des Grecs et des Arabes ; la quatrième traite des mathématiques chez les Arabes.

Dans le deuxième volume, la cinquième partie est relative à l'étude de l'astronomie indienne ; la sixième à l'astronomie chinoise, et dans la septième il expose les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes. Un appendice à cette septième partie contient des documents et des notes.

Le troisième volume qui est sous presse, sous le titre de notes et éclaircissements, contiendra de nouveaux matériaux sur les hautes questions scientifiques auxquelles Am. Sédillot a consacré ses labeurs.

11. *Prolegomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg*; texte, traduction et commentaire. Didot, 1846-1853, 2 vol. in-8°.

Dans le premier volume de cette édition d'Oloug-Beg, dernier représentant de l'école arabe, Am. Sédillot a tracé le tableau des astronomes et mathématiciens arabes.

Dans le deuxième volume on trouve : 1^{re} partie, divisions du temps adoptées par les Orientaux, ères principales : Hégire, des Séleucides, d'Iezdedjerd, Meliki ou Djelaléenne ; 2^e partie, opérations qui tiennent plus spécialement à l'astronomie pratique ; 3^e partie, théorie des planètes ; 4^e partie, rêveries astrologiques qui ont eu cours jusqu'au milieu du 17^e siècle ; des notes et des éclaircissements terminent le volume.

Cet ouvrage fait partie des *Chrestomathies orientales*, à l'usage des élèves de l'Ecole des langues orientales, publiées sous la présidence d'A. Jaubert, grâce à l'initiative d'Am. Sédillot.

12. *Lettre à M. de Humboldt, sur les travaux de l'école arabe*, 1853, in-8°.

Dans cette lettre, Am. Sédillot présente de très-belles considérations sur les sciences chez les Indiens, les Chinois et les Arabes.

13. De l'algèbre chez les Arabes, 1853. (Journ. asiat. 5^e série. t. II. p. 323).

14. Note sur la détermination de la Précession des Equinoxes, par Hipparque et Ptolémée; et déclaration de M. Biot, au sujet d'une question de priorité (Journ. des savants, 1843, p. 729, et 1859, p. 405).

15. Rapport sur un ouvrage de M. Th. H. Martin, intitulé : Examen d'un mémoire posthume de M. Letronne et de ces deux questions : 1^o la circonférence du globe terrestre a-t-elle été mesurée exactement avant les temps historiques? 2^o Les erreurs et les contradictions de la géographie mathématique des anciens s'expliquent-elles par la diversité des stades et des milles?

(Bulletin de la Société de géographie, janvier-février 1855).

16. Deuxième lettre à M. de Humboldt sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux, 1859, in-8^o.

17. Appel aux gouvernements d'Europe et d'Amérique sur le choix d'un premier méridien commun pour l'énonciation des longitudes terrestres. In-8^o Bull. de la soc. de géographie, 4^e série, t. I, p. 197. Lettre sur le même sujet, id. t. XII. page 408 (novembre 1866).

18. Courtes observations sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux, 1863, in-8^o.

19. Lettre à M. le Prince Boncompagni sur *l'Origine de nos chiffres*, 1863, in-4^o, Rome, t. XVIII des *atti dell'academia Pontificia de nuovi Lincei*.

20. Description d'un astrolabe arabe offert à M. Du-

ruy, par Hassan ali Khan, ministre plénipotentiaire du Schah de Perse près la cour des Tuileries (Annales de l'observatoire 1867).

21. Mémoire sur un sceau du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, et sur quelques médailles des Timourides de la Transoxiane (*Journ. asiat.*, oct. 1840).

22. Notice de l'histoire des sultans Mamlouks, de Makrizi, publié par M. Quatremère (*Journ. asiat.*, 1839-1846, 3^e série, vol. VIII, p. 126, vol. IX, p. 324, 4^e série, v. VI, p. 464. — Quatremère, dans la préface du tome II de cet ouvrage, remercie Am. Sédillot en ces termes : « Je vous louerais davantage si vous m'eussiez moins loué. »

23. Notice de l'ouvrage de M. Jomard, intitulé : Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie, in-8°, 1840 (*Journ. asiat.*, 3^e série, t. IX, p. 182).

24. Notice sur le voyage au Darfour et sur les voies de communication ouvertes dans l'Afrique centrale, 1846, in-8° (*Journ. asiat.*, 3^e série, t. VII, p. 522).

25. Notice de l'ouvrage de M. Lelewel, intitulé : Géographie du moyen-âge, in-8° (*Journ. asiat.*, 3^e série, t. XVII, p. 591).

26. Rapport sur l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : Mémoire sur l'Inde, 1^{er} et 2^e articles (Bulletin de la Société de Géographie, déc. 1851).

27. Notice sur P.-A. Jaubert, imprimée en tête de la nouvelle édition de son voyage en Arménie et en Perse, 1861.

28. Manuel de Chronologie universelle, comprenant un traité du calendrier arabe, 6^e édition. 2 vol. in-12, 1865.

29. Histoire des Arabes. Hachette. — 1854. — 1 vol. in-12. Cet ouvrage dont nous avons rendu compte dans

la Revue de l'Instruction publique du 20 juillet 1854, présente l'histoire complète des Arabes depuis leur origine jusqu'à Abd-el-Kader. On y trouve un tableau curieux du mouvement scientifique et littéraire chez ce peuple. On pourrait reprocher à Am. Sédillot de ne pas avoir assez souvent mis à contribution les travaux récents, et de s'être servi quelquefois de documents un peu surannés. Il a, du reste, l'excuse du cadre de son livre.

30. Publication des meilleurs ouvrages ou mémoires de Silvestre de Sacy, Daunou, Letronne, Cuvier, Chénier, Dacier, Letronne, Andrieux, dans la Bibliothèque des célébrités contemporaines. — 1861-1864.

31. Des sciences occultes par Eusèbe Salverte, septembre 1830, Revue encyclopédique.

32. Articles divers : Revue britannique, 1826-1834.

33. Articles : lune, théorie lunaire, astronomie arabe, Albategni, Ebn Iounis, Aboul-Wéfa, Alfragan, reproduits dans l'astronomie populaire d'Arago. (Supplément au dictionnaire de la conversation 1844-1848.)

34. Biographie universelle de Michaud, (articles Edrisi, Jaubert, etc.)

35. Dans le magazine français, 1835, lettre à Charles Nodier, sur la formation du langage (n° de février), de l'Orientalisme en France (n°s de janvier, avril et juin.)

Dans le Bulletin de la Société de géographie il a publié :

36. Notice sur le *Coast Survey* des États-Unis. 4^e série, t. I^{er}, p. 41.

37. Lettre à M. de Laroquette sur les déterminations d'arc du méridien terrestre et les mesures de superficie des Arabes, id. id. p. 226.

38. Les îles Furralonges et les côtes de Californie, id. id. p. 235.

39. Des travaux entrepris sur l'Isthme de Panama, id. id. p. 249 et t. IV. p. 30.

40. Longitude, latitude, premiers méridiens, id. p. 162.

41. Des services rendus à la géographie par les Missionnaires français et anglais, id. p. 261.

42. Documents sur le commerce extérieur : Russie, Asie centrale, Akiab, Suez, Ports de l'Amérique, id. p. 532.

43. Compte-rendu de l'atlas physique et géographique de M. Alex. Keith Johnston, id. t. II. p. 328.

44. Notice sur une carte routière de Mesched à Bokhara et de Bokhara à Balkh, etc. id. t. IV. p. 221.

45. Note sur Samarcand et sur les voies de communication de l'Asie orientale, id.

46. De l'Institut Smithsonien, id. p. 455.

47. De Gérard de Crémone, Sabionetta, Bonati etc., id. p. 481.

48. Sur la géographie et la géologie du Mont-Sinaï etc., id. p. 591.

49. Catalogue des 'manuscrits et xylographes orientaux de la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, id. p. 593.

50. Am. Sédillot s'est chargé de la révision du voyage en Sibérie, de Hansteen, directeur de l'observatoire de Christiania, 1857.

Telle est la série complète des ouvrages et opuscules d'Am. Sédillot. Ce savant orientaliste considérant ses volumes de *Matériaux* comme des pièces justificatives, s'occupe de couronner ses recherches par l'ouvrage dont il prépare en ce moment l'impression, et qui aura pour

titre : *Histoire de l'Astronomie et subsidiairement des mathématiques et de la géographie chez les Orientaux*.

Il compte également finir son travail sur l'uranographie d'Abderrahman Soufi, et montrer, en comparant les observations des Grecs, des Arabes et des Modernes, les changements survenus dans l'aspect des étoiles, un des points les plus intéressants de l'astronomie pratique.

Enfin il prépare une édition complète d'Ibn-Iounis, dont les tables ont remplacé celles de Ptolémée dans tout l'Orient, et qui nous a transmis un monument si précieux de la science des Arabes. Deshauteraies, Caussin de Perceval père, J.-J. Sédillot en avaient signalé toute l'importance ; mais sur les quatre-vingts chapitres dont se compose la grande table Hakémitte, trois seulement ont été publiés intégralement. (v. *Notices et extraits des man.* t. VII. p. 16). C'est cette lacune considérable qu'Am. Sédillot comblera.

Certes, en présence de tels travaux, on peut s'étonner de ne pas voir le nom de ce savant figurer parmi ceux des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et l'on se prend à regretter la fin de son odyssée académique. En lutte avec M. Nathalis de Wailly, élu par dix-sept voix, en 1841 ; avec M. de Saulcy, nommé par dix-sept voix, il fut battu avec quinze voix par Ampère fils ; avec dix-sept voix par Biot fils, après une remise de l'élection à trois mois, par suite d'une constante égalité de suffrages ; enfin, dans une autre circonstance où il se trouvait sans concurrent, la candidature, improvisée au dernier moment, du *ministre de l'instruction publique*, M. Villemain, le priva d'un honneur dont il était digne à tant de titres.

Am. Sédillot, nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1839, et officier de l'Université, est membre du Con-

seil de la Société asiatique, de la Commission centrale de la Société de géographie, membre honoraire de la Société d'ethnologie, de l'Institut royal ethnographique des Indes Néerlandaises, etc., etc. Il a pris sa retraite comme professeur d'histoire et comme membre du barreau de Paris; il est secrétaire du Collège de France et de l'École impériale des langues orientales vivantes, depuis plus de trente ans, et il a partagé les soins de l'administration de ces deux grands établissements avec Silvestre de Sacy, Thénard, Amédée Jaubert, Letronne, Hase, Barthélemy Saint-Hilaire, Stanislas Julien, etc. Ainsi la place de secrétaire de l'École impériale des langues orientales, créée en 1797, a été remplie depuis soixante-dix ans par le père et le fils.

Il a commencé sa longue vie de travail par une belle action : en faisant rendre justice aux travaux de son père, dont il a continué et développé les idées. Cet orientaliste se distingue par une connaissance sûre des matières difficiles dont il s'occupe ; une exposition nette, claire du sujet qu'il étudie. C'est surtout dans de pareils travaux qu'on sent le prix d'un style lucide, propre, élégant. Elève de S. de Sacy, d'A. Jaubert, de Quatremère, il a été à une forte école pour l'étude des langues orientales. L'histoire des mathématiques chez les Arabes, une des parties les plus obscures de l'histoire générale des sciences exactes, celles surtout de l'astronomie et de la géographie chez les Grecs et les Orientaux, ont reçu de vives lumières des recherches d'Am. Sédillot.

La variété et l'étendue de ses connaissances, la nature et la portée de ses découvertes, en font un savant de premier mérite ; il est presque le seul orientaliste qui représente la France dans cet ordre d'études. On ne peut

guère être surpris que des travaux qui touchent à une sphère aussi élevée de la science, soient peu connus dans notre pays, et que ceux qui y ont consacré leur vie ne reçoivent pas toute la récompense qu'ils ont méritée. Les apprécieurs de telles investigations sont rares. Am. Sédillot, toutefois, a obtenu les suffrages des princes de la science, A. de Humboldt, Arago, Chasles, Quatremère, etc. Couronnée par de telles mains, qu'aurait à envier la tête la plus fière?

XII

H. WILSON.

Wilson (Horace-Hayman), orientaliste Anglais, né à Londres en 1786, mort en 1860, cessa de très-bonne heure ses études classiques pour être placé dans une maison de commerce. Les occupations de comptoir étant visiblement incompatibles avec ses goûts, il lui fut permis d'étudier la chirurgie et, après quelques années d'application, il reçut, en 1805, son diplôme, comme membre du collège royal des chirurgiens.

En 1808, nommé aide-chirurgien au service de la Compagnie des Indes orientales, il fut recommandé, par la Cour des Directeurs, au gouvernement du Bengale, pour occuper un emploi à la Monnaie de Calcutta. En Angleterre, il était devenu habile dans cette branche de l'administration.

Aussi, à son arrivée à Calcutta, il fut nommé aide-maitre d'essai, et peu d'années après il obtint la charge de maitre d'essai (assay master), qu'il conserva pendant

un séjour de plus de vingt-quatre ans au Bengale. Ses devoirs, à la Monnaie de Calcutta, bien que par moment ils exigeassent une grande assiduité, lui laissèrent assez de loisirs pour qu'il pût s'occuper de l'étude des langues orientales. Il acquit la connaissance de l'hindoustani, du bengali, du persan et des éléments de l'arabe. Il s'adonna surtout au sanscrit.

Le premier fruit de ses études fut la publication, en 1813, du texte du *Megha Dûta*, ou la Nue messagère, avec une traduction en vers et des notes. Ce poème, attribué à Kâlidâsa, se compose d'un message qu'envoie, sur le dos d'un nuage, un proscrit à son amante éloignée, et d'une description de la route que le nuage doit prendre. Cette manière d'exposer un sujet a été depuis souvent imitée.

Il entreprit ensuite la révision et la traduction du *Dictionnaire sanscrit*, qui avait été préparé, sous la direction de Colebrooke, par quelques lettrés du pays, en caractères bengalis. Cet ouvrage, était conçu suivant les principes adoptés par l'École bengalaise de grammaire sanscrite, qui avait adopté celle de Panini, grammairien très-ancien, dont le livre forme la base des recherches grammaticales et la règle du langage même au temps actuel, et jouit au Bengale d'une grande célébrité. Ce dictionnaire fut publié en 1819. C'était le premier travail de ce genre, et quelles que soient les transformations ultérieures qu'il subira pour satisfaire aux exigences du public savant, il faudra toujours reconnaître à Wilson, l'honneur d'avoir ouvert la voie et d'avoir rendu les études sanscrites accessibles à tous.

Peu après Wilson fut envoyé à Benarès, avec la mission de réorganiser le collège sanscrit de la ville sainte. Ce n'était pas pour introduire chez les indigènes

des études nouvelles et étrangères ; mais pour donner une impulsion à leur propre développement intellectuel en accélérant leurs anciennes études et éveiller en eux le désir d'aller au-delà de leurs connaissances habituelles, et d'arriver ainsi aux sciences de l'Europe. Pendant son séjour d'une année dans cette ville, il réunit des matériaux importants pour de futurs travaux et spécialement pour son ouvrage sur les sectes hindoues, publié dans les "*Asiatic-researches*" et pour son spécimen du théâtre hindou.

Ce dernier ouvrage comprend la traduction de six des compositions dramatiques les plus populaires, plus une notice abrégée de quatorze ou quinze autres pièces, avec une introduction curieuse sur le système dramatique des Hindous. On ne connaissait alors que le drame charmant de Sacountala, traduit et publié par W. Jones en 1789. Et c'était insuffisant pour se faire une idée de cette littérature nouvelle. La publication de Wilson révéla au monde une troisième littérature dramatique, tout originale, à ajouter à celles des Grecs et des Chinois, d'où tous les autres genres dramatiques sont nés.

Le travail de Wilson sur le théâtre hindou fut publié d'abord à Calcutta, en 1827, en trois petits volumes. Puis une seconde édition fut exécutée à Londres en deux volumes in-8°.

En 1824, parut à Calcutta un recueil périodique intitulé : *The Oriental quartely magazine review*, et dont Wilson fut un des collaborateurs les plus actifs pendant plusieurs années. Parmi les écrits dus à sa plume furent les premières notices de la grande collection de romans de Somadatta, intitulée : *le Kathâ sarit-Sâgara*, recueil de contes du XII^e siècle. Il en traduisit plusieurs des plus intéressants.

A la mort du colonel Mackensie, les collections que cet infatigable antiquaire avait faites pendant plusieurs années furent confiées aux soins de Wilson, qui en fit un catalogue, publié à Calcutta en 1828, in-8°, avec une introduction esquissant l'histoire politique et religieuse du sud de l'Inde.

Devenu membre et secrétaire du Comité de l'instruction publique en 1824, ce fut dans cette fonction qu'il s'efforça d'élever l'instruction des indigènes, de l'humble niveau où elle se trouvait, à la dignité d'une occupation intellectuelle. Et il fonda le système sous lequel bon nombre d'indigènes de Calcutta ont atteint un remarquable progrès, non-seulement dans la langue, mais dans la littérature anglaises et dans les sciences de l'Europe. En même temps Wilson s'occupa lui-même d'améliorer l'instruction purement indigène, hindoue et musulmane, et sous sa haute direction un certain nombre d'ouvrages importants en sanscrit furent publiés. On imprima d'abord le *Mahâbhârata*, poème épique, surtout didactique, traitant des devoirs des rois et de la caste des guerriers; puis *Manou*, l'un des plus anciens livres de la littérature sanscrite, traitant du droit, des mœurs, du culte, des devoirs de la vie domestique et civile, administration de la justice, prescriptions sur la purification et l'expiation. Enfin des pièces de théâtre et d'autres ouvrages populaires furent publiés. Par ses encouragements, ses excitations, des ouvrages arabes importants furent livrés à la presse : comme la grande collection des lois musulmanes, *The fatawa alamgiri* : on fit en arabe des traductions d'ouvrages anglais sur les sciences.

Wilson donna aux *Asiatic researches*, des documents nombreux sur l'histoire et les antiquités de l'Inde et sur les anciennes inscriptions. Une de ces dernières commu-

nications, de concert avec son ami et collègue feu James Prinsep, a été le premier essai tenté pour amener quelque éclaircissement sur les monnaies de l'Inde, jusqu'alors indéchiffrables : études qui depuis lors, ont été poursuivies en Europe et dans l'Inde en même temps, et qui ont produit de curieux résultats.

Peu de temps après son arrivée à Calcutta il fut nommé secrétaire de la Société Asiatique et soutint le poids de cette charge pendant toute la durée de son séjour au Bengale. Peu d'années avant son départ de l'Inde il avait été nommé vice-président, puis président de la Société de médecine et de physique de Calcutta.

En 1831-1832, une chaire de sanscrit ayant été fondée grâce à la munificence du colonel Boden à Oxford, Wilson fut nommé à ce poste. Il saisit avec empressement cette occasion de revenir dans son pays natal. Avant de quitter Calcutta, il mit la dernière main à la seconde édition de son dictionnaire et en janvier 1833, il s'embarqua pour l'Angleterre, après avoir reçu du gouvernement, des Sociétés asiatique et médicale, des nombreuses classes de la communauté indigène, des marques publiques de reconnaissance pour les services éminents qu'il avait rendus dans l'Inde.

Depuis son retour en Angleterre, Wilson, tout en remplissant ses devoirs de professeur, contribua à faire avancer la culture de la langue et de la littérature sanscrites par diverses publications. Il revit et publia de nouveau le *Théâtre hindou*.

Parmi ces pièces, il est un drame : la *Mritchhakati* ou charriot d'argile, qui est un des plus beaux du théâtre hindou. C'est peut-être l'œuvre la plus gracieuse des productions littéraires du monde entier.

L'intérêt particulier qui s'y rattache, tient à la pein-

ture des mœurs, des habitudes de penser, de la société au centre de l'Inde vers le II^e siècle de notre ère.

On croyait ce drame plus ancien ; mais les travaux des Wilson , Lassen et Weber ont modifié cette opinion (v. *Histoire de la littérature sanscrite* de Weber, trad. Sadows, p. 324 et suiv.)

A propos de ce drame, on peut se souvenir des portiques de l'Odéon assiégés, il y a une quinzaine d'années, par des caravanes de spectateurs, désireux de voir représenter le *Charriot d'Enfant*, de Méry et Gérard de Nerval, deux poètes , l'un le plus hindou qui ait existé, l'autre le plus oriental du monde. La foule parisienne allait voir jouer le drame sanscrit, traduit par Wilson, et mis en vers français par nos deux célèbres écrivains.

Deux idées dominant ce drame : la réhabilitation de la courtisane par l'amour, et celle du voleur par un sentiment généreux : *Marion Delorme* et *les Mystères de Paris* œuvres contre lesquelles sont parties tant d'imprécations de notre milieu social, timoré et hypocrite. Et cependant ces idées, nées dans l'Inde d'une civilisation douce et patriarcale, ont plus de seize cents ans d'existence. Les Hindous les trouvaient toutes naturelles.

On lira une curieuse appréciation du *Charriot d'Enfant* par Théophile Gautier, un autre grand poète, dans un volume de Gérard de Nerval (*Le rêve et la vie*, 1855, p. 277.)

En 1840, Wilson publia une traduction du *Vishnu Purana* (légende de Vishnou). Les Puranas, immense masse de légendes qui pouvaient offrir des données historiques, indispensables pour se rendre compte des croyances et des superstitions des Hindous, fut une étude qui préoccupait beaucoup Wilson. Il ajouta à sa traduction de nombreuses notes historiques, mythologiques, avec une

introduction sur la littérature puranique et dans laquelle il discute l'âge, le but et la composition de chaque purana. Ce grand travail parut en même temps que E. Burnouf publiait le premier volume du Bhagawata-Purana.

En 1841 on imprima sa grammaire de la langue sanscrite dont la seconde édition fut donnée en 1847.

Une des grandes entreprises littéraires de Wilson, préparée pendant son séjour dans l'Inde, a été la traduction du Rig-Véda, ou livre des hymnes. On distingue quatre védas : le Rig-véda, le Samavéda, le Yajurvéda et l'Attharvavéda. Le plus ancien et le plus important de tous est le Rig-véda. Les Védas sont les premiers essais de la pensée humaine. « On y voit, dit M. J. Mohl (Rapport à la Société asiatique 1848-1849 p. 52) le tableau des origines de la société civilisée ; on y observe le germe et la première forme des idées que l'Inde et la Grèce ont élaborées plus tard et qui sont devenues la règle de l'esprit humain. » Wilson fit adopter par la Compagnie des Indes M. Max. Müller, comme éditeur du texte du Rig-véda et des commentaires de Sayana et se réserva la traduction de ce texte. Chaque volume du texte du Rig-véda fut suivi de la traduction de Wilson qui malheureusement ne put pas achever son œuvre : il mourut pendant que le quatrième volume était sous presse.

A ces importantes publications qu'on peut considérer comme des obligations que lui imposait son poste de professeur de sanscrit, il faut ajouter les mémoires et notices qu'il communiqua au Journal de la Société asiatique de Londres, dont il a été longtemps le président. Bibliothécaire de la Compagnie des Indes, chargé de la conservation des monnaies et antiquités trouvées dans l'Afghanistan par M. Masson, il en entreprit la description. Publié en un volume in-4° en 1841, sous le nom de

Ariana antiqua, cet ouvrage restera longtemps un guide dans le dédale de l'histoire obscure des rois de la Bactriane et de leurs successeurs indo-scythiques.

Wilson, professeur de sanscrit à l'Université d'Oxford, président de la Société asiatique de Londres, membre correspondant de l'Institut de France, des Académies de Saint-Petersbourg, de Munich et de Berlin, membre des Sociétés asiatiques de France, d'Amérique et d'Allemagne, etc., est auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

Voici, toute l'œuvre littéraire de ce célèbre et fécond orientaliste.

Wilson consacra sa vie entière à l'étude de l'Inde, et nous la fit connaître à des points de vue très-variés. Ses travaux embrassent cette contrée sous les rapports suivants : 1° Langue; 2° Géographie, voyages; 3° Inscriptions, médailles, antiquités, manuscrits; 4° Histoire; 5° Religion, philosophie; 6° Littérature; 7° Divers.

1° LANGUE.

1. On Stewart's theory of the origin of the sanskrit language. (*Calcutta quarterly Review*, mars 1827.)

2. *Dictionnaire sanscrit et anglais*. 1 vol. grand in-4°, 1,061 pages. Calcutta, 1819.

2° édition, grand in-4°, 982 pages, mais en plus petits caractères, avec des additions. Calcutta, 1832.

On ne possédait, avant ce grand travail, que l'*Amara Cosha*, publié par Colebrooke, mais d'un usage peu commode. La première édition du dictionnaire de Wilson était basée sur les vocabulaires indigènes, et participait aux avantages et aux inconvénients des matériaux de ce genre. La deuxième édition contient une proportion de

mots tirés directement de la littérature sanscrite, et en bien plus grand nombre que dans la première édition. Depuis quarante ans, l'étude du sanscrit s'est singulièrement développée, et des matériaux considérables sont réunis pour augmenter les richesses du dictionnaire de Wilson.

3. *Grammar of the sanskrit language*. 1 vol. in-8°, 447 pages. Londres, 1841; 2^e édition, améliorée et augmentée, 1 vol. in-8°, 499 pages. Oxford, 1847.

4. *Glossary of Indian Revenue, Judicial and other useful official terms in the différent languages of India, in the roman character, and English alphabetical arrangement, with the native characters also*. 1 vol. in-4°, 728 pages. Londres, 1855.

Wilson avait suggéré à la Compagnie des Indes l'idée d'un dictionnaire de tous les termes techniques employés dans l'administration civile et judiciaire des provinces de l'Inde. On envoya dans ce pays, aux administrateurs locaux, des cahiers contenant des séries de termes à définir. Ce travail revint incomplet. Wilson fit le dictionnaire lui-même, et nous avons le résultat de ses études dans le Glossaire des termes techniques indiens, qui contient la collection des mots de jurisprudence et d'administration politique et financière, usités dans toutes les provinces et tirés de dix-sept langues différentes, reproduites en caractères originaux, accompagnés de leur étymologie et de leur signification. Ce seul ouvrage aurait suffi pour faire la réputation d'un savant.

2^e GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

5. *Notes on original Indian topography*. (Calcutta, *quarterly Review*, décembre 1824.)

6. Travels off Izzet ullah beyond the Himalaya, from the persian. (Calcutta, *quarterly Review*, juin, septembre-décembre 1825.)

Deuxième édition dans le journal de la Société asiatique de Londres.

7. *Travels of Moorcroft and Trebeck* beyond the Himalaya, and in Kashmir, and the Punjaub, publiés en 2 vol. in-8°. Londres, 1841.

8. Travels of Fa-hian in India, in the fourth century, analyzed geographically. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. v.)

9. Topographical summary and identification of the travels of Hiouen Thsang in India, in the seventh century. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xvii.)

3° INSCRIPTIONS. — MÉDAILLES. — ANTIQUITÉS. — MANUSCRITS.

10. *Mackenzie collection*. 2 vol. in-8°. Calcutta 1828.

Catalogue descriptif de manuscrits orientaux et d'antiquités.

Quand la Compagnie des Indes se trouva en possession de cette collection, réunie dans le sud de l'Inde par Mackenzie, on ne savait, à Calcutta, comment tirer parti de cette masse de matériaux en Tamoul, Canara, Malayalim et Telinga. Wilson s'offrit pour faire le catalogue de ces manuscrits, riche mine de savoir sur l'histoire de l'Inde méridionale. Les manuscrits sanscrits qui en font partie sont très-rares et d'un grand intérêt. Ils sont déposés à la Bibliothèque de la Compagnie des Indes.

11. *Ariana antiqua*; antiquités et médailles de l'Af-

ghanistan , avec planches. 1 vol. in-4°, 452 pages, Londres, 1844.

12. Translation of ancient Inscriptions from Chat-tisgher. (*Asiatic researches*, vol. xv, p. 120.)

13. Inscriptions from Abû, with historical results. (*Asiatic researches*, vol. xvi, p. de 284 à 330.)

14. Analysis and revised translation of the Rock inscriptions of Kapur di Giri, compared, with those of Dhauli and Girnar. (*Jour. of the Asiat. Society*, vol. xii.)

15. Description of select coins in the cabinet of the asiatic Society of Bengal. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xvii.)

16. Remarks on the historical results of Inscriptions of the ruins of Vijaya-nagar. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xx.)

4° HISTOIRE.

17. Life of Shanawaz Khan. (Calcutta , *quarterly Review*, septembre 1823.)

18. Rise of the Yats, and of the ruling family of Bhurtpor. (Calcutta, *quarterly Review*, mars 1826.)

19. Hindu traditions of the origin and early history of the Rajput tribes. (Calcutta, *quarterly Review*, septembre-décembre 1827.)

20. *Historical sketch of the first Burmese war*, with documents, political and geographical. in-4°, Calcutta, 1827. Reprinted on the occurrence of the second war-Historical part. 1 vol. in-12°, London.

21. A manual of universal history and chronology, 1 vol. in-12°. Calcutta. Reprinted, London, 1835.

22. *History of British India*, de 1805 à 1835, continuation de l'histoire de Mill. L'original a six volumes in-8°, et la

continuation trois, 1844-1848. Les six volumes publiés avec notes et corrections, in-8°. Londres, 1840.

Une édition du tout a été faite en 9 vol. in-12. Londres, 1840-1848.

23. Essay on the hindu history of Kashmir, from the sanskrit Raja Taranginî. (*Asiatic researches*, vol. xv, p. 120.)

24. On the Indica of Ctésias. (*Ashmolean Society*.)

25. History of the Kingdom of Pandya, from the earliest period. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. III.)

26. Historical notes from the sabhaparva of the Mahabharata. (*Jour. of the asiat. Society*.)

5° RELIGION. — PHILOSOPHIE.

27. Hindu Fiction. (Calcutta, *quarterly Review*. Mars, juin, septembre, décembre 1824; juin 1825.)

28. Religious innovations of Akbar. (Calcutta, *quarterly Review*. Mars 1824.)

29. Religious festivals of the Hindus (*Jour. of the asiatic. Society*, vol. ix.)

30. Civil and religious institutions of the Sikhs (*Jour. of the asiat. Society*, vol. ix.)

31. Description of Buddistical tracts, from Nepal, with translations (*Asiatic researches* vol. xvi, p. 451 à 478.)

32. Account of the religious sects of the Hindus, their history, doctrines, and practices (*Asiatic researches*, vol. xvi p. de 1 à 136.)

33. Two lectures on the religion and philosophical systems of the Hindus. 1 vol. in-8°. Oxford.

34. *Sāṅkhya Kārikā*, or memorial verses on the Sāṅkhya philosophy, one of the systems of hindu philosophy.

Une petite partie a été traduite par Colebrooke, qui avait commencé cette édition. Wilson continua l'ouvrage de son vieux maître en y ajoutant le texte et le commentaire de Gaurapâda, écrivain hindou du vi^e siècle de notre ère. Ce commentaire fut traduit et accompagné de notes. 1 vol. in-4°. Oxford, 1837.

La doctrine Sâmkhya est le plus ancien système philosophique hindou : il établit une matière primitive comme base du monde d'où celui-ci s'est successivement développé.

33. Hindu origin of the fictions of the middle Ages in Europe (*Foreign quarterly*.)

36. On Budha and Budhism. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xvi.)

Budhist inscriptions of Piyadasi id.

37. Religious sects of the Hindus, concluded (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xvii.)

VÉDAS.

38. *Stevenson's text of the Sâma-Vêda*. Publié en 1 vol. 8° Londres 1843. Il avait traduit l'ouvrage en 1 vol. 8°. Londres, 1842.

39. *Translation of the Rig-Vêda*. Vol. 1 in-8°, 341 pages. Londres, 1850 ; vol. 2, 346 p. id. 1854 ; vol. 3, 524 p. id. 1857.

40. Erroneus citation of the Vedas, as authority for widow Burning. (Citation erronée des Vêdas pris comme autorité pour prouver l'usage hindou) de brûler les veuves sur le tombeau de leur mari. (*Jour. of the asiat. society*, vol. xvi.)

41. Correspondance with Raja Radhakaut Deb, (sur le même sujet, id.).

42. On human sacrifices, as known in the Vedas. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. XIII).

PURANAS.

43. *Vishnu Purâna*. 1 vol. in-4°, 704 p. Londres. 1840.

44. Analysis of the Purânas of the Brahma-Purâna. (*Journ. of the asiat. Society*, vol. v.)

Padma-Purâna. id.

45. Analysis of the Purânas. (*Jour. of the Societ of Bengal*, mars 1832); — Brahmavaivârtha, juin; — Vishnu, octobre; — Vâgu, décembre.

46. Remarks on some passages in the Dionysius of Nonnus, analogous to some in the Purânas. (*Jour. of the asiat. Societ*, vol. XVII).

6°. LITTÉRATURE.

47. *Megha-duta*, ou la nue messagère. Texte sanscrit, avec traduction en vers et notes. 1 vol. in-4° 119 pages. Calcutta, 1813. — 2° édition, en anglais seulement. Londres, 1814. — 3° édition, texte et traduction avec un glossaire sanscrit et anglais, 1 vol. grand in-8°. Londres, 1843.

48. *A large collection of persian and hindustani proverbs*: Traduction commencée par D^r Hunter, continuée par le cap. Roebuck et finie par Wilson. 1 vol. grand in-8°. Calcutta, 1824.

49. *Specimens choisis du Théâtre hindou*. Petit in-8°, 3 vol. Cacutta, 1827; 2° édition, 2 vol. in-8°. Londres, 1835.

Cette publication fut une révélation. A partir de ce

moment, le drame sanscrit prit place dans la littérature du monde.

50. *Analysis of the Panchatantra*. (*Transactions of the royal asiatic Societ.* vol. 1.)

51. Translations from the Dasa Kumâra. (Calcutta, *quarterly Review*.)

52. *Dasa kumâra charita*, ou Aventures de dix princes. Texte, introduction et notes. 1 vol. grand in-8°. Londres, 1846.

53. Translations from the Mahâbhârata. (Calcutta, *quarterly Review*.)

7° DIVERS.

54. Introductory lines and Summary arguments to a poetical work of J. O. Paterson « odes to the Râgas » etc. Calcutta, 1818.

55. Medical and surgical sciences of the Hindus (Calcutta, *quarterly Review*, mars-février 1823.)

56. Review of the external commerce of Bengal, from 1813, to 1828, 1 vol. in-8°. Calcutta, 1830.

57. The oriental portfolio : picturesque illustrations of the scenery and architecture of India, drawn on stone from delineations of the most eminent artists, accompanied by descriptive notices by. H. Wilson. London, 1841, in-8°.

58. Criticisms and notices. (Calcutta, *quarterly Review*.)

59. Papers on the language and literature of Tibet, from the information of Csoma de Kôrôs. (*Jour. of the Society of Bengal*.)

60. State of oriental literature. (*Jour. of the asiat. Societ.* v. XIII.)

61. Occurences in Bengal. (*Jour. of the asiat. Society.* v. XIII.)

62. Principles of hindu and Mohammedan law by sir W. Macnaghten, 1 vol. in-8°. Londres, 1860. Publié par Wilson.

63. De plus, Wilson a revu la traduction de la grammaire sanscrite de Bopp, par M. Eastwick.

Tel est le vaste ensemble des travaux de Wilson. Nous croyons avoir réuni tout ce que ce savant a produit. Ceux qui voudraient lire d'autres détails trouveront dans un rapport de M. J. Mohl, à la Société asiatique (1860), une étude attrayante sur cet orientaliste et ses principales œuvres, et dans le *Journal de la Société asiatique* de Londres, 1860, vol. XVII, part. I, une liste de ses ouvrages. Pour composer cette notice, nous avons puisé à ces deux documents, dans nos propres recherches et dans notre correspondance avec l'illustre indianiste anglais.

Lors des premières initiations aux études sanscrites, les savants de l'Europe s'enthousiasmèrent pour cette civilisation indienne qu'ils reportaient à la plus haute antiquité. Wilson apporta dans cette question d'origine le calme froid d'un chercheur de vérités, et ses discussions n'ont pas peu contribué à ramener les esprits à une plus saine appréciation des faits.

Ce qui le préoccupait surtout, c'était l'état actuel de l'Inde. Aussi son nom vivra-t-il longtemps dans cette contrée, particulièrement au Bengale, pour la part qu'il a prise au développement de l'instruction élémentaire. De plus, il fut le premier qui introduisit l'étude des sciences européennes et de la littérature anglaise dans l'éducation du peuple hindou.

Wilson a eu pour but de mieux faire connaître le

peuple de l'Inde à ses maîtres européens. Ce n'était pas tant des recherches d'archéologue qu'il s'était imposées ; il voyait aussi dans ses études l'accomplissement d'un devoir d'homme civilisé à l'égard des populations indigènes et de citoyen anglais à l'égard du gouvernement de son pays.

Il écrivait, en 1819, à la Compagnie des Indes :

« Est-il besoin de prouver que la population hindoue de ce grand Empire ne peut être comprise qu'au moyen de la langue sanscrite, qui seule nous donne la clef de ses manières d'agir et de sentir, de ses préjugés et de ses erreurs, et nous permet d'apprécier ses défauts et ses qualités. Sans cette connaissance, les intentions les plus parfaites et les plans les plus sages pour la rendre meilleure et plus heureuse n'aboutiront, comme nous l'avons souvent vu, qu'à des déceptions. Un zèle louable, mais mal dirigé, rencontre de la part du peuple, une opposition née de méfiances et de craintes absurdes. »

Du reste, comme le dit M. Mohl (v. le document cité) depuis Warren Hastings, il y a eu dans l'Inde une succession de grands hommes qui ont partagé cette idée et Colebrooke a travaillé toute sa vie pour la réaliser. Ce n'est pas un médiocre honneur pour Wilson, d'avoir été le continuateur et le successeur de Colebrooke, surtout dans les circonstances où il se trouvait.

Les lettres orientales commençaient à être moins favorisées, l'étude des langues et de l'histoire de l'Inde était moins encouragée, et des principes administratifs abstraits prenaient de plus en plus la place des principes historiques. Les encouragements littéraires étant réduits, le collège Fort-William fut délaissé, et l'importance des langues orientales grandement diminuée, au point qu'aujourd'hui la connaissance de l'italien est comptée à un

candidat pour le service civil indien pour le même nombre de points que celle du sanscrit ou de l'arabe ; enfin la Compagnie des Indes elle-même a succombé et une nouvelle ère commence pour l'empire anglais en Orient.

Pendant trente ans, Wilson n'a pas cessé de lutter contre cette tendance nouvelle et de faire servir la grande influence que lui donnaient son savoir et sa position littéraire à défendre les droits et l'importance des études orientales, qu'il a souvent sauvées du dédain des gouverneurs généraux.

Quand lord W. Bentinck eut refusé la continuation des impressions de textes sanscrits et arabes aux frais du gouvernement, Wilson obtint de la Compagnie la fondation de la *Bibliotheca indica*, qui continue encore aujourd'hui ces publications ; il soutint les Sociétés asiatiques de Calcutta et de Londres, et fit encourager, autant qu'il dépendait de lui, les travaux destinés à faire connaître l'Inde ; enfin tout ce qui a été fait et se fait encore pour la publication de la littérature védique est dû à son influence et sera un honneur éternel pour sa mémoire. Puisse-t-il trouver dans l'Inde un successeur !

Nous avons, nous français, plus d'un profit à retirer des idées et des actes de Wilson, en ce qui concerne notre conduite administrative vis-à-vis des indigènes de l'Algérie et la réorganisation de notre enseignement oriental. Ne laissons pas en France, comme en Angleterre, se refroidir le foyer des études asiatiques. N'oublions pas que nous avons été, comme en bien d'autres choses, les initiateurs de l'Europe dans la connaissance des idiômes de l'Orient. Les nécessités de notre politique, les besoins impérieux de notre commerce, l'introduction dans nos habitudes littéraires de tout un monde nouveau, aussi intéressant que ceux d'Athènes et de Rome, nous

font un devoir de développer chez nous l'enseignement des langues orientales.

Attention à l'Allemagne dont les célèbres professeurs, disciples de nos Sylvestre de Sacy, Quatremère, Burnouf etc., tendent à dépasser les nôtres dans cet ordre d'études. A ce tournoi scientifique, tenons ferme le drapeau de la France, symbole de civilisation universelle.

XIII

J. TORNBERG.

Tornberg (Charles-Jean), orientaliste suédois, né à Linköping, chef-lieu de la province d'Ostrogothie, le 23 octobre 1807, reçut son éducation à l'école et au gymnase royal de cette ville. En 1826 il alla continuer ses études à l'Université d'Upsal où il fut reçu docteur en philosophie (1833).

Devenu à cette Université agrégé pour la littérature arabe, en 1833, et désirant compléter ses études orientales, il se rendit à Paris où, de 1836 à 1838, il suivit les cours de Sylvestre de Sacy, d'Amédée Jaubert et d'Et. Quatremère, il s'initia sous ces illustres maîtres à la connaissance des langues arabe, turque et persane.

De retour dans son pays, il occupa les places de professeur-adjoint des langues orientales, 1844, de professeur extraordinaire des mêmes langues à l'université de Lund, 1847, et ordinaire 1850.

Pendant les années scolaires 1858, 1859, 1861 et 1862,

il a été recteur magnifique de cette université. En Suède cette haute position n'est que temporaire : les professeurs l'occupent par l'élection chaque année. Ils peuvent être réélus.

Tornberg est membre des académies et sociétés suivantes : Académie royale des belles-lettres, d'histoire et d'antiquités à Stockholm, 1840 ; société royale des sciences à Upsal, 1840 ; société royale des sciences norvégienne, 1846 ; société asiatique de Paris, 1836 ; société orientale d'Allemagne, 1846 ; société orientale américaine, 1853 ; société d'histoire et d'archéologie à Genève, 1855.

Ses ouvrages et opuscules qui traitent surtout de la numismatique et de l'histoire des arabes sont les suivants :

DIVERS.

1. Codices arabici, persici et turcici, bibliothecæ Upsaliensis. Upsal 1849, 4°.

2. Codices orientales, bibliothecæ Lundensis, Lundæ 1850, 4°.

Supplementa ad codices orient. etc., id. 1853, 4°.

3. De linguæ aramææ dialectis. Upsal, 1842. Part. I-II. 4°.

4. De principiis scripturæ sacræ interpretandæ etc. Upsal 1845, 4°.

5. Sur l'étude des langues orientales dans les universités. 1863. Programme.

6. Sur les écoles des Arabes au moyen-âge. (Programme) 1858, en suédois.

7. Guide français-arabe vulgaire, par J.-J. Berggren. (Dictionnaire français-arabe), Upsal 1844. Les quarante

dernières feuilles rédigées, considérablement augmentées et publiées par Tornberg; le commencement a été refondu par le célèbre Senkowsky.

8. Ex Ibn-el-wardi libro *Margarita mirabilium* inscripto, proæmium et caput II, III, IV et V. Upsal. 1833, 1845, vol. I, II, 8°.

NUMISMATIQUE.

9. Sur un Dirhem Kakwrīhide.

Revue numismatique belge, tom. II, série 3°.

10. *Symbolæ ad rem numariam Muhammedanorum*. Part. I, II, III. Upsal, 1846-1856, 4°.

(Ex actis Reg. soc. scient. Upsal, vol. XIII et 3° série, vol. I et II.) Part. IV 1862, id., id.

On trouve assez fréquemment en Suède des médailles arabes. Tornberg s'occupe surtout des médailles rares, de celles qui offrent quelques particularités dans leurs légendes. Il discute l'époque et le lieu du monnayage et quand il s'agit de dynasties ou de personnages peu connus, il entre dans des discussions historiques.

11. *Numi cufici regii numophylacii holmiensis*. Upsal, 1848, 4°. Une nouvelle édition augmentée est prête à paraître.

12. Sur les monnaies coufiques trouvées dans la terre de Suède.

(En suédois, dans les Mémoires de l'Académie royale des belles-lettres à Stockholm), 1836, 8°.

HISTOIRE.

13. *Primordia dominationis Murabitorum e libro vulgo Kartas dicto*.

Upsal, 1839, 4°. (Ex actis Reg. soc. scient. Upsal, vol. XI.)

14. Ibn-Khalduni narratio de expeditionibus Francorum in terras Islamismi subjectas.

Upsal 1840, 4°. (Ex actis Reg. soc. scient. Upsal, vol. XII.)

15. Fragmenta quædam libri : *Hasn-El-mohâdira fi akhbâr Misr oual-Kâhira* inscripti auctore Gelal eddino Soyuthensi. Part. I-V, Upsal, 1834-1835, 4°.

16. Récit de Mirkhond, historien persan, sur la dynastie des Ascaniens : texte persan et traduction suédoise, 1863. (Programme.)

17. Il avait préparé une édition de la chronique entière de *Mirkhond*. Le texte avait été copié et collationné sur trois bons manuscrits complets qui se trouvent à Lund, Upsal et Stockholm. Ce projet n'a pas été exécuté.

18. *Annales regum Mauritanie* ab Ibn-abi-Zerâ conscriptas. Textus arab. versio et annot, vol. I-II. Upsal, 1843-1846, 4°.

L'ouvrage a pour titre arabe : *Roudh el-Kartas* (jardin des feuillets). Il contient l'histoire des souverains du Maghreb et les annales de la ville de Fez. L'auteur Ibn-abi-Zerâ (Aboul-Hasan-ben-abd Allah) commence son récit par l'histoire romanesque de la fuite d'Edris, descendant d'Ali, gendre de Mahomet, qui, chassé de l'Arabie vers 788 de J.-C., vient au Maroc répandre l'islamisme, bâtit Fez et fonde la dynastie des Edrissites, qui règne pendant deux siècles. Après l'histoire politique des Edrissites vient une énumération chronologique des faits remarquables qui se sont produits, sous cette dynastie, dans l'ordre économique : années d'abondance, de disette, etc., puis des observations astronomiques, météorologiques, etc.

Les Zenéta remplacent les Edrissites. L'auteur mentionne également les événements remarquables qui se sont passés sous leur gouvernement de l'an 990 de J.-C. à 1069 de J.-C. Puis il passe à l'histoire des Almora-vides et donne la série des faits importants qui arrivèrent de 1069 de J.-C. à 1145 de J.-C. Les Almohades remplacent les Almoravides. Enfin la dynastie des Beni-Meryn s'établit au Maghreb. L'auteur poursuit son récit jusqu'à l'année 1325 de J.-C.

Cet ouvrage qui nous retrace pendant plus de cinq siècles, de 788 à 1325, ce qui est arrivé au Maghreb est très-important pour l'histoire de l'Afrique. Les traditions orales que l'auteur a recueillies auraient besoin d'être soumises à la critique européenne; mais elles donnent à son livre un mouvement qui manque à beaucoup de chroniques.

M. A. Beaumier a publié en 1860 une traduction française du *Roudh el Kartas* dont il s'était occupé pendant un long séjour au Maroc.

19. Récit d'Ibn-al-Athir sur la conquête de l'Espagne par les Arabes — texte arabe et traduction suédoise. 1865 (Programme).

20. La chronique d'Ibn-al-Athir, vol. XI, traduite en suédois. P. 1-2. Lund. 1850-1853, 8°.

21. Ibn-al-Athiri chronicon, quod perfectissimum dicitur.

Le texte arabe de ce grand ouvrage historique d'Ibn-al-Athir est publié par Tornberg. Voici les volumes qui ont paru à Leyde, chez Brill :

Vol. XI contenant l'histoire des événements qui se sont passés depuis l'année 527 à 583 de l'hégire, de J.-C. 1132 à 1187. Le texte de ce volume, publié en 1851, a été pré-

paré d'après le manuscrit d'Upsal, collationné sur celui de Paris. 373 pages 8°.

Volume XII donnant l'histoire des années 584 à 628 de l'hégire, de J.-C. 1188 à 1230, d'après le manuscrit d'Upsal collationné avec celui de Paris. C'est le dernier volume de l'ouvrage d'Ibn-al-Athir. 330 pages, 1853.

Volume VIII renfermant les années 295 à 369 de l'hégire, de J.-C. 907 à 979. D'après les manuscrits de Paris et d'Upsal. 1862, 523 pages.

Vol. IX contenant les années 370 à 450 de l'hégire, de J.-C. 980 à 1038, publié d'après le manuscrit de Paris 1863, 449 pages.

Vol. X, années 451 à 527 de l'hégire, de J.-C. 1059 à 1132, d'après le manuscrit de Paris, 1864, 485 pages.

Vol. VII, années 228 à 294 de l'hégire, de J.-C. 842 à 906; d'après les manuscrits de Paris et de Berlin. 1865, 382 pages.

Vol. I faisant connaître l'histoire antéislamique, d'après les manuscrits de Berlin, du Museum britannique et de Paris. 1867, 535 pages.

L'ouvrage d'Ibn-al-Athir intitulé : *Kamil Ettewarikh* se compose de douze volumes sur lesquels Tornberg en a publié sept. Les tomes II et VI sont en voie d'impression et le reste du texte est prêt. Il doit joindre à cette publication une table des noms de personnes et de lieux qui contiendra plus de 17,000 articles. Ces travaux absorberont bien encore quatre ans de sa vie. En sorte que l'édition du texte d'Ibn-al-Athir lui aura coûté près de vingt ans de labeur. A cause de cette gigantesque entreprise, il n'espère pas pouvoir terminer ses recherches particulières sur les quatre premiers siècles de l'hégire.

Cette chronique d'Ibn-al-Athir qui part depuis la création du monde jusqu'à l'année 1230, deux ans avant la

mort de l'auteur, a été la source où les historiens musulmans ont puisé leurs récits. Homme d'Etat et savant de Mossoul, Ibn-al-Athir se distingue, au xiii^e siècle, par son exactitude, par le choix des autorités qu'il a prises pour guide et qu'il cite consciencieusement, rare qualité dans un historien arabe. Son style simple et son amour de la vérité doivent le faire préférer à tous les compilateurs que nous connaissons parmi les chroniqueurs orientaux.

Les deux derniers volumes de son ouvrage, composés sans qu'il eût recours à des travaux antérieurs, sont d'une haute valeur; ils contiennent son récit des Croisades auxquelles il a lui-même pris part, et pour bien comprendre cette période, du point de vue de l'Orient, son livre sera toujours la meilleure initiation.

Malgré leur notoriété et leur apparence de perfection, les ouvrages des plus célèbres historiens arabes, Ibn Khaldoun même, qu'il faut cependant toujours admirer à cause de ses *prolégomènes*, peuvent être, sous plusieurs rapports, complétés par la chronique d'Ibn-al-Athir.

En dehors de ses importantes recherches sur la numismatique arabe, la grande tâche que s'est imposée l'orientaliste suédois a été, comme nous venons de le voir, de publier le texte de ce grand ouvrage historique. Il exécute cette édition avec le soin le plus scrupuleux. Tornberg est un de ces savants, soucieux de bien faire, tels qu'on en voit dans le Nord de l'Europe où la probité littéraire est une vertu si commune.

Il appartient à cette génération d'orientalistes formés à la grande école de Silvestre de Sacy : on peut dire qu'il maintient avec honneur la tradition de cet illustre maître.

XIV

MIRZA KAZEM-BEG.

Mirza Kazem-Beg (Alexandre), orientaliste russe, né à Rescht, capitale du Guilan, le 22 juillet 1802, fit son éducation dans la maison de son père où il étudia les sciences musulmanes.

Ses professeurs, outre son père, furent : le Moullah Sâlih de Bilidji pour la grammaire arabe, le Moullah Abdoul-Aziz de Hiskendjé pour la rhétorique et la logique, et le célèbre Scheikh Mohammed de Bahreïn pour la jurisprudence et toutes les branches qui dépendent des *Ouloum ascheriya* (sciences légales), c'est-à-dire l'*Ilm-el-Kelâm*, ou philosophie scolastique, l'*Ilm-el-Tafsir*, ou commentaire critique du Coran et l'*Ilm-el-Hadis*, ou la science des traditions orales de Mahomet, etc.

A l'âge de vingt ans, ayant achevé son éducation musulmane, il entreprit un essai critique sur la religion du Prophète, dans l'intention de réfuter les dogmes du christianisme, professés par les missionnaires des di-

verses sociétés de l'Europe. Toutefois en avançant dans ses études et en approfondissant l'histoire des religions, il se convainquit de la supériorité de la religion chrétienne qu'il embrassa à Astrakan, en 1821, sous la direction des missionnaires écossais. On trouvera une relation assez exacte de sa conversion dans le « *Christian Keepsake* » de 1836, avec son portrait. Son éducation européenne a été achevée sous les auspices de ces missionnaires, à Astrakan, au milieu desquels il passa cinq ans environ.

En 1823 il fut nommé, par le gouvernement Russe, lecteur de la langue tatare à l'école de Omsk, et en même temps interprète pour cette langue près le gouverneur général de la Sibérie. Bientôt après il fut invité à se rendre à Casan, pour professer les langues orientales dans l'université de cette ville où il arriva en octobre 1827. En 1832, il fut promu au grade de professeur-adjoint des langues orientales, en 1836 nommé professeur de la langue turco-tatare, et bientôt après, de l'arabe et du persan. De l'année 1843 à 1849, Kazem-Beg exerça le professorat des trois langues musulmanes : arabe, persane et turco-tatare ; de plus son cours embrassait la littérature et l'histoire des peuples musulmans.

Élu en 1844 doyen de la faculté historico-philologique de l'université de Casan, il exerça cette fonction jusqu'à la fin de 1849, ainsi que celle de Directeur du riche cabinet numismatique de l'Université.

Vers cette époque, le gouvernement impérial ayant conçu le projet de créer au sein de l'Université de Saint-Pétersbourg une faculté spéciale de langues orientales, Kasem-Beg fut envoyé dans cette ville par le ministère de l'Instruction publique. Il fut chargé de la chaire de littérature persane à cette université et appelé plusieurs

fois à remplir les fonctions de doyen de la faculté historico-philologique. En 1854 l'Empereur ayant accordé sa sanction à la nouvelle faculté des langues orientales, Kazem-Beg remplit dès ce moment les fonctions de doyen jusqu'en 1860.

Employé en dehors du Ministère de l'instruction publique, au Ministère de l'intérieur de la 2^e section de la chancellerie privée de l'Empereur, depuis 1850, et du Saint-Synode, Kazem-Beg se vit dans la nécessité de renoncer au doyenné de la faculté des langues orientales, auquel il fut cependant réélu en 1865.

Ses titres et décorations sont les suivants : Conseiller privé, professeur émérite de l'Université de Saint-Petersbourg, doyen de la faculté des langues orientales, membre correspondant de l'Académie des sciences depuis 1832, membre honoraire de l'Université de Casan, et de plusieurs sociétés savantes ; Chevalier, grand'croix de l'ordre de Saint-Waldimir de 2^e classe, de l'ordre de Sainte-Anne de 1^{re} classe avec la couronne, de l'ordre de Saint-Stanislas de 1^{re} classe, de l'ordre du Lion et du Soleil de 1^{re} classe, et décoré de la Boucle pour 40 ans de service.

Ses ouvrages et opuscules se classent dans les divisions ci-après :

HISTOIRE.

1. *Asseb-o-sseyar* ou les sept planètes de Seyyed Mohammed Riza, contenant l'histoire des Khans de Crimée depuis 1466 à 1737, en langue turque. Casan, 1832, 4^e maj.

2. Extraits comparés de divers auteurs sur l'histoire

des Khans de la Crimée, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1835).

3. Notice critique sur un passage de l'histoire de l'empire ottoman de M. de Hammer (*Journal Asiatique* de Paris. 1835).

4. Prise d'Astrakan en 1660. Lettre au recteur de l'Université de Casan. (*Revue de l'Orient*, 1835, et mémoires scientifiques de l'Académie des sciences. *Outchoniya Zapiski*).

5. Recherches sur la nation des Ouïgors, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique* 1841).

6. *Derbend-Nameh* ou histoire de Derbend. Couronné par l'Académie d'un prix Demidoff et publié aux frais de cette académie, Saint-Petersbourg, 1851, 4°.

Un fragment de ce livre a paru dans le journal asiatique 4° série XVII, p. 430, ainsi qu'une notice id. XVIII, 410.

7. Histoire de la Chine, du R. P. Jakinfé (Hyacinthe).

Critique en langue russe (journal « *Olétchestvenniya-Zapiski*, 1853).

8. Histoire de l'Islamisme. 1° L'Orient sous le rapport politique avant l'apparition de Mahomet; 2° l'Orient en matière de religion; 3° Mahomet (en 2 chapitres).

(Journal « *Rouskoyé Slovo* » la parole russe, 1860).

RELIGION.

9. Traités ou *risalés* en langues arabe, persane et tatare, sur le christianisme, publiés à Astrakan. 1821-1824.

10. *Soubat-oul-Adjezine*, poème mystique en langue Djagataï avec notes en langue tatare. Casan.

11. Notice sur un chapitre inconnu du Coran. (*Journal Asiatique* 1844).

M. Garcin de Tassy avait publié et traduit pour la première fois ce chapitre du Coran, dans le *Journal asiatique* de mai 1842. Kazem-beg donna une savante dissertation sur le Coran, et une nouvelle édition de ce chapitre. L'honneur de la découverte de ce document revient à M. Garcin de Tassy.

12. Aperçu des diverses circonstances qui ont contribué aux progrès de Mahomet sous le rapport politique et moral, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1844).

13. Lithurgie de Saint-Jean-Chrysostôme, en langue tatare. Casan, 1846.

14. Aperçu de la mythologie des Persans, d'après Firdouci, en langue russe. (*Courrier de Finlande*, 1848).

15. Les heures, en langue tatare, Casan, 1850.

16. Les quatre évangélistes, traduits en langue tatare, Saint-Pétersbourg, 1855.

17. Le Muridisme et Chamil, en langue russe. (Journal « *Rouskoyé Slovo* » (la parole russe) 1859).

18. Actes des apôtres, épître et apocalypse, en langue tatare, Saint-Pétersbourg, 1859-1861.

19. L'Imâm, sa puissance et sa dignité. (Journal « *Rouskoyé Slovo* » 1860).

20. Concordance complète du Coran, contenant tous les mots et les expressions du texte accompagnés de la citation de tous les passages.

Saint-Pétersbourg, 1859. Folio-min.

21. Catéchisme détaillé de l'église gréco-russe en langue tatare, 1^{re} édition 1862, 2^e édition 1865.

22. *Bab et les Babis*. (Soulèvement politique et religieux en Perse de 1845 à 1853). Saint-Pétersbourg 1865, en langue russe, traduit dans le *Journal asiatique* 1866.

JURISPRUDENCE.

23. *Mokhtaser-el-Wilkhkayet*. Cours de jurisprudence musulmane, d'après l'école des Hanéfites, avec notes en arabe, en langue arabe, Casan, 1845.

24. Notice sur la marche et les progrès de la jurisprudence musulmane parmi les sectes orthodoxes. (*Journal asiatique*, 1850.

25. *Cheraïoul-islam*. 1^{er} livre des ventes et du gage, avec notes. Saint-Pétersbourg 1862, en langue russe.

LITTÉRATURE, PHILOGOLOGIE.

26. *Al-tuhfetul-hegiretu fi ilm-il-adebi indé ahlil-arabi*; traité sur la littérature des Arabes, en langue persane. Casan, 1249 de l'hégire, de J.-C. 1833.

27. Grammaire générale de la langue turco-tatare. 1^{re} édition 1839. 2^e édition 1847. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie d'un prix Demidoff, traduit en allemand par le docteur Zenker. Leipsig, 1848. (XXVI. 272 pages et 7 planches 8°). On trouve dans cette grammaire beaucoup d'observations sur les différents dialectes turcs, et surtout une syntaxe, partie de la grammaire turque qui avait été jusqu'alors fort négligée.

28. Guide pour l'enseignement de la langue turque, en trois parties : 1^o grammaire, 2^o Chrestomathie, 3^o Vocabulaire. Lithographié, Saint-Pétersbourg, 1863, in-fol. en langue russe, couronné par l'Académie d'un prix Demidoff.

DIVERS.

29. Travaux des membres de la mission à Pékin T. I. critique en langue russe. (*Journal « Sovrémennik »* le contemporain, 1853).

30. Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Impériale, critique en langue russe. (*Journal « Otéchestvenniya-Zapiski »* 1853).

31. Origine de l'instruction dans l'Inde moderne, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique* 1855).

32. Explication de quelques inscriptions orientales. Lettre à l'académicien Brosset, en langue russe. (*Revue de l'Orient*, 1855).

33. Etat de la civilisation en Perse (*Revue de l'Orient*, 1857, et *mémoires scientifiques* de l'Université de Casan. (*Outchoniya Zapiski*).

Le journal asiatique a inséré aussi un article de lui sur les progrès de la civilisation en Perse, 5^e série, IX, 448.

34. Mohammed Amine (*Journal « Rouskoyé Slovo »* 1860.)

OUVRAGES INÉDITS.

1. *Djevab-i-risale-i Hadji Moulla Riza*, 1824. C'est-à-dire : Réponse à un *risalé* (épître) de Hadji Moulla Riza, premier savant de Tebriz). En 1822, ce savant avait écrit, en persan, un long traité contre un des opuscules publiés en arabe par Kasem-Beg, sur le christianisme. Ce traité faisait grand bruit dans toute la Perse. Kazem-Beg se vit obligé de faire une réponse qu'il envoya à l'auteur vers la fin de 1824. Cependant cet ouvrage ne fut pas publié à cause des changements survenus dans la carrière de

Kazem-Beg. Un beau manuscrit de cet ouvrage a été acquis par la bibliothèque de l'Université de Saint-Pétersbourg où il se trouve sous le n° 343—22136.

2. Traduction russe du Gulistan de Saadi, faite en 1829.

3. Matériaux d'une chrestomathie complète de la langue turco-tatare, recueillis en 1837-1840.

4. Grand ouvrage biographique sur les savants de l'Orient en arabe, 3 vol. écrits de 1828 à 1845.

5. Grand ouvrage bibliographique, en arabe, 2 vol. écrits de 1828 à 1846.

TRAVAUX NON ACHEVÉS.

1. Traduction du Asseb-o-Sseyar, en anglais, avec notes.

2. Histoire du Mahométisme.

3. Dictionnaire géographique du Caucase.

EN VOIE DE PUBLICATION.

1° Du *Scherayl-ou-Islam*. Livre sur l'héritage. Livre sur le mariage.

2° Traduction des psaumes de David, en tatar.

On voit par cette énumération des travaux de Kazem-Beg que l'étude des questions historiques et religieuses a surtout dominé sa carrière scientifique. Musulman de naissance, devenu chrétien par conviction, on devine, par cet acte raisonné de sa conscience, l'homme né sur le sol de la Perse, antique berceau de la libre pensée. C'est là où naquirent Zoroastre avec sa profonde morale, plus de cinq cents ans avant Jésus ; Manès, Mazdak, réformateurs qui payèrent de leur sang la hardiesse de leurs

idées et la fatalité d'être nés sous de cruels despotes, dix ou quinze siècles trop tôt; c'est dans cette région qu'apparut le prince des philosophes, Avicenne, l'Aristote de l'Orient.

La terre persane a été vraiment féconde en chercheurs de vérités religieuses, scientifiques, sociales, politiques et l'on s'explique l'apparition de sectes nouvelles comme celle des Babis, dont Kazem-Beg nous a retracé l'histoire.

Pour donner une idée de l'intérêt qui s'attache aux travaux de l'orientaliste russe, nous allons lui emprunter quelques détails peu connus sur le réformateur persan, Bab, sa doctrine, ses partisans, les Babis, dont la propagande causa un soulèvement politique et religieux en Perse, de 1845 à 1853.

Ali Mohammed, surnommé *Bab*, Porte (de la vérité), naquit à Chiraz vers 1812. Son père ne voulut pas qu'il appartint à la classe des *désœuvrés*, c'est-à-dire des *oulamas*, ou caste cléricale, affranchis des impôts et ne vivant que de dons et d'aumônes. Il le destina au commerce et l'envoya à Bender-Boucher, ville maritime de la province de Chiraz, entrepôt important du commerce entre la Perse et l'Inde. Il y résida sept ans.

On ignore comment il dirigea les affaires commerciales de son père. On sait seulement qu'il se faisait remarquer par un genre de vie tout exceptionnel : sous le poids d'une sorte d'hypocondrie, il recherchait souvent la solitude. En société, il s'entretenait plus volontiers avec les savants ou écoutait les récits des voyageurs, qui affluaient dans cette ville commerçante. Aussi se plaisait-on à le ranger au nombre des sectateurs du *Tarikat*, système de mysticisme, dont les adhérents étaient fort respectés par le peuple.

A l'âge de vingt-trois ans, il se rendit à Kerbèla, ville située au bord de l'Euphrate, et lieu tellement sacré que ceux qui s'y rendent par dévotion sont entourés des respects de tous. C'est là qu'on conserve les restes du très-saint Housséin, petit-fils du prophète. Bab attirait l'attention par ses visites fréquentes à ce tombeau, par ses prières et ses jeûnes réitérés, par le soin qu'il mettait à éviter la société des hommes, souvent même par la singularité de ses manières et surtout par son caractère taciturne. La renommée de ses vertus se répandit à Chiraz et acquit à ce jeune homme, retiré du monde, des admirateurs dans toute la ville.

Vers sa vingt-huitième année, il revint à Chiraz. Quoiqu'il fût humble de sa nature et que l'idée de se poser en réformateur ne lui fût peut-être jamais venue, l'accueil flatteur de ses concitoyens, l'attention curieuse et incessante dont il était l'objet, excitèrent graduellement son amour-propre. Jusque-là il ne s'était considéré que comme un homme qui, par sa vie austère et sa continence, avait pénétré quelques-uns des secrets du *Tarikat*. Il se peut aussi que les constantes flatteries dont il était entouré, aient fait naître en lui d'autres pensées. Le fait est que, depuis ce temps, il en vint à se considérer comme un maître désigné par le ciel même pour régénérer son pays.

Dans ses discours à double sens, il commença par blâmer ouvertement ses compatriotes de ne pas se conformer à la loi sacrée.

« Les passions qui nous commandent et nous dominent, disait-il, ont pris le dessus sur les paroles d'Allah; bientôt nous sortirons entièrement de la vraie voie, si nous ne nous amendons au plus tôt. »

La morale prêchée par un jeune homme, à l'âge où les

passions bouillonnent, agit puissamment sur un auditoire composé de gens religieux jusqu'au fanatisme, surtout lorsque les paroles du prédicateur sont en harmonie avec ses actions. On le recherchait de toute part, on l'écoutait avidement lorsque, dans des discours ambigus et entrecoupés, il parlait contre les abus qui règnent dans la société. Le nom de *Medjzoub* (illuminé, extatique), lui fut donné. Bientôt un groupe d'adeptes aveugles se forma autour du nouveau mystique.

Cependant il continuait à s'instruire, errait d'un lieu à l'autre comme un possédé; tantôt semblable à un paria, il sortait de la ville, parcourait les déserts et les montagnes, se retirait dans des ruines peuplées de hiboux et de chouettes, puis tout à coup il apparaissait au milieu de ses disciples. Le peuple le suivait partout, car la portion non éclairée de l'humanité est toujours à la recherche et dans l'attente d'un maître. Lui ne remarquait personne et ne cessait de se livrer à ses rêveries.

Bab se rendit en secret en pèlerinage à la Mecque. On n'a aucun renseignement sur la durée de cette absence; mais, à la fin de 1844, il revint de la Mecque à Bender-Boucher et fut arrêté par l'ordre du gouvernement, qui commençait à s'inquiéter de la propagande du réformateur. Emprisonné, puis relâché, en 1847 il se trouve à Ispahan, sous la protection du gouverneur de la ville que Bab avait sollicitée. Le gouvernement, à partir de cette époque, ne cessa de surveiller les menées de Bab, dont les adhérents faisaient des progrès redoutables dans les campagnes.

Lorsqu'en 1848 le roi de Perse, Mohammed-schah, mourut, des désordres s'élevèrent à Téhéran; les Babis soulevèrent une grande agitation dans diverses pro-

vinces : Azerbidjan, Irak, Mazanderan et Khorasan. Le nouveau gouvernement songea sérieusement à se débarrasser de Bab : il fut emprisonné à Tauris, et une instruction s'engagea pour le faire juger. On ne sut jamais ce qui se passa dans le tribunal assemblé pour cette affaire. Bab ne voulut pas toujours répondre aux questions qui lui furent faites; et, quand il répondait, c'était avec enthousiasme, modestie et douceur, quoique d'une manière mystérieuse et constamment dans l'esprit de l'Islam, qu'on l'accusait d'avoir perverti. Quand on lui demanda en quoi consistait sa doctrine, il répondit :

« Je suis celui que vous attendez depuis plus de mille ans. »

On voulut le forcer à abjurer sa doctrine, il refusa de répondre; il se contenta de dire au chef du clergé :

« Ainsi, tu me condamnes à la mort? »

« Si tu as vraiment le don des miracles, lui dit le juge, détourne la mort de toi. »

Les apprêts du supplice se firent. Quelques disciples l'avaient renié au moment suprême; un seul lui resta fidèle et marcha à la mort avec lui. On avait choisi pour le lieu du supplice, à Tauris, la cour de la caserne des Sarbazes, et les rues qui y conduisent, ainsi que les toits des maisons, étaient couverts de spectateurs.

Bab marcha donc à la mort avec son disciple, qui, d'une voix haute et ferme, récitait des fragments de prières composées par le maître. Bab gardait le silence; son pâle et beau visage, d'une douceur infinie, et qu'encadrait une barbe noire et de fines moustaches, sa tournure et ses manières distinguées, ses mains blanches et délicates, ses vêtements simples, mais d'une exquise propreté, tout enfin, dans sa personne, éveillait la sympathie et la compassion.

Au signal donné, un peloton du régiment chrétien, choisi exprès pour cette exécution, s'avança et fit feu. Par un hasard extraordinaire, les balles ne touchèrent que les cordes qui tenaient Bab attaché; elles se rompirent et il se sentit libre. Bab se précipita, dit-on, vers le peuple, en essayant de faire croire à un miracle. Il eût peut-être réussi, si les soldats avaient été musulmans; mais les Sarbazes chrétiens accoururent aussitôt en montrant au peuple les cordes, que les balles avaient déchirées, et lièrent Bab une seconde fois. Son disciple, qui avait voulu être fusillé la face tournée vers les soldats, contrairement à l'usage en Perse, fut exécuté le premier; Bab le fut après lui.

La foule se dispersa en silence, mais beaucoup d'hommes emportaient dans leur cœur des germes d'hostilité contre le gouvernement. Ainsi se termina, le 19 juillet 1849, dans la trente-septième année de sa vie, le triste sort de Bab, le réformateur de la Perse.

Voici le jugement que Kazem-beg porte sur Bab : « Nous trouvons en lui quelques éléments vraiment grands, vraiment beaux, qui prouvent qu'il avait des convictions fermes et arrêtées. C'était un homme moral dans toute l'acception du mot, moral jusqu'au fond de l'âme, prêchant sans cesse la fusion de tous ses compatriotes en une communauté unie par les liens intellectuels et moraux. Il parlait aussi de l'urgence d'une réforme religieuse et sociale; il désirait avec ardeur la fin de toutes les persécutions; enfin il parlait de la nécessité d'améliorer le sort des femmes. Tout indiquait en lui un esprit de réveil, de réforme. Nous ne le considérons ni comme un aventurier, ni comme un fanatique, mais bien comme un homme éminemment moral, un rêveur élevé à l'école des Cheikhides, secte persanne antérieure, et possédant

quelque teinte du christianisme. Nous le regardons comme un homme troublé, il est vrai, par l'influence directe de quelques-uns de ses disciples dévoués et ambitieux. Dans tous les cas nous croyons que l'apparition de Bab servira avec le temps, à la cause de la civilisation dans l'Iran. »

Pendant que des poursuites étaient dirigées contre Bab, le nombre de ses adhérents augmenta dans les provinces. Dans la ville de Kazvin c'était une femme qui prêchait cette doctrine. Fille d'un personnage de la ville, respectée par sa position, elle avait entendu parler de la nouvelle doctrine qui accordait aux personnes de son sexe les mêmes droits qu'aux hommes et de plus leur permettait de se montrer en public le visage découvert. Elle se mit en correspondance avec un des disciples de Bab et se fit initier à la doctrine.

Le bruit s'en répandit bientôt à Kazvin. Ni les exhortations, ni les menaces, ni les larmes de ses parents, ni le mépris de ses adversaires, rien ne peut l'arrêter. Elle va partout sans voile, prêchant l'amour pour Bab et sa doctrine, et organise en peu de temps une communauté nombreuse.

Cette femme que ses admirateurs nommaient *Zerrin-Tadj* (couronne d'or) et *Couret-el-ain* (lumière des yeux), à cause de sa beauté, était instruite, éloquente, savante même. Les *Oulamas* ou la gent cléricale musulmane ne manquèrent pas de dire que sa beauté était la seule cause de son influence. Mais son empire « sur ses adorateurs » fut complètement spirituel. Elle a su leur inspirer une confiance sans bornes. Elle enleva le voile qui couvrait son visage, non pour fouler aux pieds les lois de la chasteté et de la pudeur, mais pour donner par son regard plus de force aux paroles inspirées qu'elle adressait aux

hommes de bonne volonté et aux curieux. Ses discours stigmatisaient cette tyrannie grossière qui, depuis tant de siècles, enchaînait la liberté et dérobait la beauté derrière un voile éternel; elle ne prêchait donc pas au nom de l'impudeur, et contre les lois de la modestie; mais elle soutenait la cause de la liberté qui, elle aussi, est une vertu.

Tous ceux qui l'entendaient s'en retournaient pleins d'enthousiasme : seuls, quelques hypocrites incurables trouvaient ses discours impudents. A la suite d'un crime commis par des disciples ardents, pour défendre la doctrine qu'elle prêchait, elle quitta Kazvin et alla se réunir aux Babis du Khorasan.

Les partisans de Bab, dont le programme était de délivrer leur patrie d'un clergé avide et de l'oppression des tyrans, non contents de répandre leurs idées par la parole, voulurent les établir par les armes, et des soulèvements armés eurent lieu depuis 1849 à 1852, année où les Babis furent exterminés. L'héroïne du Babisme, *Lumière des yeux*, fut secrètement mise à mort à cette époque. Quelle honte réserve la postérité à ses bourreaux !

Disons quelques mots de la doctrine de Bab. Elle était renfermée dans cette seule idée :

Vivre non selon la lettre de la loi, mais selon l'esprit et dans la méditation de la loi.

D'après lui toutes les traditions transmises à la postérité par les propagateurs de l'Islamisme étaient altérées.

L'idée de Bab sur Dieu est celle du Coran de Mahomet. Seulement il semble se rapprocher de la doctrine des Mo-tézélites sur la divinité.

Rien n'est impur dans la nature; cette vérité évangélique était l'objet de l'enseignement secret et avoué de Bab.

La tempérance est une vertu indispensable. C'est pourquoi Bab ne faisait point usage d'opium, ne fumait pas, et même ne prenait pas de café.

Dans le nouveau Coran de Bab sont traitées les questions de l'égalité des droits pour les hommes comme pour les femmes, de l'abolition du divorce arbitraire, de la liberté dont la femme doit jouir dans la société.

Ce principe professé par Bab rapproche beaucoup sa doctrine du christianisme. Et on comprend le succès de ces idées qui pénétrèrent dans les deux capitales de la Perse et dans tout le royaume. Il n'est pas de schisme, dans l'histoire de l'Asie, aussi remarquable que celui des Babis. Cette doctrine, autant qu'elle nous est connue, est essentiellement une philosophie fondée sur l'amour du prochain. On y voit poindre le sentiment de l'instinct des droits de l'homme, des aspirations vers l'affranchissement de la volonté humaine.

Affirmons donc que l'Islam proprement dit n'est point un obstacle à la civilisation : c'est bien plutôt le fanatisme de la secte cléricale et l'ignorance qui dans tous les pays en étouffent le germe.

On peut juger par les citations que nous avons faites plus haut de la valeur de Kazem-beg. On trouve en lui une élévation de pensée, de sentiment vraiment extraordinaire chez un ancien musulman. Par ses études incessantes, cet homme de l'Orient est parvenu à se faire une place éminente parmi les européens les plus instruits et les plus avancés de notre époque.

Nous voudrions voir un plus grand nombre d'orientaux mêlés aux travaux des orientalistes. Combien les éditions de textes gagneraient, si elles pouvaient être confiées à une société de Bénédictins modernes, composée de lettrés de l'Orient et de l'Occident. Ce qui distingue

Kazem-beg, c'est une connaissance solide des langues et littératures arabe, persanne et turque; il a fait des recherches approfondies sur la jurisprudence musulmane, sur les religions, et ce qui est remarquable chez un oriental, c'est qu'il n'est étranger à aucune question de haute philosophie; ses idées ont une ampleur surprenante et ses œuvres sont empreintes d'un profond amour du progrès.

La Russie doit être fière d'avoir de tels hommes dans ses compagnies savantes, et pour l'avancement des études orientales, nous devons désirer qu'elle attire à elle de l'Orient beaucoup de savants d'un mérite aussi élevé.

XV.

J.-T. REINAUD.

Celui qui entreprend le portrait d'un homme qui s'est acquis dans la science un rang élevé par ses travaux, sa position officielle, a des soins scrupuleux à prendre, surtout pour éclairer les personnes qui n'ont pas été à même de se faire sur lui une opinion raisonnée, qui n'en ont pas vu la figure sous son véritable aspect.

Il faut qu'il étudie les œuvres de ce savant et cherche, d'une plume attentive, ses appréciations dans l'examen des faits.

C'est à cette règle de travail que je me suis conformé dans la notice suivante.

I.

Reinaud (Joseph-Toussaint), orientaliste français, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1793, mort à Paris le 14 mai 1867, commença ses études clas-

siques dans sa ville natale, et vint les terminer à Aix. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire ; mais, voulant agrandir le cercle de ses connaissances, il se rendit à Paris, en 1814, pour suivre les cours des langues orientales. La passion qu'il mit à cette nouvelle initiation littéraire l'absorba tellement, qu'il renonça au service de l'Eglise.

Il reçut les leçons d'arabe de Silvestre de Sacy, qui, à cette époque, attirait à son enseignement des élèves de toutes les parties de l'Europe. Il trouva à ce cours MM. Garcin de Tassy, Grangeret de Lagrange, Charmoy, Freytag, Humbert, etc., disciples devenus maîtres plus tard :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Pendant qu'il était engagé dans les études orientales, M. le comte de Portalis fut chargé, en 1818, d'une mission auprès du Saint-Siège, relative au concordat de la cour de France avec la cour de Rome. M. Reinaud l'accompagna, en qualité de secrétaire, pendant l'année 1818 à 1819, et s'occupa de recherches archéologiques. Pendant un séjour de seize mois à Rome, une grande partie de son temps fut employée à visiter les musées et à étudier les monuments de la grande cité et des environs. Ce séjour en Italie exerça une grande influence sur la direction de sa carrière scientifique, comme nous allons le voir.

De retour à Paris, il entra en relations avec M. Michaud, qui s'occupait de son *Histoire des Croisades*, et ne pouvait comparer les faits avec les documents laissés par les écrivains orientaux. M. Reinaud se chargea du soin

de traduire les historiens arabes et de revoir les textes. Ces recherches des chroniques, des fragments d'auteurs orientaux plaisaient à sa tournure d'esprit, et quand, en 1824, il fut nommé, par la protection du comte de Portalis, du duc de Blacas et de S. de Sacy, troisième employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, il se trouva au milieu d'un trésor inépuisable et put étudier l'esprit, le caractère et les institutions des Orientaux.

Nommé deuxième employé le 8 avril 1829, premier employé le 14 mars 1831, conservateur-adjoint le 14 novembre 1832, en remplacement d'Abel-Rémusat, qui était mort au commencement de juin, il ne devint conservateur que le 31 août 1854; mais il en remplit les fonctions constamment depuis la mort d'Abel-Rémusat jusqu'à la sienne. En 1832, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement de Chézy. A la mort de Silvestre de Sacy, le 25 mars 1838, M. Reinaud hérita de sa chaire d'arabe à l'Ecole des langues orientales vivantes. Depuis 1847, il a été constamment élu président de la Société asiatique, et, au mois d'avril 1864, président de l'Ecole des langues orientales, en remplacement de M. Hase; nommé chevalier de la Légion d'honneur le 4^{er} mai 1836, il est devenu officier de cet ordre en 1858.

Comme employé et conservateur des manuscrits orientaux, il eut à s'occuper, sous la direction d'Abel-Rémusat, d'un classement et d'un inventaire des nouveaux manuscrits de ces fonds et d'une révision des inventaires des fonds anciens. Il rédigea le catalogue du supplément des manuscrits orientaux, avec l'aide de M. Ch. Defrémery.

« Dans ses quarante-trois années d'exercice, dit

M. Taschereau (1), M. Reinaud a donné le bon exemple d'un dévouement constant à ses devoirs. Il apportait une ardeur voisine de l'enthousiasme dans ces fonctions modestes, qui ont pour tâche de faciliter l'essor de la science et des lettres, c'est-à-dire de la civilisation même; il était tout entier aux exigences du poste qu'il occupait, et, souffrant déjà, il a succombé en voulant, malgré tout, s'y rendre. Il a vécu en homme de bien, il a fini en homme de cœur; aussi, si un pareil sentiment était permis au bord d'une tombe, en face du néant et de l'éternité, nous dirions qu'à la douleur de ses collaborateurs il se mêle quelque fierté. »

J'ai pu juger par moi-même de l'extrême obligeance de M. Reinaud dans ses fonctions de conservateur, du soin qu'il prenait de guider les lecteurs dans leurs propres recherches.

Dès 1845, j'ai suivi, pendant plusieurs années, à l'Ecole des langues orientales, ses leçons d'arabe, avec MM. Ernest Renan, Amari, le docteur Sanguinetti, Cherbonneau, le voyageur Prax, Barbier de Meynard, Pavet de Courteilles, etc.

M. Reinaud succédait, dans la chaire d'arabe, à un orientaliste hors ligne, Silvestre de Sacy, qui avait créé en France, et même en Europe, l'enseignement de cette langue. M. Reinaud, dont la louable ambition a toujours été de se rapprocher de ce modèle, avait une succession lourde à porter. S. de Sacy, sans avoir fait de séjour en Orient, sans relations suivies avec des Orientaux, ne parlant pas la langue, était, toutefois, arrivé, par un constant commerce avec les écrits des Arabes, à comprendre, à écrire la langue comme un Arabe lettré, et

(1) Discours d'obsèques, v. *Moniteur* du 18 mars 1867.

mieux encore. Sa préface, écrite en arabe, mise en tête de son édition des *Séances de Hariri*, est un témoignage éclatant de sa connaissance profonde de cette langue. Il avait donc deviné, de son cabinet, le génie de cet idiôme, et, s'il l'eût parlé, il réunissait toutes les conditions du professeur complet.

M. Caussin de Perceval nous semble réaliser, par les qualités harmoniques de son enseignement, le vrai type dont nous parlons ici; car il manque toujours quelque chose à celui qui enseigne une langue qu'il ne peut pas parler. Il y a de ces nuances qu'on ne comprend bien que par l'application. L'enseignement de la langue arabe sera toujours d'une grande difficulté. Il faut qu'à la connaissance de la langue elle-même, à ses deux points de vue principaux : écrit et parlé, le professeur ajoute une érudition historique, littéraire, géographique, nécessaire pour bien interpréter les auteurs. Si l'érudit l'emporte, le philologue est en défaut; si l'instruction du linguiste est bornée, son enseignement est sans fécondité.

M. Reinaud ne nous a laissé aucune preuve qu'il sût écrire dans la langue qu'il professait; je veux dire : composer, rédiger en arabe; il ne parlait pas la langue. Toutefois, son enseignement, sous le rapport grammatical, était utile : non pas qu'il fût philologue; mais ayant assisté à la formation des livres grammaticaux de S. de Sacy, il pouvait, mieux que personne, les comprendre et en apercevoir les lacunes. Aussi ai-je entendu plusieurs remarques faites par M. Reinaud à son cours, et qui manquent dans la grammaire de S. de Sacy. Il entretenait quelquefois ses élèves de son intention de publier un appendice à l'ouvrage de S. de Sacy, sorte de complément sur des points nouveaux ou incomplètement développés dans les travaux du grand orientaliste.

Il serait intéressant de publier ces notes, si l'on parvenait à les réunir. Son interprétation des textes laissait quelquefois à désirer, et quoiqu'il eût une longue habitude des lectures arabes, ce don de S. de Sacy d'avoir pénétré le génie de la langue, lui manquait.

Sa carrière scientifique, du reste, nous révèle que son but n'était pas, en eût-il eu les aptitudes, de devenir philologue, grammairien, linguiste. Pour lui, l'étude de la langue devait lui servir à résoudre des questions historiques, géographiques. On ne peut donc pas lui faire un reproche, en présence des nombreux et importants travaux qu'il a laissés, de n'avoir pas approfondi autant qu'il l'aurait dû, en sa qualité de professeur, l'étude de la langue.

A la Société asiatique, il a accompli ses devoirs de président pendant vingt ans, avec une exactitude peu commune. Dans cette fonction, il a été le digne successeur des A. Jaubert, S. de Sacy, Abel-Rémusat, en maintenant cette institution à la hauteur de son but, en continuant à en faire le centre et comme un foyer vivifiant des études asiatiques. Sa collaboration au journal de cette Société a été des plus ardentes. Il savait stimuler, par son exemple et ses excitations, les orientalistes à concourir à la rédaction de ce recueil.

Président de l'Ecole des langues orientales, il a été trop peu de temps en fonctions pour qu'il puisse être jugé sous ce rapport. Il succédait à M. Hase, à un patriarche de la science, dont la bienveillance était proverbiale, et qui a laissé tant de bons souvenirs à ceux qui l'ont connu. La présidence de cette école impose des devoirs sérieux, à l'époque où nous vivons. Au moment où nos relations avec l'Orient sont multipliées, que l'isthme de Suez ouvre pour l'Europe l'entrée de

l'extrême Orient à nos idées, à nos produits, l'enseignement de l'Ecole doit revenir à la pensée première de son établissement, à la pratique. Mais en descendant plus intimement dans l'étude des langues, il ne faut pas que le niveau des études soit abaissé pour cela. Ce n'est pas une pratique de professeur vulgaire qu'il faut à l'Ecole, c'est-à-dire un simple enseignement de langue terre à terre; il faut étendre le champ des connaissances des élèves par une initiation, au moins élémentaire, aux usages, à l'histoire, à la littérature, aux religions et au droit des peuples orientaux.

Après avoir examiné quel a été le rôle de M. Reinaud dans ses diverses fonctions, nous allons l'étudier comme savant et essayer de dégager, dans cette longue vie de travail, l'idée qui l'a dominée.

II

Les ouvrages et opuscules de M. Reinaud peuvent se classer dans les six divisions suivantes :

1° Archéologie mahométane : monuments, antiquités, numismatique.

2° Histoire, géographie, voyages, relations de l'Occident avec l'Orient et de l'Orient musulman avec l'Inde.

3° Philologie, littérature.

4° Législation, religion.

5° Bibliographie.

6° Divers.

1° ARCHÉOLOGIE MAHOMÉTANE : MONUMENTS, ANTIQUITÉS, NUMISMATIQUE.

L'étude des monuments relatifs aux peuples orientaux,

arabes, persans, tures, a été le début de la carrière scientifique de M. Reinaud. C'est en observant les premiers pas d'un homme, son point de départ, qu'on prévoit le plus souvent son point d'arrivée. Aussi en suivant M. Reinaud dans la longue série de ses investigations nous verrons qu'ayant commencé par l'archéologie, il resta toute sa vie un antiquaire, un archéologue.

Il paraît avoir commencé, vers 1820 (1), son livre sur les *Monuments arabes, persans et tures* du cabinet de M. le duc de Blacas qu'il publia en 1828 (2). Cet ouvrage est divisé en quatre parties.

Dans la première il traite des pierres gravées en usage chez les musulmans : jaspe, agate, onyx, sardoine, hyacinthe, cornaline, améthyste, hématite, jade, corail, verre, or, fer, acier, argent. L'ambre et le bezoard servaient pour les bagues. Certaines terres bolaires et sigillées recevaient des empreintes, ainsi que de petits palets sur lesquels les Persans ont coutume d'appuyer le front en faisant leur prière. Le premier cachet de Mahomet était en or : puis trouvant le métal trop riche, il adopta le fer. Enfin, sa puissance augmentant, il employa l'argent. M. Reinaud examine ensuite la taille et la gravure et divers usages relatifs aux cachets et au port des bagues.

(1) 1. *Lettre à M. le baron Silvestre de Sacy, sur la Collection des monuments orientaux de S. Exc. M. le comte de Blacas, 1828, in-8°.*

(2) 2. *Monuments arabes, persans et tures, du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes, Paris, 1828, 2 vol. in-8° avec 10 planches. On trouvera un compte-rendu de cet ouvrage, par S. de Sacy, dans le *Journal des sçavants*, année 1829, p. 463.*

Après avoir fait connaître la matière employée, il parle de l'esprit qui a présidé aux inscriptions, des superstitions, vertus attachées par les Orientaux à diverses pierres précieuses ; des usages adoptés pour l'appellation des individus. Ce chapitre sur l'origine des noms arabes, qui aurait pu être plus complet, n'est pas sans enseignements. Les légendes qui se trouvent sur ces pierres sont pieuses, morales ou superstitieuses. M. Reinaud indique d'où elles sont généralement tirées, soit du Coran, du *Borda*, etc. Il donne des explications sur les difficultés de lecture des légendes, fait connaître quelques abréviations, parle des fleurs, des fruits, des plantes qu'on rencontre sur les pierres gravées et nous montre le rapprochement de nos idées sur le langage des fleurs avec celles des Orientaux. Il termine cette première partie en traitant de l'usage des cachets et des sceaux, du papier en Perse, de l'encre et des lettres.

La deuxième partie est consacrée aux personnages auxquels il est fait allusion sur les pierres gravées musulmanes et les monuments analogues. M. Reinaud passe en revue ce qui peut caractériser l'esprit et les croyances de l'Orient avant la venue de Mahomet. Il consacre au législateur musulman une notice étendue, en se servant des documents qu'il avait alors à sa disposition. Depuis, d'autres matériaux lui ont servi à donner plus de détails sur les prophètes des Arabes, et il aura l'occasion plus tard de compléter son étude. Il passe ensuite au premier successeur de Mahomet, donne quelques détails sur les douze Imâms et les différentes sectes qui partagent l'islamisme.

La troisième partie qui ouvre le deuxième volume s'applique à la description des pierres gravées. Il les classe en pierres qui se rapportent à Dieu ; pierres où il

est fait allusion à quelque patriarche ou à quelque saint musulman ; celles qui expriment une pensée pieuse, superstitieuse ou morale ; où l'on parle des quatre premiers khalifes ; celles en usage chez les chiïtes et celles qui tiennent aux sciences occultes. M. Reinaud donne en détail la traduction de ces pierres en indiquant l'origine de la légende et une foule de particularités sur les mœurs, la religion, etc. Nous avons remarqué deux petites inexactitudes de lecture :

P. 33, vol. 2, n° 11, planche I, au lieu de *Allah taála*, il faut lire *Allah el motáal*, comme sur la pierre, à cause de l'assonance.

P. 38, vol. 2, n° 14, planche I. M. Reinand lit: *el mostafa* ; il faut lire : *limostafa* comme sur le cachet.

P. 39, *id.*, il dit en note : « Il semble que le dernier mot pourrait être précédé d'une préposition et que pour plus d'exactitude on devrait lire : *fil khitâm*. » M. Reinaud ayant lu *el mostafa* avec l'article, a cherché à se rendre raison d'une incorrection apparente. Mais le nom propre ne peut pas avoir d'article, et la phrase, en lisant *limostafa*, est parfaitement correcte.

Ce n'est pas pour le vain plaisir de trouver quelqu'un en faute que je signale en passant ces deux péchés de jeunesse. Mais on ne saurait être trop sévère pour les livres des hommes éminents, et en faisant ces observations, j'ai surtout en vue d'avertir les étudiants à ne pas jurer *in verba magistri*.

Dans la quatrième partie, M. Reinaud, au point de vue des inscriptions, traite des armes, rouleaux, vases, coupes magiques, miroirs, plaques talismaniques, plats, coupes à boire, tapis, pierres tumulaires. Il a l'occasion dans ses descriptions de nous initier à une foule de dé-

tails curieux sur l'histoire, les mœurs et les sciences des Orientaux.

Ces deux volumes sur le cabinet du duc de Blacas doivent être considérés comme classiques, en ce sens qu'ils contiennent les éléments de la science des antiquités musulmanes, éléments inconnus en France avant M. Reinaud. Depuis 1828, cette branche de la science orientale a fait de grands progrès, et le traité élémentaire du savant orientaliste pourrait être considérablement augmenté. Tel qu'il est, nous le regardons comme un de ses meilleurs livres. On voit qu'il s'occupe d'un sujet de prédilection. Il a mis beaucoup de soin à en coordonner les matières et à les exposer.

Pour expliquer cette masse de particularités relatives aux croyances, aux mœurs, etc., il a eu recours à une foule d'ouvrages tant imprimés que manuscrits :

Aux voyages de Niebuhr, Chardin, J. Thévenot, Tavernier, Olearius, Fraser, Norden, Aly Bey, Bernier, Franklin, A. Janbert, Volney, G. Drouville, Ponqueville, Forster, Marco Polo, Pallas, Strahlemberg, Bianchi, Bruce, Otter, Ouseley, Caillaud, etc.

Aux historiens Aboulféda, Mirkhond, Khondemir, Thabari, Ibn Khaldoun, Aboulfarage, Malcolm, Lebeau, Okley, etc.

Aux travaux des orientalistes S. de Sacy, Quatremère, Frœhn, Mouradja d'Olsson, d'Herbelot, A. Rémusat, Petis de la Croix, Meninski, Chezy, Eichorn, Cardonne, Pococke, de Guignes, Rzesw'ski, Hottinger, Golius, Ludolf, Vattier, W. Jones, Galland, Toderini, Gagnier, Hermauer, Erpenius, Saint-Martin, Garcin de Tassy, etc.

Pour les croyances il s'est servi du Coran et des traductions de Sale et de Maracci, de la Bible, du Zend-Avesta, etc.

Il a consulté peu de traités originaux. Seulement il a puisé quelques données chez Teifaschi, auteur, au XIII^e siècle, d'un *Traité arabe des pierres précieuses*, traduit en italien par Raineri, 1818; chez Mohammed Baker, auteur d'un *Traité des règles de la civilité*, où se trouve un chapitre sur les cachets et les bagues. (Manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal.) Il a fait usage du traité des pierres gravées de Mariette, de l'*Historia gemmarum et lapidum* de Boëce; de *Doctrina numorum veterum* d'Eckhel, etc. Enfin on peut dire qu'il n'a rien négligé pour donner le plus de certitude à ses recherches. Une seule lacune me semble exister dans son livre, c'est un chapitre des diverses écritures en usage sur les monuments. Il eût été utile de présenter une petite méthode de lecture du Neskhi, du Talik et du Coulique. Cette dernière écriture n'est pas toujours facile à lire et quelques explications n'eussent pas été inutiles. Il paraît d'après ce que M. Reinaud dit, vol. 2, p. 297, que son intention était de consacrer un certain nombre de volumes à l'étude des médailles, projet qu'il n'a pas exécuté.

Les autres recherches archéologiques de M. Reinaud se composent de mémoires sur des médailles, le feu grégeois, l'art militaire chez les Arabes au moyen âge, divers articles et compte rendus sur des monuments (1).

(1) 3. *Explication de cinq médailles des anciens rois musulmans du Bengale*. Paris, 1823, brochure.

Le morceau qui concerne les planètes a paru dans le *Journal asiatique*, t. III, pages 334 et suivantes, ainsi que des observations générales sur les médailles musulmanes, p. 331.

4. *Rapport sur la description de médailles antiques* de M. Mionnet. *Journal asiatique*, 2^e série, vol. VII, page 401.

5. Note sur une inscription arabe, id. vol. XI, page 189.

20 HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — RELATIONS DE
L'OCCIDENT AVEC L'ORIENT, ET DE L'ORIENT MUSULMAN AVEC
L'INDE.

Ce chapitre de la vie si laborieuse de M. Reinaud est le plus important. Nous allons voir que la plus grande partie de ses études a été consacrée aux rapports d'amitié et de guerre entre l'Orient et l'Occident.

Ce fut à son retour de Rome, vers 1819, comme nous l'avons dit, que, M. Reinaud fut mis en relations avec M. Michaud, qui, s'occupant d'une histoire des Croisades, avait besoin d'un collaborateur versé dans la connaissance des langues orientales. M. Reinaud accepta avec zèle de

6. Réponse à une lettre de S. de Sacy sur une légende arabe, vol. XV, page 355.

7. Il explique ce qu'il faut entendre par « Payens » chez les chroniqueurs français, 3^e série, id. V, page 406.

8. Analyse de l'ouvrage de M. Giraud de Prangey sur les monuments arabes de Cordoue, Séville, etc., id., id. XIII, page 336.

9. Analyse d'un ouvrage de M. Stickel sur la numismatique orientale, 4^e série, id. VII, page 383.

10. De l'art militaire chez les Arabes au moyen âge, id., id. XII, page 193.

11. Mémoire sur le feu grégeois, etc., en collaboration avec M. Favé, id., id. XIV, page 257. Le *Journal des Savants* contient sur ce travail important trois articles de M. Chevreuil, année 1817, pages 87, 140, 209.

12. Nouvelles observations sur le feu grégeois, id., id. XV, p. 371.

13. Rapport sur la chape de Chinon, 5^e série, id. VI, p. 434.

14. Description d'un fusil oriental, id., id. VII, 432.

15. Sur le système primitif de la numération chez les Berbères, id., id. XVI, p. 107.

16. Note au sujet de la lettre de M. Klaproth sur l'invention de la boussole, 2^e série, id. XV, p. 580.

se charger des recherches historiques à faire dans les historiens arabes qui ont parlé des guerres saintes, et ce sujet a été l'une de ses plus grandes préoccupations scientifiques. A la fin du deuxième volume de la *Bibliographie des Croisades* figuraient des extraits de ces historiens, dont M. Reinaud avait traduit une partie, d'après la version latine de dom Berthereau. Il publia une deuxième édition, qui forme le tome IV de la *Bibliothèque des Croisades*, ouvrage ajouté par M. Michaud à son Histoire. C'est de cette deuxième édition (1) que nous allons dire quelques mots. M. Reinaud a refait toutes les traductions de D. Berthereau, rétabli les faits importants qui avaient échappé à ce dernier ou qui n'ont été découverts que postérieurement, rapproché les extraits les uns des autres et les a disposés dans un ordre chronologique. A l'occasion de chaque fait, il a mis à part les récits originaux, ceux qui étaient les plus voisins des événements et les plus complets. Il a placé à la suite les circonstances mentionnées dans les autres récits, et qui étaient omises dans les premiers. Enfin, il n'a conservé que les réflexions particulières à certains écrivains et qui pouvaient donner une idée de la manière de voir et de s'exprimer des Orientaux. C'est ainsi que l'ancienne édition a été réduite de plus de moitié et cependant l'abondance des faits nouveaux rend la deuxième édition beaucoup plus considérable que la première.

Dans ses observations préliminaires, M. Reinaud présente un tableau des auteurs orientaux mis à contribution, et sur lesquels il donne de courtes notices, en les

(1) 17. *Extraits des historiens arabes relatifs aux Croisades*. Paris, 1829, 1 vol. in-8°, 576 pages.

considérant seulement au point de vue des Croisades. Dans ce nombre figurent Ibn al Athir, Behâ eddin Aboul Mahassen, Emad eddin, Kemal eddin, Abou Schamé, Abdallatif, l'historien des patriarches d'Alexandrie, Ibn Djauzi, Ibn Moyassar, Ibn Zoulac, Ibn Khallikan, Djemal eddin, Aboulféda, Aboulfarage, Schafi, fils d'Ali, l'historien du sultan Kâleonn, El Makin, Nowaïri, Dhehebi Makrizi, Soyonthi, Modjir eddin, etc. Les œuvres de ces historiens se trouvent à la Bibliothèque impériale. A l'exception des deux chroniques d'Aboulfarage, de l'histoire des patriarches d'Alexandrie, et de la relation d'El Makin, tous ont été composés par des musulmans. Tous se sont copiés plus ou moins. Les auteurs originaux sont Ibn al Athir, Behâ eddin, l'historien des patriarches d'Alexandrie, et l'historien de Kâleonn.

Les divers écrivains nés en Syrie, dans la Mésopotamie et en Egypte, c'est-à-dire sur le théâtre même des guerres saintes, étaient en position de bien connaître les événements. Saladin se présente, sous la plume des écrivains orientaux, avec un aspect nouveau, ainsi que Richard Cœur-de-Lion, l'empereur Frédéric II et saint Louis. Mais, sur la première croisade, les chroniques arabes sont très-défectueuses.

M. Reinaud, dans un tableau, raccourci, nous fait connaître l'état de l'Orient musulman au moment où les Croisés apparurent, et commence, année par année, à partir de 490 de l'hégire (1097 de J.-C.), l'exposé des faits qui eurent lieu pendant les Croisades, en suivant les historiens arabes jusqu'à l'année 690 (1291). Il mêle au récit des faits plusieurs anecdotes qui donnent une idée de l'esprit, des mœurs et des institutions des Orientaux à cette époque. Ce n'est donc pas un ouvrage d'ensemble, une histoire proprement dite, mais une collection

d'extraits sur les événements qui se produisirent dans telle ou telle année. Le nombre des ouvrages qui ont été à la disposition M. Reinaud a été considérable. Personne n'a cité une masse de matériaux plus considérable. Mais la réunion de ces documents était due à l'infatigable dom Berthercau. M. Reinaud eut l'avantage de profiter de ce premier labeur pour jeter sur le moyen âge des lumières nouvelles. Son ouvrage, recueil de faits, continuel rapprochement de témoignages, servira à ceux qui voudront construire plus tard une histoire des Croisades.

Ce volume fut, pour M. Reinaud, une préparation à une tâche bien autrement importante que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'était proposée. Il s'agissait pour lui de se charger du *Recueil des historiens arabes des guerres des Croisades*, publié par l'Académie, texte arabe et traduction française, in-f°. Le tome premier de cette vaste publication, pour lequel M. Reinaud a été aidé dans la dernière partie par M. Ch. Defrémery, savant orientaliste, était imprimé depuis trois ans et attendait l'introduction pour paraître. M. Reinaud s'occupait de ce travail depuis cette époque et y attachait un grand prix. Il me disait, dans le dernier entretien que j'eus avec lui, que, dans cette introduction, en considérant les Croisades au point de vue oriental et musulman, on ne pouvait s'imaginer combien d'aperçus nouveaux naissent de ce changement d'optique. Il espérait mettre prochainement cette introduction sous presse et comptait que le volume entier paraîtrait dans le cours de l'année 1867.

J'ignore dans quel état se trouve cette importante publication, dont la continuation serait si bien placée dans les mains laborieuses de M. Ch. Defrémery.

Quelle impression nous reste-t-il de l'étude de cette époque ?

Le fanatisme religieux de l'Orient fit avorter les Croisades, nées elles-mêmes du fanatisme de l'Occident. Au moment où les Croisés arrivent, l'empire fondé par les successeurs de Mahomet est dissous. Il semble qu'au milieu de cette désorganisation, il va être facile aux guerriers d'Europe de faire la conquête de ces contrées livrées à l'anarchie. Mais une race nouvelle, sortie du fond de la Tartarie, les Turcs ou Turcomans, passant l'Oxus, sous la conduite des enfants de Seldjouk, avaient pris la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Asie mineure, et menaçaient l'Égypte et Constantinople. Ils avaient trouvé une religion tout établie, et adoptèrent avec ardeur la religion des vaincus. Le khalife abbasside, de Bagdad, était réduit à sa puissance spirituelle, et en Égypte un descendant des Fatimites d'Afrique régnait nominalement. Il y avait donc deux khalifes. Mais, à côté du pouvoir ancien qui s'écroule naissent des ambitions prêtes à le reconstituer. Les vizirs étaient souverains de fait. On vit alors surgir de ces ruines un accord nouveau entre les musulmans, à l'arrivée des croisés. Une réorganisation politique marche toujours de pair avec un mouvement religieux. Aussi dès ce moment, le fanatisme musulman renaît, tel qu'il existait au temps des premières conquêtes musulmanes. Ibn al Athir va nous en fournir un exemple.

C'était au siège de Damas, par Conrad, empereur d'Allemagne, en 1148. La ville était défendue par le vizir Moyn eddin Anar, homme pieux, habile, animé du désir de sauver la ville. Il réunit ses troupes et fit une sortie vigoureuse; mais il fut battu, et l'empereur vint camper sur la Place verte *Meidân el akhdhar*.

Dans cette sortie, on remarqua, au nombre des combattants, un vieillard originaire d'Afrique, nommé Youssouf, homme très-pieux, qui allait à pied. Dès que le vizir l'aperçut, il courut à lui et le saluant avec respect :

— O cheikh! lui dit-il, vous n'êtes pas obligé de faire la guerre : votre grand âge vous en dispense.

— *J'ai vendu et il a acheté*, répondit le vieillard, je ne veux pas rompre le marché, ni le laisser rompre.

Il voulait parler de la parole de Dieu, pour laquelle tout musulman doit faire le sacrifice de sa fortune et de sa vie, et a droit au paradis.

Il s'avança donc avec les autres soldats, et fut tué. On assure, dit Ibn al Athir, que ce vieillard apparut, la nuit de sa mort, à un imâm très-savant, pour lui dire qu'il avait été admis aux jardins d'Éden, dans la compagnie de ceux qui voient Dieu face à face.

Ce fait n'est-il pas la reproduction de ces actes sans nombre, constatés dans toutes les conquêtes musulmanes? Tharik, en envahissant l'Espagne, tenait le même langage que ce vieillard (1).

Des Croisés européens, M. Reinaud passe aux Croisés orientaux, c'est à dire aux invasions des Sarrasins en France (2), en Savoie, etc.

Son volume sur ces expéditions est divisé en quatre parties :

(1) V. mon introduction à l'*Histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne* d'Al-Makkari, t. I, p. 32.

(2) 48. *Invasions des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et en Suisse*, pendant les VIII^e, IX^e et X^e siècles de notre ère, d'après les auteurs chrétiens et mahométans, 1836, in-8°, 320 p. Paris.

Dans la première il raconte les invasions des Sarrasins en France par l'Espagne, après la conquête de ce pays, jusqu'à leur expulsion de Narbonne et de tout le Languedoc, par Pépin le Bref, en 759. Rien n'arrêtait ces flots de guerriers arabes et berbères, et le projet de Mouça, conquérant de l'Espagne, était de retourner à Damas, auprès du khalife son maître, en passant par la France, l'Allemagne, Constantinople et l'Asie mineure. On sait ce qu'il advint de ce dessein de conquérir l'Europe : il fut brisé par le casse-tête de notre Charles-Martel.

La deuxième partie comprend les invasions des Sarrasins en France, depuis leur expulsion de Narbonne jusqu'à leur établissement en Provence, en 889. M. Reinaud fait, à cette époque, le tableau de la France sous Charles le Chauve et Louis le Débonnaire. L'établissement d'arsenaux en Afrique et en Espagne facilitèrent les entreprises des Arabes par mer. Ce fut le temps des pirates.

La troisième partie concerne l'établissement des Sarrasins en Provence et leurs incursions en Savoie, en Piémont et en Suisse, jusqu'à leur expulsion totale de France, en 975.

Dans la quatrième partie, M. Reinaud fait connaître le caractère général des invasions sarrasines et leurs conséquences. Là, il nous initie aux mœurs de cette époque, aux divers usages, nous montre l'origine des races envahissantes. Nous apprenons que les Juifs, de connivence avec les Sarrasins, faisaient, de France en Espagne, un fructueux commerce d'eunuques; qu'il y avait en France et en Espagne des établissements fondés pour la rédemption des captifs; que les musulmans laissaient aux chrétiens leur juridiction particulière. Enfin il examine rapidement une foule de questions se rattachant entre autres

à l'influence que les Sarrasins ont pu laisser en France sur la littérature.

Pour réunir des matériaux propres à combler cette lacune de l'histoire du moyen âge, M. Reinaud a fait des recherches nombreuses. Il a consulté, en fait d'auteurs arabes, surtout Makkari, Nowaïri, et accessoirement Ibn el Koutia, Edrisi, Ibn Haukal, le Karthas. Parmi les sources européennes où il a puisé, on remarque : *Recueil des historiens des Gaules* de Dom. Bouquet, *Rerum italicarum Scriptores* de Muratori, et d'autres grands recueils. Pour la littérature romane, il a fait usage des *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, du *Romau de Partonopeus* de Blois, de ceux de Philomène, de la Violette, de Garin le Loherain, de Guillaume au court-nez, etc. Il s'est servi aussi d'une foule de monographies de villes et d'anciennes provinces de la France.

On peut dire que lorsque M. Reinaud traitait un sujet, il savait s'entourer de tous les livres qu'il lui fallait. Il a été le premier à parler de certains faits politiques se rattachant à l'état de l'Espagne au moment de ces événements. De plus, l'ouvrage de M. Faugier sur la Gaule méridionale s'arrête à la mort de Charles le Chauve, et ce que M. Reinaud dit sur la dernière moitié du ix^e siècle ne se trouve que dans son volume. Son livre est épuisé depuis longtemps; il avait l'intention d'en faire une autre édition pour laquelle il avait recueilli des faits nouveaux.

Cet ouvrage ne présente pas un tout bien lié, il est composé de témoignages consus les uns aux autres. Au fur et à mesure qu'on découvrira des manuscrits, qu'on sondera encore les documents que nous avons sur le moyen âge, nul doute qu'on ne parvienne à ajouter à sa moisson des gerbes nouvelles. Mais il n'en a pas moins rendu un vrai service à l'histoire. Il a tracé un chemin as-

sez profond pour que d'autres puissent le suivre sans s'égarer.

Nous arrivons à une époque de grand travail de la vie de M. Reinaud : c'est le moment où il commence ses recherches sur la géographie des Orientaux et où nous le voyons étendre ses investigations dans l'Inde et, par l'étude de la géographie chez les Grecs, arriver à son *Mémoire sur les relations du monde romain avec l'Orient*.

Il publia en 1840 le texte de la géographie d'Aboulféda (1) avec M. de Slane, et seul une longue introduction et la traduction de la première moitié. Cette géographie contient une description des localités et présente une théorie propre aux géographes arabes. L'histoire de la géographie chez les Arabes est consignée dans l'introduction. C'est la première fois que ce sujet est traité d'une manière aussi complète : on y trouve exposées les origines de la géographie des Arabes. M. Reinaud examine et analyse les ouvrages de leurs principaux voyageurs et géographes; il discute en détail les parties de leur doctrine, leurs méthodes astronomiques et mathématiques, le système de leurs cartes, l'étendue et les progrès de leurs connaissances géographiques, l'origine de la boussole, enfin, toutes les matières qui rentrent dans ce vaste sujet. Il a ajouté à son ouvrage des cartes qui représentent la terre selon les systèmes et les connaissances d'Istakhri, d'Edrisi, d'Albaténi et de Masoudi. Ce travail fait un grand honneur à M. Reinaud et il a dû lui coûter un

(1) 19. *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe, par MM. Reinaud et de Slane. Paris, Imprimerie Royale, 1840. In-4°, publié aux frais de la Société Asiatique. Introduction et traduction de la première moitié, par M. Reinaud (coliv et 227 pages), 1848, in-4°.

Cet ouvrage a été l'objet de deux articles de M. E. Quatremère dans le *Journal des Savants*, 1848, p. 600 et 1849, p. 102.

immense labeur; car alors il sortait de ses études habituelles et s'engageait dans une voie plus périlleuse que celle de réunir des extraits, des documents, des témoignages sur une question spéciale. Il avait devant lui toute une science à approfondir. Exposer l'état des connaissances géographiques chez les Arabes, tel était son plan. Comment l'a-t-il exécuté? On a considéré cette introduction comme un livre classique en son genre. Des hommes éminents, comme le docteur Sprenger à Berne, M. Peschel, directeur de l'*Ausland* à Augsbourg, et auteur d'une nouvelle histoire de la géographie, en ont parlé avec éloge. L'érudit a sans doute rempli son rôle; mais certaines connaissances techniques ne lui auraient pas nuï: on ne peut être bon géographe que si l'on est astronome et géomètre. S'il avait pu réunir ces conditions, il est certain que ses recherches eussent acquis encore un plus haut prix.

M. Reinaud avait été amené, par ses études spéciales, à s'assurer que les Arabes, lors de leur première initiation aux études scientifiques dans les VIII^e et XI^e siècles, avaient fait de nombreux emprunts à l'Inde dans les théories géographiques. Une partie des textes sur lesquels ces résultats s'appuient étaient inédits, et il les publia dans le *Journal asiatique* sous le titre de : *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde* (1).

Ces fragments, tirés du *Modjmel Ettawarikh* (sorte de

(1) 20. *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*. JOURNAL ASIATIQUE, août, septembre, octobre 1844, et février-mars 1845. Réunis en volume, ils furent publiés à part. Paris, 1845, in-8° (xxxv et 228 pages).

M. Quatremère a rendu compte de cet ouvrage dans le *Journal des Savants* : 1846 p. 513, 677, 733; 1847 p. 235.

Recueil de chroniques en persan), du *Schah Nameh* (livre des rois), de deux chapitres de *l'Histoire de l'Inde*, par Albirouni, écrivain du x^e siècle, et d'un chapitre du livre des *Conquêtes des pays*, de Beladori, auteur du ix^e siècle, renferment des faits importants sur des points historiques, géographiques et scientifiques relatifs à l'Inde avant le xi^e siècle. La haute portée de ces textes pour l'histoire de l'Inde a été signalée par MM. de Longpérier et Mohl : le premier dans une lettre à M. Reinaud insérée dans le *Journal asiatique* de février-mars 1845; le second dans son rapport de 1843 à la Société asiatique. « Tout le monde sait, dit M. Mohl, que le grand défaut de la littérature indienne consiste dans l'absence presque entière de données chronologiques pour les temps un peu reculés. On peut établir, par les ouvrages brahmaniques, une chronologie relative, déterminer que tel fait est antérieur à tel autre; mais on ne peut leur assigner une date absolue. Il est vrai que la littérature des Bouddhistes remédie en un certain degré à ce défaut, et qu'elle donne un nombre considérable de synchronismes; mais, dans une matière si vaste, tout nouveau secours est précieux. En général, les peuples étrangers ont mal compris l'Inde, et ce qu'ils en disent est ordinairement à côté de ce qui nous intéresse le plus dans l'histoire de ce pays; mais un fait positif, rapporté par un étranger, sert toujours à établir un synchronisme et à donner une date fixe à un nom ou à un incident autour desquels une foule de faits relatifs à l'histoire indigène peuvent se grouper. Quel parti la critique historique n'a-t-elle pas tiré de ce que les Grecs, et plus encore de ce que les voyageurs chinois nous ont dit de l'Inde! Il était donc naturel qu'on s'adressât aussi aux Arabes, quoique venus les derniers. M. Reinaud nous donne le résultat de ses recherches historiques

et géographiques, en les appuyant sur les textes qu'il a découverts. »

Continuant à chercher des éclaircissements sur divers points de la géographie de l'Inde, M. Reinaud étudia la relation publiée en français par l'abbé Renaudot, en 1718, sous le titre d'*Anciennes relations des Indes et de la Chine*. M. Langlès en avait fait imprimer le texte arabe en 1814; l'édition était restée dans les magasins de l'Imprimerie impériale.

M. Reinaud fit une révision du texte imprimé, sur le manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui est unique, éclaircit certains passages et remplit les lacunes à l'aide d'ouvrages analogues. Enfin, il fit une traduction nouvelle, celle de Renaudot étant fort imparfaite (1).

Cette relation, monument le plus ancien des navigations des Arabes dans les mers orientales, a été l'objet, de la part de M. Dulaurier, de très-savantes études dans le *Journal asiatique* de août-septembre 1846. Cet académicien a rendu compte de la première partie qui a trait à la mer des Indes. Quant à l'Inde continentale et la Chine, il avait réservé ces deux parties pour une publication ultérieure.

Le discours préliminaire que M. Reinaud a placé en tête de cette relation présente le tableau des connaissances géographiques des Arabes dans les mers orientales, à l'époque où la relation fut rédigée; la description des itinéraires suivis par les navigateurs arabes, indiens et chi-

(1) 21. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine au IX^e siècle de l'ère chrétienne*. Texte arabe de M. Langlès. Traduction nouvelle, introduction et notes de M. Reinaud; 2 vol. in-18, 1845, Paris, Imprimerie royale. Voy. le compte rendu de M. Quatremère dans le *Journal des Savants*, indiqué plus haut.

nois, et enfin celle des pays si peu connus qui séparent l'Oxus de la Chine. Cette *Relation des voyages* que les Arabes faisaient au ix^e siècle dans l'Inde et à la Chine, et les *Fragments arabes et persans* publiés par M. Reinaud, sont des documents qui ont l'avantage considérable d'avoir une date et d'être antérieurs au milieu du xi^e siècle, époque où l'invasion musulmane dans l'Inde amena une modification dans l'esprit national indien. L'Inde brahmanique ne possède pas d'histoire proprement dite. Le nom d'Alexandre n'est pas cité une seule fois dans les traités sanscrits. Ce que nous avons de positif est dû aux travaux des antiquaires, des archéologues qui, par l'étude des médailles et des inscriptions, ont fourni quelques résultats importants.

Après avoir exposé la géographie des Grecs et des Arabes dans son introduction à la géographie d'Aboulfêda, publié ses *Fragments arabes et persans*, et la *Relation* dont nous venons de parler, M. Reinaud fut amené à faire paraître un long *Mémoire sur l'Inde* (1), dans lequel il discute la valeur des documents qu'il avait réunis.

M. Reinaud constate que l'Inde, qui pourtant donna naissance à une civilisation originale, et où les sciences spéculatives furent toujours cultivées avec ardeur, est pri-

(1) 22. *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, antérieurement au milieu du xi^e siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois. Paris, 1849, avec une carte par M. d'Avezac, 400 pages in-4°. Ce mémoire, accompagné de textes orientaux, se trouve dans le tome xviii du Recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait été lu dans plusieurs séances de l'Académie de 1845 à 1846. Une analyse a paru dans le *Moniteur* des 25, 27, 28 et 30 novembre 1846.

vée d'histoire et des documents qui constituent l'ordre des faits. Les principaux renseignements historiques que nous ont transmis les indigènes consistent dans des inscriptions sur cuivre renfermant des concessions de terre faites à certains temples, avec les noms des donateurs et quelques dates. On a également relevé dans ces derniers temps des inscriptions sculptées sur les rochers et sur des colonnes monumentales; enfin, on a recueilli un grand nombre de médailles(1) appartenant, les plus anciennes, aux principautés grecques qui se formèrent aux environs de l'Indus, après la mort d'Alexandre, et à des souverains, soit indigènes, soit d'origine étrangère, qui se partagèrent la presqu'île. Ces recherches ont produit des résultats, mais bornés et relatifs à des faits isolés.

L'éloignement des Brahmanistes pour les choses réelles, les a empêchés de s'occuper de la description de leur pays. Ils se sont fait une cosmogonie à eux, ont multiplié le nombre des cieux, des terres et des mers; mais il ne leur est jamais venu à l'esprit de tracer, pour une époque quelconque, une liste exacte et complète des provinces et des principales villes de leur empire. C'est au point que M. Reinaud, cherchant s'ils avaient créé une dénomination qui permit de distinguer le golfe du Bengale de la mer qui baigne la côte occidentale de la presqu'île, ne trouva rien. L'île de Ceylan, qui est le siège d'une partie des traditions nationales, est désignée par un nom fabuleux, et la description qu'en font les indigènes est si peu exacte qu'on se prend quelquefois à douter de son identité.

(1) V. ma notice sur H. Wilson.

Les Boudhistes de l'Inde ne paraissent pas avoir donné non plus beaucoup d'attention au pays qui les vit naître. C'est à des sectateurs de Boudha, nés hors de cette presqu'île, et plus soucieux de connaître le berceau de leur religion, que nous devons quelques descriptions. Avant notre ère, le Bouddhisme franchissant l'Himalaya et l'Hindoukousch, se répandit en Tartarie, et de là en Chine. Animés du zèle religieux, les Boudhistes chinois allèrent chercher des renseignements et des exemples sur les bords du Gange, aux lieux mêmes où le Bouddhisme avait pris naissance. Parmi les relations de ces pieux voyageurs, les deux principales sont celles de Fahian et de Hïuen Thsang. Le premier visita l'Inde au commencement du v^e siècle, et le second dans la première moitié du vi^e, deux époques pour lesquelles nous manquions de témoignages authentiques. Ce qui les touche surtout ce sont les traditions relatives à Boudha et à sa secte; mais tout en s'occupant de ces soins religieux, ils décrivent les temples et les tours qui furent élevés en son honneur, et les couvents où l'on cherchait à s'inspirer de son esprit; ils retracent avec plus ou moins de précision la route qu'ils suivirent et les villes qu'ils traversèrent, et font mention de certains personnages dont le souvenir était resté présent dans le pays. Il arriva donc que le mobile religieux qui leur avait fait entreprendre leurs voyages servit les intérêts de la science. L'histoire des religions est pleine de faits de cette nature.

M. Reinaud puisa dans ces *Relations* des données sur la nation indienne, et, les comparant avec celles qu'offraient les Arabes et les Persans, arriva à des résultats historiques et géographiques intéressants. Quant à ses recherches sur certains points de l'astronomie indienne, elles ont été en partie combattues par M. Am. Sédillot, dont il faut lire

les saines appréciations (1). MM. Lassen et Weber, savants indianistes allemands, ont parlé avec éloge du mémoire de M. Reinaud. On ne pourrait pas trouver de juges plus compétents.

Le travail de notre éminent orientaliste étant historique et géographique, il eut à rapprocher des noms d'hommes et de lieux qui se prononcent différemment selon qu'ils sont écrits en arabe, en persan, en sanscrit ou en chinois, et dont il importait de constater l'identité. Il se livra à un labeur épineux d'identification et de rapprochements. Son point de départ étant les écrits des Arabes et des Persans, il n'eut à s'occuper des données chinoises que comme se rattachant aux premiers. Dans ce travail, il fut aidé par M. Munk pour les mots et passages sanscrits qui se trouvaient dans Albirouni, et pour le chinois par M. Stanislas Julien, auteur d'un alphabet harmonique du sanscrit et du chinois, et d'une méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois.

Cette question de restitution des noms sanscrits et chinois, donna lieu à une polémique entre M. Reinaud et M. Stanislas Julien. M. Reinaud publia une brochure (2) dans laquelle il examine la part qui revient à chacun dans les restitutions et les identifications de noms d'hommes et de lieux dans l'Inde, par suite de la comparaison des mots arabes, persans, avec des mots sanscrits et chinois. M. Stanislas Julien fit une réponse à cette

(1) Rapport sur le mémoire de M. Reinaud, dans le Bulletin de la Société de géographie, décembre 1851.

(2) 23. *Question scientifique et personnelle*, soulevée au sein de l'Institut au sujet des dernières découvertes sur la géographie et l'histoire de l'Inde. Paris, 1859, 1^{re} et 2^e éditions.

brochure. Il faut comparer ces deux écrits pour se faire une idée bien nette de la question.

M. Reinaud n'ayant eu pendant sa vie qu'à faire des rapprochements de textes, de témoignages pour élucider certaines questions archéologiques, il est souvent bien difficile de donner une analyse de ses travaux et surtout d'en dégager la partie vraiment originale. On s'épuise en efforts pour fixer les points précis qui ont donné lieu à des aperçus nouveaux ou à des redressements d'erreurs. L'exposition du sujet n'est pas toujours faite avec ordre, méthode, clarté. La position des questions n'est pas présentée avec toute la netteté désirable et les déductions s'offrent sans beaucoup d'enchaînement.

Ces réflexions nous venaient à l'esprit en lisant son *Mémoire sur la Mesène et la Kharacène et sur le périple de la mer Erythrée* (1).

Les recherches qu'il entreprit sur ce sujet rentrent dans le cercle d'études qu'il fit à partir de son *Introduction à la géographie d'Aboulféda*. Il démontre que ces pays servaient d'intermédiaires aux relations de l'Occident (romain) avec l'Orient. Les rois de la Mesène et de la Kharacène étaient les maîtres du commerce du golfe Persique. Ce petit État fut absorbé par la Perse. On trouve dans ce mémoire un tableau du commerce des Romains avec les mers orientales.

(1) 24. *Mémoire sur la Mesène et la Kharacène et sur le périple de la mer Érythrée*, d'après les témoignages grecs, latins, arabes, persans, chinois; inséré dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1863. 338 pages. Il a été considérablement augmenté et forme deux mémoires, publiés dans le tome XXIV du Recueil de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres.

Dans son mémoire sur le périple de la mer Erythrée ou relation maritime, voyage de circumnavigation, resté sans nom d'auteur, qu'on attribue à Ptolémée, à Arrien, etc., M. Reinaud place la rédaction de ce périple au milieu du III^e siècle, par un personnage du nom de Firmus, gros marchand, qui faisait en Égypte un énorme trafic dans les mers orientales, sous Aurélien.

Ce fut en cherchant dans les historiens de l'empire romain quelque témoignage relatif au périple de la mer Érythrée, que l'attention de M. Reinaud fut éveillée sur ce qui est dit au sujet des règnes de Valérien et d'Aurélien, par les auteurs de l'*Historia Augusta*. Il se mit à recueillir des témoignages grecs, latins et orientaux pour arriver à préciser des points inconnus ou incomplètement indiqués des relations de l'Empire romain avec l'Asie orientale, et il publia son volume sur les *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec ces contrées* (1).

M. Reinaud commence par examiner les travaux de ses devanciers dans cet ordre d'études. « Les savants, tels que Saumaise, Casaubon et leurs successeurs, dit-il, travaillant sur des textes grecs et latins, n'en ont pas, faute de connaître les récits indiens et chinois correspondants, saisi toute la portée; quelquefois même, chose singulière! ils ont mal rendu le sens des mots. A leur tour, les

(1) 23. *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale* (l'Ilyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine) pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois, avec quatre cartes, in-8°. Imprimerie impériale. Ce mémoire a été inséré dans le *Journal asiatique* de mars, avril, mai et juin 1863. Il a été tiré à part avec quelques corrections et additions.

orientalistes qui, tels que Deguignes, Klaproth et Abel Rémusat, ont opéré sur les données indiennes et chinoises, n'ayant pas été avertis des ressources que leur offraient les textes grecs et latins, n'ont pas eu la pensée d'y recourir (1). »

Il établit qu'après le gouvernement de Marc-Antoine et de Cléopâtre, des comptoirs romains s'étaient formés dans les principales places de commerce des mers orientales, et des compagnies de marchands s'étaient organisées. Environ deux mille personnes, à l'époque de la mousson, visitaient les côtes de la mer Rouge, du golfe Persique et de la presqu'île de l'Inde. Six mois après, avec la mousson contraire, il arrivait en Égypte le même nombre de personnes. L'Orient et l'Occident se trouvaient donc en communication régulière. Les faits importants qui faisaient à Rome le sujet des préoccupations du moment étaient consignés dans certaines publications éphémères, tels que journaux, histoires particulières. Ces documents qui traitaient de faits contemporains, de sujets spéciaux, disparurent presque en entier lors de l'invasion des Barbares, ou à la suite de quelque calamité publique. Aussi n'avons-nous pas reçu des anciens une histoire de l'empire romain, comme nous avons de Tite-Live une histoire de la république romaine. « Les savants modernes, dit M. Reinaud, qui ont essayé de constituer l'histoire de l'empire romain, n'ont eu à leur disposition que des histoires partielles et des abrégés, et encore, à quelques exceptions près, ces abrégés et ces histoires partielles n'étaient pas contemporains (2). » Ce que M. Reinaud a

(1) Page 17 du tirage à part.

(2) P. 21.

trouvé de plus précis sont les allusions que les poètes latins, Virgile, Horace, Properce et Tibulle, ont faites aux événements de leur temps.

Les relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale, objet du mémoire de M. Reinaud, commencèrent l'an 36 avant Jésus-Christ, à l'époque où le triumvir Marc-Antoine gouvernait, avec Cléopâtre, l'Égypte et les autres provinces orientales de l'Empire. Reprises par Auguste vers l'an 20 de Jésus-Christ, elles se maintinrent pendant plusieurs siècles. M. Reinaud a élagué de cette étude l'Arabie, l'Éthiopie, la Mésène et la Kharacène, l'Arménie et le royaume des Parthes, sur lesquels les données historiques sont plus nombreuses, et il s'est attaché aux contrées sur lesquelles les historiens de l'empire romain, anciens et modernes, donnaient le moins de renseignements, c'est-à-dire : l'Hyrcanie qui chez les anciens était la région située au midi de la mer Caspienne, et le pays des Dahes, situé au sud-est, près de l'embouchure de l'Oxus; l'Hyrcanie souvent en état de rébellion contre les rois arsacides et sassanides, recourut plus d'une fois à l'intervention romaine.

Les relations de Rome avec l'Inde, c'est-à-dire, suivant la distinction de M. Reinaud, avec les contrées de la côte occidentale, furent purement commerciales (1).

La Bactriane, contrée située au midi de l'Oxus, et à l'ouest et au sud-ouest des montagnes qui bornent l'Inde du côté du nord, fut incorporée dans un nouvel État appelé Indo-Scythie, établi sur les ruines de l'État des rois bactriens, par une nation sauvage venue des frontières

(1) P. 30.

de la Chine. Les historiens grecs et latins ne nous ont guère appris, des rois grecs de la Bactriane, que deux ou trois noms. Les noms des autres n'ont été connus que par des médailles découvertes dans ces derniers temps. Il ont encore moins parlé de leurs successeurs, les rois indo-seythes. Horace, Virgile, Propertius et Tibulle ont seulement dit quelques mots du prince indo-seythe qui régnait de leur temps. Les Chinois ne disent rien des rois grecs de la Bactriane, mais ils font mention de plusieurs rois indo-seythes.

Les Chinois ne commencèrent à avoir quelques notions sur l'Inde et sur la Perse que dans le siècle qui précéda notre ère. Il en fut de même de l'Inde et de la Perse par rapport à la Chine. Les Grecs et les Romains, pour désigner les populations de l'extrême Orient, faisaient usage de deux dénominations différentes : *Sinæ* ou *Thinæ* et *Seres*. M. Reinaud a pensé, contrairement à l'opinion de Ptolémée, que ces dénominations ne s'appliquaient qu'à un seul peuple, la Chine. Jusqu'à Ptolémée, on ne connaissait que le mot *Seres*, employé par Horace, Virgile, Propertius, etc. Au II^e siècle, Ptolémée mit en circulation les mots *Sinæ* ou *Thinæ*, concurremment avec *Seres*. Ce ne fut que peu de temps avant Horace et Virgile que l'usage de la soie s'introduisit de Chine en Occident.

Cette interprétation du mot *Seres* joue un grand rôle dans le mémoire de M. Reinaud, pour fixer les relations de la Chine avec l'Occident. Le mot *Seres* s'applique-t-il exclusivement aux Chinois, et ne peut-il pas désigner des peuples moins lointains? Nous le pensons. Les poètes ne sont point des ethnologues. Faire de l'histoire avec leurs vers, c'est s'exposer souvent à des mécomptes.

Quoiqu'il en soit, on ne peut que louer M. Reinaud d'avoir fait cette tentative hardie, et le côté neuf de son

travail est presque tout dans ces recherches de témoignages dans les poètes latins, pour prouver les relations du monde romain avec l'Asie orientale. Je dirai même qu'un simple relevé des vers de ces grands poètes où il est question de l'Orient, aurait été un travail très-instructif et fort intéressant; car c'était des éléments nouveaux à introduire dans l'étude de l'antiquité classique.

M. Reinand a signalé certaines erreurs des commentateurs de Virgile (1). Il fait connaître les idées géographiques des Romains au temps d'Auguste, et il a présenté ce sujet sous un jour nouveau. Ces notions ne sont pas inutiles pour l'intelligence des écrivains latins des cinq premiers siècles de notre ère. Les ambassades des princes indiens et des Chinois sont prouvées (2). Le mémoire de M. Reinaud sert à préciser un peu plus les limites à assigner aux connaissances des anciens sur le monde connu. Le système géographique des Romains a été recréé par lui de toutes pièces. Dans le cours de ce mémoire, M. Reinaud a poursuivi l'idée de monarchie universelle qui régnait à Rome au temps d'Auguste, et par les témoignages qu'il produit, on ne peut que se ranger à son avis. Mais ce projet ne fut jamais mis sérieusement à exécution, en ce qui concerne les contrées de l'extrême Orient. L'idée de conquête universelle était bien dans le tempérament romain, mais pouvait-elle se réaliser?

Les recherches de M. Reinaud sont sérieuses et neuves, et il s'écrit au début de son livre : « Jamais sujet plus nouveau et plus important ne fut abordé par l'érudition moderne ! » Malheureusement il y a dans le procédé de M. Reinaud un vice capital d'exposition. Les commencements sont bons, il expose parfaitement un sujet connu ;

(1) P. 53

(2) P. 113.

mais lorsqu'il arrive au moment où l'on attend la lumière sur des faits inconnus, il s'arrête et ne nous laisse entrevoir que le commencement de son interprétation en renvoyant à d'autres pages ce qu'il a à dire. Ces incidences, ces coupures à l'instant où l'on a le plus besoin de suite, d'enchaînement dans les idées, c'est ce qui nuit le plus aux travaux de ce savant. A ce système d'attermoisement des preuves, d'entrelacement des points de vue, on gagne une grande fatigue de lecture. Le savant doit avoir une méthode si rigoureuse d'exposition et de déduction, qu'en lisant les mémoires de M. Reinaud, où cette méthode manque absolument, on se prend à regretter que tant d'érudition soit présentée avec si peu d'ordre. Et cependant on ne peut nier la nouveauté de ses points de vue, et il faut lui reconnaître une sorte de génie à grouper certains témoignages, à les comparer, et, par ces rapprochements divers, faire luire quelque lumière.

Nous aurions voulu trouver, à la fin de son mémoire, un résumé, des conclusions, une indication nette des résultats conquis. Le courage nous manque pour en faire ressortir tout ce qu'il y a de vraiment curieux, et de neuf. Ce que nous en avons dit peut suffire pour exciter les travailleurs à lire son œuvre qui comptera dans l'histoire de l'érudition française.

Les autres publications de M. Reinaud se rattachant aux matières de cette division de ses œuvres sont indiquées sommairement plus bas (1).

(2) 26. Compte rendu des voyages de M. Rifaud, *Journal asiatique*, 2^e série, v. III, p. 431.

27. Notice sur les traités de commerce entre Venise et les sultans Mamlouks d'Egypte, *ib.* v. IV, p. 22.

3° PHILOGIE ET LITTÉRATURE.

Nous avons vu que M. Reinaud s'est servi surtout des textes orientaux pour résoudre des questions de géographie et d'histoire. La tendance de son esprit ne le portait ni vers la philologie, ni vers la littérature proprement dites. Aussi ne trouvons-nous, dans cette section de ses ouvrages, que peu de travaux originaux. Il a rendu compte d'un assez grand nombre de livres sur ce sujet (1).

28. Rapport sur l'histoire des croisades de M. Michaud, *Journal asiatique*, 2^e série, v. V, p. 63.

29. Histoire de la sixième croisade et de la prise de Damiette d'après les écrivains arabes, *ib.* v. VIII, p. 18, 88, 149.

30. Analyse de l'histoire antéislamique d'Aboulfeda, trad. par M. Fleischer, *ib.* v. IX, p. 378.

31. Histoire des guerres des croisades sous le règne de Bibars, sultan d'Égypte, d'après les auteurs arabes, *ib.* v. XI, p. 2, 66, 129.

32. Notice sur les chroniques orientales qui doivent trouver place parmi les historiens des croisades, *ib.* v. XIII, p. 532.

33. Analyse du voyage de MM. de Laborde et Linant dans l'Arabie Pétrée, *ib.* v. XVI, p. 42.

34. Lettre sur un ouvrage arabe relatif au Nil, traduit par M. l'abbé Bargès, *ib.* 4^e série, v. VIII, p. 221.

35. Sur un ouvrage de M. Mehren relatif à la géographie, *ib.* 5^e série, p. 535.

36. Notice sur les dictionnaires géographiques arabes, *ib.* v. XVI, p. 63.

37. Notices sur la vie de Saladin, Massoudi, Makrizi, Rhazès, dans la *Biographie universelle* de Michaud.

(1) 38. Rapport sur le *Dictionnaire français-arabe* de MM. Caussin de Perceval et Ellious Bochart. *Journ. asiat.*, 2^e série, v. IV, p. 461.

39. Rapport sur l'édition de la *Moallaca de Tarafa*, par M. Vullers, *ib.* V, p. 144.

Son travail le plus important dans cet ordre d'études, est la nouvelle édition qu'il donna, avec M. J. Derenbourg, du texte *des Séances de Hariri* (1), publié par Silvestre de Sacy. Notre grand orientaliste avait fait un chef-d'œuvre d'érudition en composant en arabe un com-

40. Rapport sur les rudiments de la langue indoustanie de M. Garcin de Tassy, *Journal asiatique*, VI, p. 247.

41. Note sur la publication d'Ibn Khallikan, *ib.* 3^e série v. V, p. 99.

42. Traduction d'une pièce de vers arabes sur Paris, *ib.* 4^e série v. V, p. 116.

43. De l'état de la littérature chez les populations chrétiennes arabes de la Syrie, *ib.* 5^e série, IX, p. 463. — Supplément à cet article, *ibid.* v. X, p. 458.

44. Notice sur la gazette arabe de Beirouth, *ib.* XII, p. 309.

45. Sur les poésies de Motenabbi, édition de M. Dieterici, *ib.* XIII, p. 287.

46. Notice sur Hariri. (*Biographie générale* de Didot.)

47. Note sur la Grammaire arabe-vulgaire de M. Caussin de Perceval. *Journ. asiat.* 2^e série, v. XIV, p. 269.

48. Sur les Dialectes musulmans de M. Beresine, *ib.* 5^e série, XIV, p. 259.

49. Sur la notice des divers genres d'écriture de M. Pihan, *ib.* VIII, p. 387.

50. Rapport sur le Tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines, par M. Geslin, 1856. *Moniteur* des 7 et 8 août 1856. — Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séances des 14 et 19 mars 1856).

51. Rapport sur un *Essai de grammaire de la langue des Kabyles* et sur un mémoire relatif à quelques inscriptions en caractères touaregs, par M. Hanoteau. — Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 26 juin 1857).

(1) 52. *Les Séances de Hariri*, publiées en arabe avec un commentaire choisi par Silvestre de Sacy, deuxième édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par MM. Reinaud et J. Derenbourg, 1847-1848. 2. vol. in-4^e, Hachette.

mentaire sur cet ouvrage. Mais cette première édition, quelque excellente qu'elle fût, avait besoin d'être améliorée en plusieurs points.

La nouvelle édition apporte deux perfectionnements à la première : d'abord une introduction étendue de M. Reinaud, ayant traité à la vie de Hariri et à l'influence de ses écrits sur la littérature arabe, travail qui nous initie à bien des détails inédits sur l'existence de ce lettré fantaisiste. Le second perfectionnement, dû plus particulièrement à M. J. Derenbourg, orientaliste aussi savant que modeste, consiste en des notes historiques, littéraires, philologiques, géographiques, etc., écrites en français : elles viennent servir en quelque sorte de second commentaire aux séances de Hariri. Ces notes sont suivies de remarques sur la rhétorique des Arabes. Enfin une table des mots expliqués et des noms de personnes et de lieux complète cette publication qui fait honneur à la maison Hachette.

Aidé du commentaire arabe de S. de Sacy, de l'introduction de M. Reinaud et des notes de M. J. Derenbourg, l'étudiant peut se rendre un compte rigoureux de ce livre, qu'il faut surtout considérer comme utile pour apprendre la langue arabe et se familiariser avec son génie. Les vers du commentaire de S. de Sacy ont été ponctués ou vocalisés par les nouveaux éditeurs, ce qui augmente encore les secours que l'on trouve dans cet ouvrage.

La première édition avait été l'objet d'un examen critique de la part d'un poète de Beirouth, Nacif el Iazidji, lettré original, sachant bien sa langue et en état de donner aux orientalistes des leçons au sujet des règles grammaticales.

La seconde édition n'est pas non plus irréprochable. Un puriste, le cheikh Farès Ecchidiak, autre poète arabe

de Syrie, a consigné dans un livre bizarre, intitulé: *Kitâb es sâk ala es sâk*, ses redressements d'erreurs. On en trouvera la liste à la fin de cet ouvrage dans la partie, qu'il appelle *Dhenb lilkitâb* (queue du livre) (1). J'ai beaucoup connu le cheikh Farès. Il possédait une connaissance profonde de sa langue et l'on consultera avec fruit ses observations. Comme un lettré arabe et un orientaliste se compléteraient pour les éditions de textes en réunissant leurs efforts !

Les Arabes n'ont pas pour Hariri une aussi grande admiration que les Européens. Ils regardent l'ouvrage intitulé: *Kitâb kahouet el incha*, c'est-à-dire : *Livre du café de la rédaction*, d'Ibn Hadjah, comme mieux écrit que celui de Hariri.

4^e LÉGISLATION, RELIGION.

Nous avons peu de choses à dire sur ce chapitre des travaux de M. Reinaud. Il ne s'est occupé qu'accidentellement des matières qui se rattachent à cette section (2).

(1) P. 10 et suiv.

(2) 53. *Compte rendu des Instituts du droit mahométan* de M. Solvet. *Journal asiatique*, 2^e série, IV, p. 331.

54. Rapport sur quelques ouvrages de législation arabe, *ib.* XI, p. 71.

55. L'édition du texte arabe du *Précis de législation musulmane suivant le rite matékite*, par Sidi Khalil (1838, 8^o), publiée par la Société asiatique, a été dirigée par M. Reinaud. Un de ses élèves les plus distingués, M. Richebé, en avait préparé le texte qui fut soumis aux juges arabes des tribunaux d'Algérie. La Société asiatique en publiant le texte de ce célèbre traité de législation a rendu un véritable service à l'administration de notre colonie.

La notice qu'il a publiée sur Mahomet dans la *Biographie générale* de Didot est très-développée; elle mentionne les derniers travaux dont le prophète arabe a été l'objet. On y remarque une note importante sur les mois arabes (1). En parlant de l'état de culture intellectuelle de Mahomet, M. Reinaud dit : « Mahomet n'apprit à lire que dans son âge mûr et ne sut jamais écrire qu'imparfaitement. Il n'avait pas non plus *appris l'art de la poésie*, qui s'était introduit dans la presqu'île arabique deux siècles auparavant, et qui dès lors était devenue l'objet de la faveur populaire. La seule qualité littéraire qu'il eût acquise consistait à pouvoir, dans les grandes occasions, exprimer ses idées dans une prose cadencée et composée de membres de phrases, qui se terminent par les mêmes lettres. La poésie arabe, telle qu'elle existait de son temps et qu'elle s'est maintenue jusqu'ici, *était une imitation de la poésie grecque et latine*. La prose rimée, que Mahomet employait de préférence, était une production indigène, une forme qui existait déjà chez les Juifs au temps de Moïse et de David, et dont on retrouve des échantillons dans le *Pentateuque* et dans les *Psaumes*. Voilà probablement ce que Mahomet voulut plus tard faire comprendre, quand, reconnaissant qu'il ne pouvait pas entrer en comparaison avec Imroulcays et d'autres poètes de son pays, il se donna l'épithète de *Prophète ommy* (2), c'est-à-dire prophète populaire, ou, pour parler plus exactement, prophète qui, dans son langage, avait conservé le style propre à sa nation (3). »

M. Reinaud dit : « *Mahomet n'avait pas appris l'art de*

(1) P. 810 de la *Biographie générale* de Didot.

(2) Coran, sourate VII, verset 158.

(3) P. 784 de la *Biographie générale*.

la poésie. » On devient versificateur, mais on nait poète. Nous sommes loin de croire, comme M. Reinaud, que la poésie arabe, au temps de Mahomet, était une imitation de la poésie grecque et latine. Chaque peuple a sa poésie native, son chant intérieur, sa vibration intime. La fleur embaume, l'oiseau module, le ruisseau murmure, le soleil dore, l'étoile brille, et sans être allés à l'école. M. Reinaud a peut-être voulu parler des procédés rythmiques que les Arabes ont pu emprunter à des langues plus savantes que la leur. Mais c'est là un sujet d'étude qui demanderait quelques réflexions.

5° BIBLIOGRAPHIE.

De bonne heure M. Reinaud s'occupa de bibliographie. Ses fonctions à la Bibliothèque impériale lui en faisaient un devoir. Nous avons dit la part qu'il prit à la révision de l'ancien fonds des manuscrits, sous la direction d'Abel Rémusat, et nous avons parlé du catalogue qu'il dressa du supplément arabe de la Bibliothèque, avec l'aide d'un de ses anciens élèves, M. Ch. Defrémery. Il a publié divers écrits sur cette matière, on en verra la liste ci-dessous (1).

(1) 56. Notice des ouvrages arabes, persans, turcs et français imprimés à Constantinople (*Bulletin universel des sciences*, publié sous la direction de M. le baron de Ferussac, Didot, cahier de novembre 1831, section VII.)

GO DIVERS.

Les ouvrages de M. Reinaud, qui n'ont pas pu trouver place dans les sections précédentes, sont énumérés ci-après (1).

I

J'ai dû dans cette notice, où je n'avais à étudier que l'orientaliste, taire les sentiments d'estime et d'attachement que je conserve pour la mémoire de M. Reinaud. Je fais trop de cas de la tradition pour ne pas regarder comme un honneur d'avoir été son élève.

Il me reste à essayer de formuler un jugement d'ensemble sur ce savant.

Il y a deux sortes d'érudits :

57. Sur quelques ouvrages orientaux, offerts à la Société asiatique par le comité d'instruction de Calcutta. (*Journal asiatique*, 2^e série, V, p. 330.

58. Notes sur les ouvrages arabes imprimés en Égypte, *ib.* VIII, p. 333; addition à ces notes, *ib.* IX, p. 184.

59. *Catalogue des manuscrits arabes de la collection de M. d'Ochoa*, *ib.* 4^e série, XI, p. 81.

60. Notice sur le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, *ib.* 5^e série, V, p. 572.

61. Sur le Dictionnaire de Hadji Khalfa, édit. de M. Flügel, *ib.* XIV, p. 240.

(1) 62. Note sur la gazette turque et arabe, imprimée au Caire. *Journal asiatique*, 2^e série, VIII, p. 238.

Ceux qui s'absorbent dans l'étude du passé en vue de signaler ses enseignements à leurs contemporains, et faire servir à la vie présente et future ce qu'il y a de bon dans les temps antérieurs. Ce sont les savants de l'ordre le plus élevé.

Ceux qui étudient le passé pour lui-même, cherchant à éclairer les annales confuses des peuples, et apportant des matériaux pour construire les musées de l'histoire, mais qui restent sans souci du présent et de l'avenir. Ces érudits sont fort utiles, mais la nature de leurs travaux semble leur donner le second rang.

M. Reinaud appartient à cette dernière catégorie. Les problèmes historiques, géographiques, ont surtout captivé son attention. Les débuts de sa carrière l'avaient destiné à l'archéologie : il commença par faire une demande, dès 1823, pour entrer au département des mé-

63. *Quelques détails sur l'état militaire des Sikhs*, *ib.* IX, p. 276.

64. Communiqué à la Société asiatique une note sur la distribution de l'eau dans Paris, *ib.* v. IX, p. 96.

65. Note sur le cours de littérature hébraïque de M. Cahen, *ib.* XI, p. 82.

66. Note sur le cours d'histoire de M. Lenormant, *ib.* 3^e série, VI, p. 336.

67. Analyse d'un ouvrage de M. G. Wenrich, *id.*, 4^e série, VI, p. 381.

68. Discours prononcé aux funérailles de M. A. Jaubert, *ib.* IX, p. 80.

69. Discours prononcé à la distribution des prix du collège arménien, *ib.* 5^e série, XX, p. 197.

70. Rapport sur un manuscrit, ouvrage de l'émir Abd el Kader. *Moniteur* du 9 juillet 1855.

71. *Le Roman de Mahomet* en vers du XIII^e siècle, par A. Dupont, et *le Livre de la loi au Sarrasin*, en prose du XIV^e siècle, par Raymond Lulle, publiés pour la première fois et accompagnés de notes, en col-

daïlles et antiques où l'attiraient l'étude et le classement à faire des monnaies et des monuments de l'Orient renfermés dans les collections du cabinet, à la Bibliothèque. En entrant au département des manuscrits, il eut en quelque sorte des instruments de recherches analogues, les textes anciens étant des monuments, et il continua sa belle carrière d'antiquaire et d'archéologue à laquelle il resta fidèle toute sa vie, comme nous l'avons montré.

Professeur d'arabe, s'il n'avait pas la connaissance complète de la langue, il remplaçait cette imperfection par une érudition très-vaste: il était toujours au courant des publications qui paraissaient à l'étranger, et à la Bibliothèque il se trouvait à la source de documents de toute sorte.

Par sa position officielle, ses relations étendues en Europe, il avait su faire de sa maison, où il exerçait, avec M^{me} Reinaud, une hospitalité si aimable, si avenante, un centre où se réunissaient des orientalistes et des savants sympathiques aux lettres orientales. Il faut savoir gré à M. Reinaud d'avoir maintenu, pendant de longues années, ce lien d'études entre les travailleurs et d'avoir été l'inspirateur de nombreuses entreprises littéraires.

laboration avec M. Fr. Michel, 1831, in-8°. Cette publication a été l'objet d'un compte rendu par M. Raynouard, *Journal des Savants*, 1831, pp. 513 et 644.

72. L'article *Orientalisme* dans l'*Annuaire encyclopédique* de M. de Saint-Priest, a été fait depuis quelques années par M. Reinaud. En ce qui concerne les étoffes et les tapis, on trouve quelques nouvelles applications dans un des derniers annuaires. Chez Didot.

73. Notice historique et littéraire sur M. de Sacy, *Journal asiat.*, 3 série, p. 113. Cette notice, fort bien faite, a eu deux éditions.

Une des gloires de M. Reinaud a été d'avoir eu dans ses recherches quelques *à priori* justes; mais il avait l'habitude de comparer trop souvent notre milieu social avec le monde oriental; il voulait trouver des points de ressemblance pour certains faits, là où il n'y a que des désaccords. L'idée capitale de sa vie a été de rechercher quelles avaient pu être les relations d'amitié, de commerce, de guerre, etc., de l'Occident avec l'Orient. Il a ouvert dans cette direction des sentiers inconnus, et éclairé la route que d'autres parcourront plus facilement.

Il ne faut pas chercher chez lui des ouvrages homogènes, un plan d'ensemble bien agencé; on ne trouvera que des notes, morceaux, notices, fragments, extraits, mémoires. Ce sont des détails juxta-posés, mais des synthèses on n'en découvre pas. Du reste, chacun a sa manière de procéder, et les metteurs en œuvre, les esprits synthétiques, doivent une grande reconnaissance à ceux qui, par un défrichement opiniâtre, aplanissent le sol, réunissent les matériaux.

M. Reinaud était jaloux de ses écrits. Il voulait qu'on y fit attention et il ne pardonnait pas à ceux qui, traitant la même matière que lui, ne citaient pas ses ouvrages. Il avait conquis sa science par un labeur constant, et il semblait trouver étrange qu'on ne fit pas attention à ce qui lui avait coûté tant de peine. Ce sentiment, peut-être exagéré, de sa valeur personnelle, lui créa dans sa carrière plus d'un ennui, et des polémiques violentes en résultèrent. Il croyait toujours avoir devant lui quelque ennemi prêt à l'attaquer. S'il est juste de revendiquer les découvertes qu'on a faites dans tel ou tel sujet d'étude, et qui peuvent être, avec ou sans intention, passées sous silence par ceux qui s'occupent des mêmes matières, il est bon de remarquer que nos travaux pouvant être sans

cesse modifiés suivant les documents dont nous disposons, une découverte devient rapidement un lieu commun. N'attachons donc pas à nos ouvrages un caractère de perfection absolue; car ils seront toujours améliorés par nos successeurs.

Dans les études orientales qui sont si ardues, si pénibles, qui est sûr de ne pas se tromper? Au lieu de chercher à masquer nos fautes, à ne pas être pris en flagrant délit d'inintelligence d'un texte, d'un point d'histoire, d'archéologie, etc., pourquoi ne pas avouer ouvertement qu'on ne comprend pas ou qu'on s'est trompé? Les véritables renommées littéraires ou scientifiques ne se fondent pas sur des faux-fuyants, des finesses ou des échappatoires : elles s'établissent d'elles-mêmes par la conscience dans le travail, l'honnêteté dans les recherches, dans l'examen des faits.

N'oublions pas que nous sommes au début de la renaissance des lettres orientales, et que nos œuvres, instruments de travail pour les générations à venir, seront considérablement perfectionnées. Si l'on remontait aux premiers jours de la renaissance des lettres grecques et latines, quelle différence ne trouverait-on pas entre les premières éditions de textes, et celles que nous devons aux Alexandre, Burnouf, Dhübner, Dindorf, Gérusez, Hase, Haureau, Letronne, Littré, Miller, Naudet, Nisard, Patin, Quicherat, de Wailly, etc.? Que sont devenues ces premières éditions d'auteurs grecs et latins? Elles ont ouvert la voie aux autres; et c'est le titre de gloire de ces premiers érudits d'avoir tracé des sillons inconnus, arides, où le soc du travail ne pénétrait qu'avec peine.

Ainsi de nous, nous préluons à cette grande résurrection de l'Orient historique, littéraire, scientifique, etc. Nous sommes au moyen âge de l'orienta-

lisme, et il n'est pas étonnant de voir renaître, même à notre époque, ces luttes, ces polémiques dont nous parlions tout à l'heure; mais laissons ces tristes souvenirs à des temps peu cultivés : nous avons aujourd'hui une conscience plus nette de nos devoirs littéraires. « Il s'agit, comme dit M. Mohl (1), de faire l'histoire de la moitié du genre humain et d'apprendre à l'Europe à connaître cet Orient qu'elle est occupée à dévorer sans l'apprécier, et où elle fait un mal irréparable par son ignorance des langues, des idées et de l'histoire de ces peuples. L'avenir de l'Asie dépend du plus ou moins de connaissances que l'Europe acquerra sur elle. Répétons donc toujours le mot de Septime Sévère : *Laboremus!* »

C'était la devise de M. Reinaud, qui nous a donné à tous un grand exemple de ténacité dans le travail. Pendant sa vie entière, il a pris pour modèle Silvestre de Sacy et s'est efforcé de s'en rapprocher. S'il n'avait pas toute la valeur de ce chef d'école, il a du moins, par ses recherches infatigables, attaché son nom aux plus hautes questions de l'érudition orientale; et ce nom, qu'il a illustré par son mérite personnel, vivra de sa propre gloire.

(1) V. Rapport à la Société asiatique, de juillet 1867.

FIN DU TOME PREMIER

POISV. — TYP. A. BOURET.

TABLE

Esquisse historique des études orientales du

xii^e siècle jusqu'à nos jours..... I à LI

<u>I. KOSEGARTEN.....</u>	<u>3</u>
<u>II. KOWALEWSKI.....</u>	<u>8</u>
<u>III. MICHEL AMARI</u>	<u>42</u>
<u>IV. GUERRIER DE DUMAST.....</u>	<u>25</u>
<u>V. F.-B. CHARMOY</u>	<u>38</u>
<u>VI. GUSTAVE WEIL.....</u>	<u>42</u>
<u>VII. NOE DES VERGERS.....</u>	<u>49</u>
<u>VIII. HOLMBOE</u>	<u>58</u>

TABLE

236

IX. BERNARD DORN.....	72
X. P.-JEAN VETH.....	100
XI. AM. SÉDILLOT ..	121
XII. H. WILSON.....	143
XIII. J. TORNBERG.....	162
XIV. MIRZA KAZEM BEG.....	169
XV. J.-T. REINAUD.....	186
CORRECTIONS ET ADDITIONS.....	233

FIN DE LA TABLE

CORRECTIONS ET ADDITIONS

P. 37 ajoutez aux *opuscules* de M. G. de Dumast : 1^o *De l'enseignement supérieur en France et du genre d'extensions qu'il exige* 1865 ; — 2^o *Sur les besoins intellectuels de la France d'à présent*, 1868, deux travaux de haute portée.

P. 62 lignes 16 et 17 lisez *Saraf* au lieu de *teref*.

P. 121 ligne 5, au lieu de *dans*, lisez : *sur*.

P. 123, ligne 28. ajoutez, après *astrolabes* : et la description de ceux.....

P. 130 ajoutez à la fin de la note : Est-ce parce que cette altération même en a fait un terme systématique ?

P. 134 ligne 25, ajoutez : *Pascal* après Galilée.

P. 137 au n^o 25 ajoutez : Am. Sédillot en a donné une analyse plus complète, dans le *Bulletin de la société de géographie* (Juillet, 1851, p. 32), où il trace l'histoire des progrès de la géographie chez les Arabes,

P. 139 au n^o 45 ajoutez : t. XII, 1866 ; au n^o 46 ajoutez : t. IV.

P. 138, ligne 8, au lieu de *surannés* lisez : *vieillis*.

OUVRAGES

DE

M. GUSTAVE DUGAT

Membre du Conseil de la Société Asiatique.

I

POÈME ARABE EN L'HONNEUR DU BEY DE TUNIS, par le Cheikh Farès Ecchidiak. Texte, traduction en vers et commentaire Paris, 1831, 71 pages in-12.

SANAD ER BAOUI FI ES SARF EL FRANÇAOUÏ. Grammaire française, rédigée en Arabe, à l'usage des Arabes de l'Algérie, Tunis, Maroc, Egypte et Syrie, par G. Dugat et le Cheikh Farès Ecchidiak. Paris, Imprimerie impériale, 1853, 128 pages in-8°.

LE LIVRE D'ABD EL KADER. Considérations philosophiques, religieuses, historiques de l'Emir Abd el Kader. Traduit sur le manuscrit original de la Bibliothèque Impériale, n° 1953 du supplément arabe. Introduction et notes. Paris, Duprat, 1858, 8°, 370 pages.

HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DES ARABES D'ESPAGNE, d'El Makkari. Texte arabe publié par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright. Introduction par M. G. Dugat, Leyde. Brill. 1855-1861, 4°, 4 parties, 2 tomes, ccix, 1876 pages.

Mémoires, notices, extraits, études, Comptes rendus, articles insérés dans divers recueils périodiques.

VISITE A MOHAMMED EL SAKKAL, Caïd de Tlemcen. (*Revue Algérienne et Orientale*, Septembre 1847.)

EXTRAITS traduits du Roman d'Antar. (Id. Décembre 1847.)

ANTAR EN PERSE OU LES CHANELLES AÇAFIR. (Episode traduit du Roman d'Antar). (*Journal asiatique*, Novembre, Décembre 1848, Juin 1849, Novembre, Décembre 1849, 118 pages.)

LE ROI NOMAN. (Episode traduit du Roman d'Antar). (Id. Janvier 1853.)

NOTICE sur un manuscrit du Roman d'Antar. (Id. Février-Mars 1856.)

POÉSIES ARABES, MAWALS etc. Traduction en vers. (Id. Octobre 1850.)

ETUDES sur un traité de médecine arabe intitulé: *Zâd el moçafir*. (Id. Avril, Mai 1853.)

HODBA, Poète Arabe du premier siècle de l'hégire. (Id. Avril 1855.)

OBSERVATIONS SUR LES MÉMOIRES D'HISTOIRE ORIENTALE de M. Deffrémery et le dictionnaire des vêtements arabes de M. Dozy. (Id. Janvier 1856.)

COMPTE RENDU de l'abrégé de Géographie en arabe, de M. Bellemare. (Id. Mars-Avril 1854.)

COMPTE RENDU du traité de la conjugaison arabe de M. Cherbonneau. (Id. Août-Septembre 1854.)

COMPTE RENDU de la Grammaire française de Lhomond traduite en Arabe, par M. Soleiman El Harâiri. (Id. Octobre-Novembre 1857.)

COMPTE RENDU de : Ueber Poesie und Pœtik der Araber (sur la poésie et la poétique des Arabes), par M. Wilhelm Ahlwardt, 4^e Greisswald. (*Revue contemporaine* 31 Juillet 1858.)

COMPTE RENDU du Trésor des Belles paroles, choix de Sentences en Tibétain; par M. P. Ed. Foucaux, 1858. (*Revue Européenne*, 1 Septembre 1859.)

NOTICE ET EXTRAITS de l'ouvrage historique et littéraire d'El Makkari sur l'Espagne Arabe. (*Revue de l'Orient*, Juillet-Août 1855.)

L ORIENTALISME rendu classique en France. (Id. Mars 1855.)

SUR UN CONCOURS ouvert par le Ministre de la Guerre pour la composition de deux dictionnaires Arabes. (*Revue de l'Instruction publique*, 10 Février 1853.)

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE arabe en Algérie. (Id. 22 Décembre 1853.)

COMPTE RENDU de l'histoire des Arabes par M. Sédillot, professeur d'histoire au Lycée Saint-Louis. (Id. 20 Juillet 1854.)

COMPTE RENDU sur l'essai de Rhythmique française, par J. A. Ducondut, ancien élève de l'école Normale, ancien Inspecteur d'Académie. (Id. Janvier 1857.)

Travaux de vulgarisation, relatifs à l'Orient musulman.
Articles insérés dans le Dictionnaire général de Biographie, d'histoire, de géographie ancienne et moderne de
MM. Dézobry et Bachelet, 1857, in-4°.

HISTOIRE

Abou bekr. — Abou Djafar el Mançour. — Aboul Mançour Amer. —
Achmet I. — Achmet II. — Adhed Lidinillah. — Al Hakem Biam-
rillah. — Ali. — Al Mamoun. — Alp. Arslan. — Aryn. —
Amurat I. — Amurat II. — Amurat III. — Amurat IV. — Arsa-
cides (Dynastie des). — Aziz Billah. — Bajazet I. — Bajazet II. —
Barkok Daher. — Bibars Bondokhari. — Bouides (Dynastie des).
— Califes. — El Hadi Mouça. — Emir al Omara.

Fatimites (Dynastie des).

Haroun Er Rachid. — Haschem.

Kader Billah. — Kaïaniens (Dynastie des) — Kaim Biamrillah, fati-
mite. — Kaim Biamrillah, abasside. — Ketboghà.

Mahomet I. — Mahomet II. — Mahomet III. — Mahomet IV. — Ma-
melouks. — Melik al Adel. — Merwan I. — Merwan II. — Moa-
wiah I. — Moawiah II. — Moezz ed Daüla. — Moezz Lidipillah —
Mohammed al Mahdi. — Mektadi Biamrillah. — Mostafi Billah. —

Mosthader Billah. — Mostadi Biamrillah. — Mostain Billah. — Mostandjed Billah. — Mostarched Billah. — Mostazhem Billah. — Motahed Billah. — Motadi Billah. — Motamed Billah. — Motassem Billah. — Motewakkel Billah. — Motaz Billah. — Mottaki Billah. Mustapha I. — Mustapha II. — Mustapha III. — Mustapha IV. — Mustapha fils de Soliman I.

Nasser Lidinillah. — Nasser Mohammed. — Nour ed din (Noradin).

Obeidallah. — Omar I. — Omar II. — Ommiades (Dynastie des.) — Othman. — Othman I. — Othman II. — Othman III.

Rachid Billah. — Radhi Billah. — Rokn ed Daula. — Saladin. — Samanides (Dynastie des). — Selim I. — Selim II. — Selim III. — Soliman. — Soliman I. — Soliman II.

Wathik Billah.

Yézid I. — Yézid II.

2^e SECTES JURIDIQUES

Abou Hanifa. — Chafey. — Hanbal. — Malek. — Sunnites.

3^e RELIGION-PHILOSOPHIE

Aben Esra. — Ahriman. — Alfarabi. — Algazali. — a Kendi. — Ather. — Coran. — Mahomet. — Motazalites. — Ormuzl.

4° LITTÉRATURE. — ÉCRIVAINS

Aboulféda. — Antar. — Cab. — Djâmy. — Ferid eddin Attar. —
Hafiz. — Hariri. — Harith, fils de Hillizé, — Imroulcays. — Khon-
démir. — Labid. — Moallacat. — Sadi. — Tarafa.

5° TERMES ARABES, TURCS, PERSANS

Définitions, étymologie

Alan ou Ezan. — Aman. — Baïram. — Beglerbey. — Bostandji. —
Caba. — Cadi. — Cadi Asker. — Casbah. — Emir. — Fellah. —
Fetva. — Hachich, — Harem. — Hégire. — Henné. — Hourri. —
Imaret. — Marabout. — Mosquée. — Namaz. — Nizam. — Odjak.
Okazh. — Pacha. — Padichah. — Rabbin. — Razia. — Sandjak.
— Satan. — Seraï. — Seraskier. — Sultan. — Timar. — Tough.

6° GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

Articles d'ensemble

Arabie. — Perse.

7° ORIENTALISTES ANCIENS

Anquetil du Perron. — Arvieux (Laurent d'). — Bruce. — Casiri,
— Castell. — Chezy. — Cinq-Arbres. — Erpenius. — Forster,
— Gagnier. — Galland. — Gentil. — Golius. — Greaves. — Her-
belot (J). — Herbin. — Hyde. — Jahn. — Jourdain. — Lacroze
(Veyssières de). — Ludolf. — Meninski. — Silvestre de Sacy.

Travaux de vulgarisation relatifs à la langue arabe. — Articles insérés dans le Dictionnaire général des Lettres, Beaux-Arts, Sciences morales et politiques de MM. Dezobry et Bachelet, 1862, in-4°.

Abou Zeyd, roman arabe. — Antar, roman arabe. — Arabe, langue, grammaire, versification, littérature, histoire, géographie, jurisprudence, sciences mathématiques, astronomie, médecine, histoire naturelle.

Coufique (écriture). — Delhemeh, roman arabe. — Dou Yazan, roman arabe. — Ez Zahir, roman arabe. — Hamaca (el), anthologie arabe. — Mofaddaliat (el), anthologie arabe.

FIN

Yes

70 4470SU 5390
BR
12/02 01-141-00 GBC



MAIN STACKS

The Ohio State University



3 2435 06911630 9

OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY



8 07 33 15 7 11 024